

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 23
MONTREAL, 6 NOVEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

VOICI L'HIVER



AVANT LE BAL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 NOVEMBRE 1897

PAUVRE INDIEN



—Grand Dieu! si le gouvernement n'ajoute pas à mes rations quelques bouteilles de sirop du Dr Coderre, je me mets sur le sentier de la guerre.

BOUQUET DE PENSÉES

La Fortune nous laisse rarement le choix de notre conduite, et le plus souvent on se trouve jeté à droite ou à gauche, sans savoir pourquoi ni comment. — PRÉVOST PARADOL.

x

La peinture fantaisiste des mauvaises mœurs du beau monde les propage, les descriptions réalistes des vices de bas étage ne les corrigent pas. — PHILOSOPHE.

x

La rencontre d'une seule honnêteté sur la route des plus puissantes intrigues peut en arrêter la marche et le triomphe. — INCONNU.

x

La Révolution a ses sacristains ignares qui ont quelque excuse à être superstitieux pour l'église dont ils vivent. — H. FOUQUIER.

x

L'Etat lui-même peut n'être qu'une agrégation d'intérêts, une espèce de bastion dans la guerre de tous contre tous. — BISMARCK.

x

Quiconque comprend ce qu'il lit croira toujours que l'idée exprimée a déjà germé dans son propre cerveau. — THÉODORE CAHU.

x

Les impôts sont comme les autres maux : les derniers sont toujours les plus lourds — G. M. VALTOUR.

x

La plus odieuse, la plus intolérable des tyrannies, est celle qui supprime les formes juridiques. — BEULÉ.

x

L'intérêt est à la fois le lien le plus fort des partis et leur plus actif dissolvant. — G. M. VALTOUR.

x

Entre le Pouvoir et le Pays, la réserve est quelquefois nécessaire, le mensonge jamais. — GUIZOT.

x

La passion est d'abord un passant, puis un hôte, puis le maître de la maison. — Le Talmud.

UN SOLITAIRE.

UNE COMPENSATION

Le Monsieur. — As tu jamais attaché un pétard à la queue d'un chien, Alexandre?

Le petit Alexandre. — Oh! non, monsieur; maman m'a toujours enseigné d'être bon pour les animaux.

Le Monsieur. — Ça c'est bien; mais quand tu as des pétards, comment t'amuses-tu avec?

Le petit Alexandre. — Je les fais partir dans les jambes des filles.

POUR SON PUBLIC

Le mendiant. — Donnez quelque chose, ma bonne dame, à un pauvre homme qui n'a qu'un bras.

La dame. — Je vous connais, vous: la semaine dernière vous faisiez l'aveugle. Vous moquez-vous de moi?

Le mendiant (impassible). — Que voulez-vous, madame, le public aime tant la variété. Il faut bien le contenter.

TRÈS SIMPLE

Madame Laslegme. — Docteur, connaissez-vous quelque moyen pour m'amener des couleurs sur les joues? car je ne me dissimule pas que je suis affreusement pâle.

Le docteur Finelame (vivement). — Si je vous disais, madame, que vous avez à votre bas gauche un trou de la grandeur d'un 25 centins, cela aurait-il l'effet désiré? (*Cela l'a eu.*)

UNE VRAIE OCCASION

La mère. — Elise, si je ne me trompe pas, tu parais être très bien avec le gros Charlemagne?

Elise. — Mais pas mal, maman; il m'a manifesté le désir de m'épouser.

La mère. — Alors, pourquoi ne l'accepte-tu pas de suite avant qu'une autre ne te le souffle? C'est le meilleur cuisinier du village et il a de l'argent en banque.

FACILE A EXÉCUTER

Le père (qui se frotte les lèvres). — Pour de la bonne bière, voilà certainement de la bonne bière. Je vais aller me reposer un peu, seulement, à n'importe quel moment où j'aurai soif, réveille-moi.

Le fils. — Bien; mais comment saurais-je que tu aura soif?

Le père. — A n'importe quel moment où tu me réveillera.

PAS DE FORCE

Le petit Louis. — Dis, Henri, nous avons un nouveau bébé, chez nous!

Le petit Henri (dédaigneusement). — Rien que ça! Nous avons, nous, un nouveau papa!

DÉJÀ!



Jolicœur. — Mesdames, je ne me permettrais certainement pas de lever ma coupe sans avoir porté une santé, et quelle santé plus précieuse pourrais-je porter que celle des femmes, des femmes aimables, charmantes, enivrantes qui embellissent la vie. Que ferions-nous sans elles? A votre santé, mesdames.

CE QU'ON VOIT DANS LA RUE



I
Quand une vieille dame tombe à terre.

II
Quand une jeune femme laisse tomber son gant.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXIV

REMORDS

Nous venions d'enlever le village ; par chance,
On avait le loisir de songer aux blessés :
J'eus l'ordre d'envoyer d'abord les plus pressés,
C'est-à-dire les moins mourants, à l'ambulance.

Un lieutenant hongrois, les deux flancs traversés.
Râlant, nous regardait et prenait patience ;
Moi, le voyant perdu, — qu'y faire, en conscience ? —
J'eus un geste, et je dis à mes hommes : Passez.

— Il comprit ; et hagard, tragique, vomissant
Sur sa tunique blanche un long hoquet de sang,
Il nous écrasa tous d'un regard effroyable.

Des souvenirs pareils, on les garde longtemps ;
Tenez, moi qui vous parle, après plus de vingt ans,
Ce regard, voyez-vous, je l'ai là : — Pauvre diable !

VICOMTE DE BORRELLI.

INSTANTANÉS PARISIENS

V. — SANGUINE

Aplati dans la foule, derrière deux forts de la halle qui me masquent le spectacle, j'admire un hercule qui travaille les poids en plein air. Mais, entre les nuques épaisses des deux gros hommes, et sous les ailes de leurs immenses chapeaux, je n'aperçois qu'un bout du ciel où se profile un bras nouveau. La chair est rouge, tendue par l'effort. Les muscles vont et viennent, se gonflent, s'allongent, si bien que les lignes varient incessamment. On dirait les ratures multiples et rapides d'un dessin longtemps cherché, toujours incomplet, jeté à la hâte par une main fiévreuse. Et, dans le petit carré de firmament où ma vue est bornée, cela s'enlève sur l'azur comme une étude à la sanguine sur du papier bleu.

JEAN RICHEPIN.

SON DÉSIR

Le petit Oscar. — Ah ! maman, que j'ai hâte d'être grand, grand, et de me laisser pousser toute la barbe.

La maman. — Et pourquoi donc, mon chéri ?

Le petit Oscar. — C'est que je n'aurai plus, alors, qu'un petit morceau de la figure à me laver.

PAS BESOIN

Le tailleur. — Préférez-vous que je mette, à ce pantalon, mes nouvelles poches brevetées avec lesquelles il est impossible de perdre son argent. Elles n'ont pas de coutures.

Le client (tristement). — Pas besoin, monsieur Piquepou ; vous n'ignorez pas que je suis marié ?

BONNES PETITES AMIES

Armandine. — Le capitaine Lagloire, qui ne m'avait jamais encore adressé la parole ni prêté la moindre attention, a dansé, hier soir, quatre fois avec moi.

Julia. — Il n'y a rien là d'extraordinaire, ma chère Armandine ; vous savez bien que c'était un bal de charité.

UNE VRAIE OCCASION

Il y a quelques semaines de cela, un de nos bons fabricants de whisky d'Ontario mettait au concours un sujet d'affiche avec un prix de \$25 pour celui qui arriverait premier dans ce *steeple-chase* de l'art industriel.

Il y avait bien une restriction, mais si petite : tous les envois, primés ou non, seraient conservés par les organisateurs du concours, lesquels auraient le droit de s'en servir sans aucune indemnité pour l'auteur. L'industrie protégeant les arts, quoi ! Mécène en Ontario.

Un de nos amis, spirituel artiste auquel un des programmes des industriels Ontariens avait été adressé, répondit en ces termes aux peu prodigues commerçants :

« Messieurs,

« J'ai reçu votre circulaire annonçant l'ouverture d'un concours pour un projet d'affiche avec mention d'un prix de \$25 pour le meilleur projet, les autres, ceux non primés, vous restant acquis sans rémunération.

« Je suis bien prêt à prendre part à ce concours, si avantageux pour tous les artistes ; mais je vous serai reconnaissant, de votre côté, de bien vouloir m'encourager de votre adhésion dans celui que je vais ouvrir entre tous les fabricants de whisky des deux Amériques. Le prix, pour le gagnant, sera de 5 schellings et l'envoi ne comprendra pas moins, pour chaque concurrent, de deux douzaines de bouteilles pour chaque qualité de liqueur. Tous les envois non primés seront conservés par moi.

« Recevez, etc. »

On ne dit pas si les exploiters de dessins artistiques ont répondu à cette invite.

KADIO.

UN APPÉRITIF

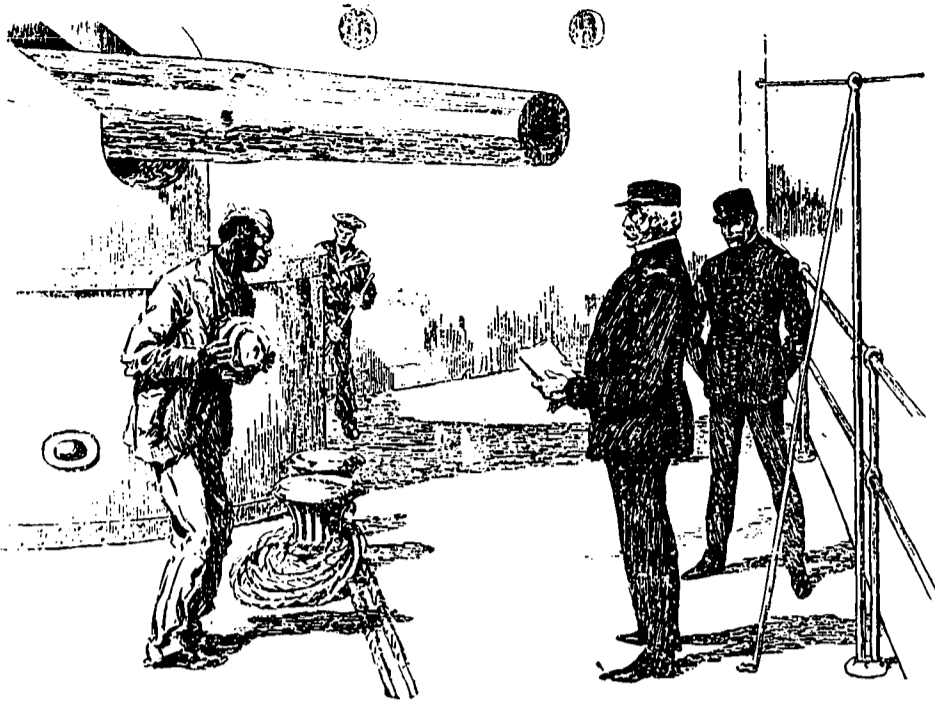


Le mendiant. — Madame, j'ai à la maison une pauvre femme malade qui n'a pas d'appétit. Ne pourriez-vous disposer d'un 25 cents comme faveur ? Je lui aurai quelque chose pour lui donner appétit.

La dame. — Je vais vous les donner, mon pauvre homme, mais qu'allez-vous faire ensuite ?

Le mendiant. — Simplement annoncer pour lui trouver de l'ouvrage. Il n'y a rien comme cela pour donner de l'appétit à une femme.

RIEN AUJOURD'HUI



Jéroboam. — Capitain, li ai entendu die que vous aviez besoin d'un garçon ?
Le capitaine. — Oui, mais n'avez vous pas déjà servi ici ?
Jéroboam. — Si, capitain, il y a un an. Mais le vaisseau y s'en allait aux Indes et j'étais engagé avec Mlle Fleu-de-lys.
Le capitaine. — Eh bien, cette fois-ci, le vaisseau va en Chine.
Jéroboam. — Ça fait ien, capitain, aujourd'hui, je suis marié.

LA PLAINTÉ DU ROSSIGNOL

CHANSON TUNISIENNE

Ma bien-aimée est sous la terre
 Au hasard je m'en vais pleurant,
 Sur un if, au bord du torrent,
 J'ai trouvé Bulbul solitaire.

— Où sont tes chants, aimable oiseau ?
 Tes chants de bonheur qui naguères
 Berçaient nos amour printanières ?
 Il dit : Connais tu le tombeau ?

Où va l'aigle, où va la colombe,
 Où vont l'amour et le printemps,
 S'en sont allés mes joyeux chants.
 Tout est dévoré par la tombe.

Ce volour sinistre, la Mort,
 M'a pris la rose, mon épouse,
 La fleur de beauté que jalouse
 Au fond des cieux, l'étoile d'or.

O rose, parfum et lumière ?
 Charme de tous mes sens ! — Jamais
 Ne revint ce que j'aimais !...
 Plains ce cœur qui saigne, ô mon frère.

— Te plaindre ? non, heureux oiseau !
 Je t'envierai puisqu'il te reste,
 Ce don d'Allah, ta voix céleste
 Pour la pleurer sur son tombeau.

ALBERT FERNÉ.

VERITAS, SEMPER

A la Banque des pays scandinaves, nous aimions tous bien notre collègue Cyprien Postolle.

C'était un bon et excellent homme, employé, rond-de-cuir modèle qui, depuis trente ans qu'il était expéditionnaire n'avait guère manqué son bureau.

Il n'avait qu'un défaut, mais un gros : la prétention d'une infinie qualité dont il se faisait gloire et au sujet de laquelle il n'eut pas fait bon de le plaisanter.

Tendre comme le pain blanc, doux comme un agneau, il se mettait en une colère qui frisait la rage si on avait le malheur de lui dire :

— Monsieur Cyprien Postolle, je crois que vous venez de nous conter "une craque".

Tout rouge d'abord, tout pâle ensuite, il posait sa plume, se levait et répondait :

— Vous saurez, monsieur, que je n'ai jamais menti. — Jamais, entendez-vous ? — et que je ne mentirai jamais. — J'ai toujours dit la vérité, rien que la vérité, quand j'ai parlé...

A ce propos, nous le faisons bien un peu onrager, mais ça lui faisait de la peine, et, comme il était excellent...

Quand nous doutions d'une chose qu'il venait de nous dire, nous cherchions des tournures, des périphrases pour éviter le mot "mensonge", qui le mettait hors de ses gonds.

Il se fâchait tout de même, mais moins fort.

— Jo suis resté une année entière brouillé avec lui pour m'être permis de répondre un jour, au sujet d'une extraordinaire aventure de pêche arrivée à l'un de ses neveux :

— Monsieur Cyprien Postolle, cette fois, je crois que vous laissez brouter à la chèvre de la fantaisie le serpolet de la blague sur les coteaux de l'exagération.

C'était, dans mon esprit, une manière polie et distinguée de lui dire qu'il "nous en contait" un brin.

Il prit cela très mal et de longtemps ne me salua plus.

Depuis, nous nous sommes remis.

Il finissait tout de même par devenir agaçant avec le perpétuel étalage de son éternelle véracité.

Nous n'avions, au bureau qu'une idée : le prendre en flagrant délit de mensonge et abuser de la circonstance pour nous venger gentiment de dix ans de morale sévère, sinon juste, appliquée à combattre la méchante dissimulation des choses vraies.

* * *

Un matin, un lundi, Cyprien manqua le bureau.

C'était extraordinaire !

Vite, nous dépêchâmes chez son concierge l'un de nous. Postolle était chez lui.

L'enquêteur discret n'insista pas ; il revint à la banque nous annoncer que notre future victime devait être souffrante et qu'en reprenant sa besogne elle donnerait certainement une excuse véritable et valable.

Deux choses pourtant nous étonnaient : le jour d'abord, un lundi, et l'absence complète de lettre d'excuse à l'administration.

A deux heures, au retour du déjeuner, Cyprien arriva juste à temps pour signer la feuille de présence, que le garçon de salle allait emporter.

Il était pâle, il avait les yeux rouges..., il était mal peigné et, lui qui toujours était de mise tirée à quatre épingles, il était débraillé. Le nœud de sa cravate était fait à la six-quatre-deux ; de plus, il portait souvent la main à son front. Il nous sembla qu'il titubait un peu !...

— Hé ! M. Cyprien Postolle ! Vous manquâtes le bureau ce matin ! Fûtes-vous souffrant, par hasard ?

Il regarda autour de lui longuement, il hésita, puis il répondit :

— Oui... c'est-à-dire non... mais oui tout de même...

Alors dans la salle un chœur d'un merveilleux ensemble s'éleva : *Oui ou non ?*

Il paraissait très troublé, très ennuyé. Assurément, lui qui n'avait jamais menti se refusait à se laisser aller à l'horrible défaut.

Néanmoins, il luttait contre sa conscience lui ordonnant de dire la vérité.

Le chœur malin, continua : Répondez ?...

Et pour mettre une pointe de férocité dans la terrible interrogation, il ajouta d'une seule voix : Répondez, mais sans mentir !...

Alors Cyprien se décida...

— Oui, j'ai été malade... Mais ce n'est pas une maladie que j'ai eue... Ne criez pas, je vais tout vous raconter... *Veritas !... Semper !...* J'ai eu un peu mal aux cheveux, parce que hier, contrairement à mon habitude, j'ai fait une petite fête avec des amis, on était gai, très entraîné et alors, vous comprenez ?...

— Parfaitement, répondit le chœur, vous avez le "casque". C'est pas un crime pour un jeune homme ; mais pour un employé sérieux et véridique, c'est plus grave. Allez ! ne péchez plus, le bureau reconnaît loyalement qu'une fois de plus vous avez dit la vérité !

* * *

Justement, comme assis à sa place il passait ses manches de lustrine, verte, le chef entra et tout de suite vint à lui.

— Monsieur Postolle, vous n'avez pas été souffrant ce matin ?

Très bravement, il répondit :

— Non, monsieur !

— Ah ! reprit le chef, et puis-je vous demander alors le motif de votre absence ?...

Têtes baissées, porte-plume au bout de notre nez, nous étions tons, ouïes larges, à "espérer" la réponse.

Elle ne se fit pas attendre :

— Monsieur, j'ai été, ce matin, empêché de venir au bureau par un enterrement.

Le chef n'insista pas, il se retira.

Il n'avait pas fermé la porte depuis longtemps lorsque le bureau tout entier se leva... que dis-je ?... se souleva !...

— Un enterre-

TEL PÈRE TEL FILS



La mère Pichon. — Attends un peu, mon velimeux de crapsud. Quand tu auras fini d'me voler mes pommes ! J'vais l'dire à ton père, va ! et avant c'soir.

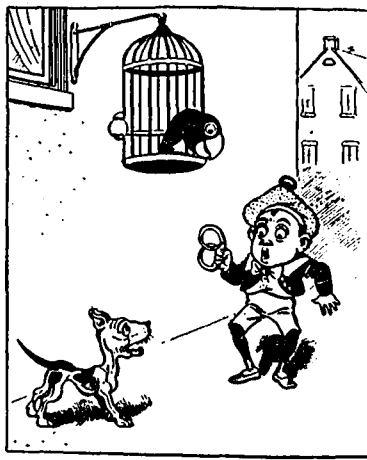
Le petit Laramée. — N'vous dérangez pas, m'dame, j'vais lui dire tout d'suite, moi.

DE LA COUPE A... LA GUEULE



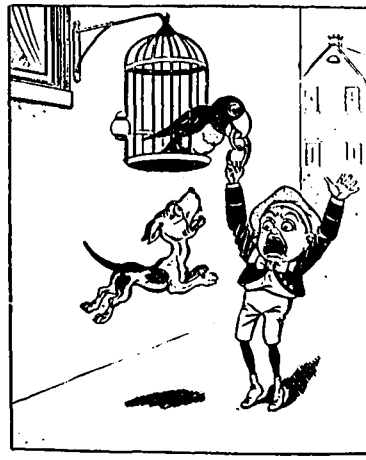
I

Carlo.—Dis donc, Jako, toi, là-haut ! Je vais te faire voir ce que c'est qu'un chien qui la connaît. Regardes ce petit garçon qui vient avec un gâteau. Je te vas le lui chipper haut la... patte... Et tu te brossera, toi, mon cher Jako.



II

Carlo.—Ouah... ouah... je voudrais bien goûter à ce gâteau-là. Ouah... Inutile d'hésiter. Donne le moi, va !



III

—Comment ! tu ne veux pas ? Mais que fais-tu là, donc ?



IV

Le petit garçon (s'en allant).—Hi... hi...
Carlo.—Sapristi de sapristi ! Jako.—Dis donc, Carlo, ne voudrais-tu pas être perroquet ?

ment... Répétez un peu !... Un enterrement ! Ah ! jour de grande joie ! nous vous y prenons, cette fois... menteur ! double menteur ! sextuple menteur ! homme de mauvaise foi ! vicieux !... Ah ! tu lui fabriques des voiles qui ne sont pas transparents à Madame la Vérité !... Ah ! tu t'y entends à l'habiller, cette personne peu vêtue !... On t'y pince !

Comme pour se défendre contre l'invasion des barbares, il s'était levé, avait pris ses ciseaux de la main gauche et sa règle de la main droite.

Il suffoquait :

—Pour Dieu ! laissez-moi parler... laissez-moi vous expliquer !...

—Pas d'explications viles et lâches !... La vérité seulement, reprit le chœur tout joyeux, baissant mesure à l'unisson... Un seul mot de réponse... mais ne doublez pas la noirceur de votre crime odieux !... Avez vous menti au chef, là, tout à l'heure, tout de suite ?... Répondez par oui ou par non, nous nous passerons des autres explications et si vous êtes franc on vous pardonnera peut être : nous attendons !!! Parlez et soyez bref, mais éloquent, et surtout plein de vérité !...

Il se fit un grand silence... Postolle s'appuya de ses deux mains armées sur sa table et à haute, ferme et intelligible voix prononça ces outreuidantes paroles :

—Non, mille fois non plutôt qu'une, je n'ai pas menti ; je ne mens jamais.

L'indignation déborda.

On la fit rentrer dans son lit pour ne pas fournir au chef l'occasion de sortir de son bureau et avec douceur, énergie et fermeté, on réclama, on exigea les explications que l'on refusait tout à l'heure.

D'assez bonne grâce, Cyprien les donna.

—J'ai dit la vérité, — *semper*, — Oui, c'est vrai, hier soir et encore un peu ce matin... jusqu'à sept heures et demie, — j'ai assisté à l'enterrement de la vie de garçon de mon neveu... Je ne mens jamais.

GEORGES MITCHELL.

LES CENT FEUX DE JOIE

Un prélat français du dix-huitième siècle visitait pour la première fois depuis son sacre la ville où il était né. Un grand feu de joie était préparé sur la place centrale, et l'évêque fut prié de l'aller allumer ; il s'y rend avec un nombreux cortège. Quand le maire, son parent, lui présente la torche d'honneur, le pontife lui demande combien on a réuni de fagots :

— Deux cents, répond le magistrat.

— Eh bien ! reprend le pasteur, il y a au moins cent pauvres ménages dans notre ville, il faut les leur distribuer, et, au lieu d'un feu de joie nous en aurons cent. Aussitôt, des agents font chercher un membre à chaque famille nécessiteuse, et tous les dignitaires présents, l'évêque en tête, distribuent le bois si charitablement employé. Les fagots réchauffèrent bientôt des enfants, des vieillards et des malades, ou bien servirent à préparer les mets de quelques malheureux ouvriers. Tout le monde applaudit à la bonne pensée de ce successeur des apôtres : elle venait d'un cœur généreux.

LA DIFFÉRENCE

Henri.—Si on tue une personne c'est un meurtre, n'est-ce pas, papa ?

Le père.—Certainement, mon enfant.

Henri.—Mais en guerre quand les soldats tuent des gens, c'est un meurtre aussi ?

Le père.—Non, mon enfant, alors c'est de la gloire.

UNE QUI PROMET

L'épicier.—Et toi, ma petite, qu'y a-t-il pour ton service ?

La petite Jeanne (6 ans).—Oh, rien monsieur, qu'à me donner la monnaie d'une piastre, s'il vous plaît.

L'épicier (fouillant dans son tiroir).—Tiens, mon enfant, la voilà.

La petite Jeanne.—Maman a dit comme ça, qu'elle vous donnerait la piastre demain, elle avait peur que je ne la perde.

SON EFFICACITÉ

Un de nos amis qui, dans les temps, aimait assez à prendre un petit coup, nous écrit de Dawson City :

« La bière et le whisky coûtent, ici 50 centins le verre et le verre n'est pas grand. J'ai été forcé d'abandonner mes petites habitudes. »

Ne voilà-t-il pas un exemple de l'efficacité du "Cold Cure" ?

MORALE FACILE

Guibollard.—Savez vous que si vous n'aviez pas tant fûmé, mon cher Lourbinet, vous auriez économisé au moins \$100 par an et, seulement depuis 15 ans que vous fûmez, cela ferait une jolie somme !

Lourbinet.—Est-ce que vous ne fûmez pas, vous ?

Guibollard.—Pour sûr que non !

Lourbinet.—Alors, comme vous avez le même âge que moi, je suppose que vous avez une maison de \$1200 à \$1500 à me montrer ?

Guibollard court encore.

UN CHOC TERRIBLE

Floc.—C'est une chose terrible de sentir que le monde doute de votre parole !

Floc.—Oh oui ! Surtout quand vous savez vous-même que vous mentez.

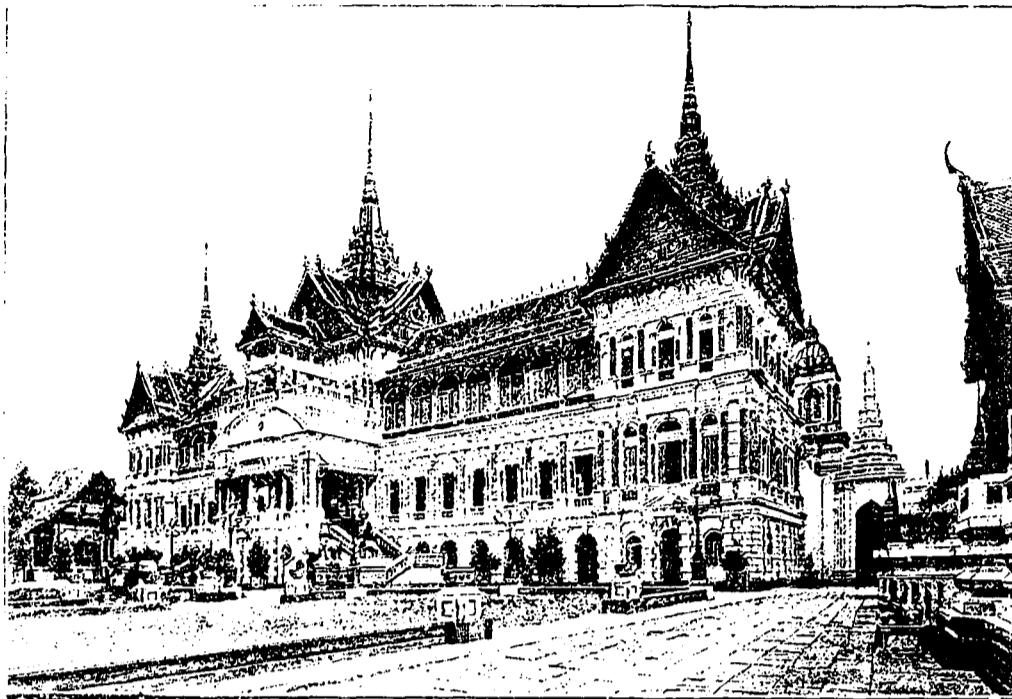
Pour s'assurer une pousse abondante de cheveux, employez le Rénovateur des cheveux, de Hall ; ou, si vous en possédez déjà une, servez-vous, de temps à autres, du Rénovateur pour lui donner une belle apparence.

CE QUI SE DIT



Elle.—Et maintenant, Monsieur, faites tout votre possible pour venir nous voir mardi, n'est-ce pas ? Comme de raison, si vous ne pouviez pas venir, je ne serais pas désappointée.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE PALAIS DU ROI DE SIAM, A BANGKOK.



A visite faite par le roi de Siam à tous les gouvernements d'Europe est encore le thème favori de toutes les conversations, et Sa Majesté Siamoise, Chulalongkorn, le plus populaire des souverains asiatiques. Il est vrai que c'est en partie à la redoutable situation que créera, à bref délai, l'antagonisme franco-anglais, que ce minuscule souverain est redevable de cette popularité qui n'en est pas moins très réelle.

La situation du jeune autocrate siamois est extrêmement précaire et il ne s'agit guère pour lui que de savoir à quelle sauce, française ou anglaise, il sera mangé ; mais il est à peu près certain qu'il sera dans un délai relativement peu éloigné. C'est en

partie pour cette raison que Chulalongkorn a abandonné les faciles délices de son palais de Bangkok pour aller rendre visite aux cours de Vienne, Rome, Saint-Petersbourg et Berlin, auprès desquelles il est certain qu'il cherchait, ce qu'il ne paraît pas avoir trouvé, des protecteurs éventuels contre ses redoutables parrains. Il ne s'agirait pourtant, pour qu'il eût droit de compter sur les sympathies françaises, que de revenir à la politique de ses ancêtres et d'abandonner la voie, funeste pour ses intérêts, où l'a fait s'engager la duplicité de la Grande Bretagne ; mais le voudra-t-il sincèrement ? Le pourra-t-il, surtout ?

Beaucoup de personnes ne connaissant pas les origines du souverain siamois, nous allons, en quelques mots, soulever le voile qui cache aux profanes Vougsaditsara-Krasal (le descendant des anciens rois), Borom-Thamma-Mika (qui a la justice parfaite), etc., etc.

La dynastie actuelle ne remonte pas plus haut qu'au siècle dernier et est d'origine chinoise.

Les Birmans, en 1760, ayant fait irruption dans le royaume de Siam, le mirent à feu et à sang, si bien que l'ancienne capitale, Ayuthia, fut détruite de fond en comble. Phra, un aventurier Chinois, alors général au service de l'armée siamoise, réussit à repousser les envahisseurs après une série de glorieux combats. Il devint de ce fait maître absolu du pays à la suite d'une révolution où périrent les derniers descendants de la dynastie royale.

Phra, porté au sommet du pouvoir par la volonté populaire, n'accepta pourtant pas le titre de roi qui lui était offert, mais le fit décerner à son fils, avec le principe du droit d'élection, par les mandarins, de ses successeurs à la condition qu'ils furent pris dans sa famille.

Ce principe subsista jusqu'au roi actuel qui, frappant un grand coup, rompit cette coutume en désignant lui-même son successeur, en 1889.

Par cet acte d'autorité, Chulalongkorn retirait au Senaboli (conseil des mandarins) ses plus hautes prérogatives, supprimant la dignité de vice-roi, qui le gênait un peu et retirant même aux mandarins les places officielles les plus lucratives qu'ils détenaient par tradition, afin d'en faire profiter ses frères.

C'est dans une superbe cérémonie, qui eut pour cadre le palais dont nous donnons une vue ci-dessus, que s'accomplirent toutes ces cérémonies qui firent du souverain siamois un monarque absolu et lui permirent de procéder à de grandes innovations : introduction des postes et du télégraphe, du téléphone, de l'éclairage au gaz et à l'électricité. En outre des écoles, un orphelinat, des hôpitaux, des asiles de fous furent aménagés à l'europpéenne.

Le palais de Bangkok est du pur style siamois et l'emplacement qu'il occupe est considérable. C'est un vaste rectangle enclos de hautes et épaisses murailles crénelées ; deux bastions, aux angles et toitures de pagodes, sont d'un aspect vraiment charmant.

* * *

Allons nous voir, enfin, sans plus d'effusion de sang, la conclusion de la terrible querelle entre l'Espagne et la plus belle de ses colonies, l'infortunée Cuba, livrée, depuis bientôt trois années, à la plus acharnée des guerres civiles.

Une note menaçante des Etats-Unis a été adressée à l'Espagne. Qu'y va-t-elle répondre ? De cette réponse sortira la paix ou la guerre avec tout son cortège d'abominations et d'atrocités.

Notre gravure représente un des plus tristes épisodes de la révolte cubaine. Ce sont les préparatifs de l'exécution d'un des chefs insurgés. Le peloton d'exécution s'avance précédé du cercueil qui va bientôt contenir le cadavre du condamné ; un attelage de bœufs tire une massive charrette qui, tout à l'heure, emportera les restes du supplicié lequel, sous la garde d'un soldat, assiste impassible à ces funèbres préparatifs.

* * *

C'est le "tracteur" de Dion-Bouton, remorquant un break contenant trente-sept voyageurs, que représente notre gravure.

Le tracteur est, pour le concours des poids lourds, le plus remarquable spécimen de l'automobilisme à vapeur. C'est un véritable remorqueur terrestre, comprenant un générateur inextinguible "de Dion-Bouton" de très petites dimensions, du système Compound et d'une force de 40 chevaux ; son poids ne dépasse pas 2,500 kil., il est approvisionné de coke pour 100 kilomètres et son réservoir d'eau assure sa marche pour 40 kilomètres. Sa consommation est, pour chaque jour-

née de course, de 250 kilos de coke soit, à 35 francs les 1,000 kilos., une dépense de 13 centimes par kilomètre. Sa vitesse peut varier de 12 à 25 kilomètres à l'heure, suivant que l'on s'avance sur pente ou en palier et y compris les arrêts.

Le tracteur remorque, très facilement, 8,000 kilogrammes et gravit, sans ralentissement, des pentes de 8 à 12 pour cent.

C'est là un système qui permettra une exploitation très économique, qu'il s'agisse de transporter des voyageurs ou des marchandises.

Dans le premier cas, et en comptant tous frais d'amortissement, de personnel, de combustible, de graissage et d'exploitation, on arrive à un prix de 12 millièmes par voyageur ; dans le second, au prix de 77 millièmes par tonne de marchandise, le tout par kilomètre.

En comptant sur tous les impédiments et les pertes ordinaires de trafic, on ne dépensera certes pas, 5 centimes (un sou) par voyageur et 15 centimes (trois sous) par tonne de marchandise et par kilomètre. Ces prix atteignent à peine, 50 % de ceux que coûte la traction animale et permettent de réaliser un bénéfice de cent pour cent sur le prix de revient. Voilà bien, nous le pensons, les transports publics de l'avenir.

LOUIS PERRON.

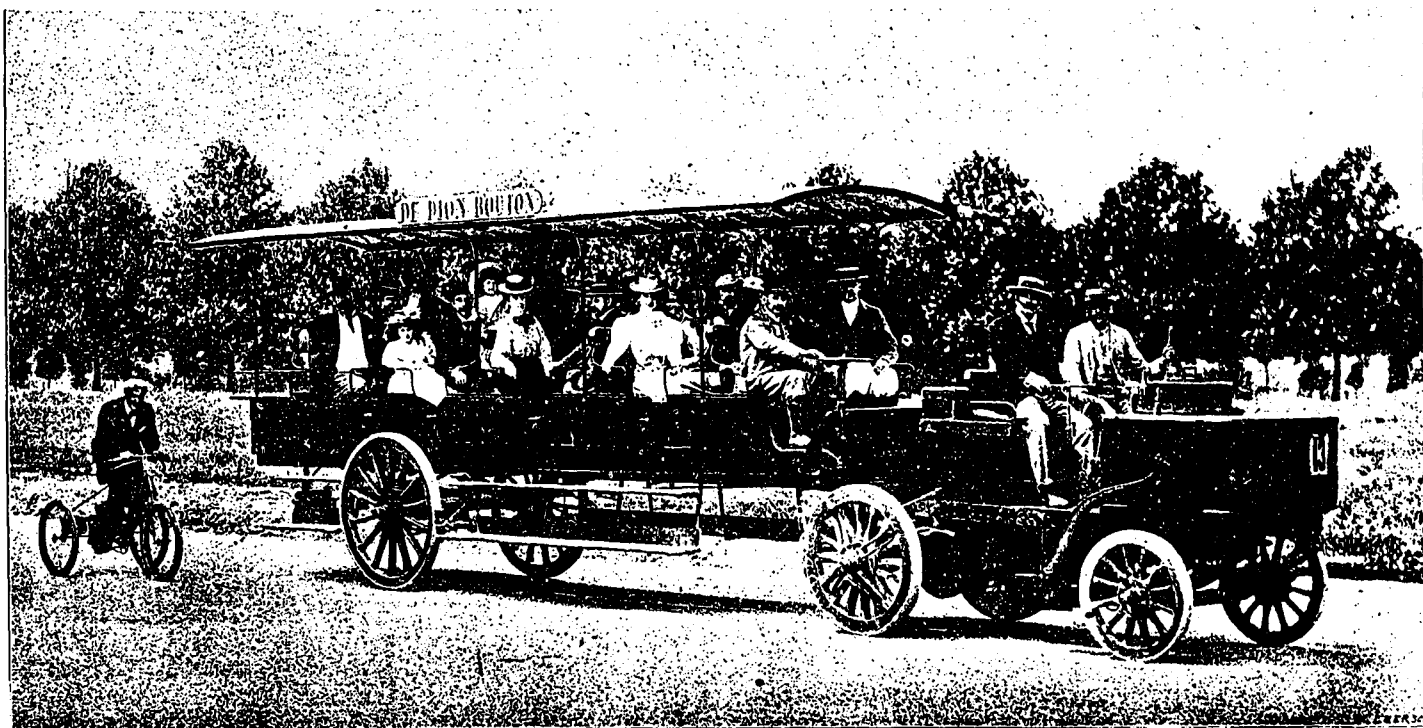
LE SAVANT DISTRAIT

La servante de Newton le prévint un jour trois fois de suite que son dîner était prêt, sans qu'il vint se mettre à table, sans même qu'il daignât répondre ; il avait en ce moment la tête pleine d'algèbre. Au bout de deux heures, il se calme enfin et revient à lui ; il sent que la faim le presse. Mais, pendant ce temps, qui avait été passablement long, le chien avait mangé le dîner. La servante, inquiète et n'osant avouer ni sa négligence, ni la voracité du chien, se tira d'affaires en disant qu'il avait dîné. On ajoute qu'il le crut, mais je doute que son estomac ait été du même avis.

Le paradoxe nous console ou nous venge de la vérité.—C.-M. VALTOUR.



EXÉCUTION D'UN INSURGÉ, A CUBA.



TRACTEUR AUTOMOBILE DE DION-BOUTON.

MAURESQUE BOHÉMIENNE

Peau ridée et collée aux os de son corps maigre ;
Petits yeux vifs et noirs, bordés de sourcils clairs,
La bohémienne va, ... chantant de sa voix aigre,
Et la besace au dos, coupe les chardons verts.

Songeant à son printemps tari comme un besaigre,
Drapée en son burnous usé par les hivers ;
Elle s'attriste à voir passer le monde allègre,
Et se pique en cueillant des genêts, de travers.

Elle trimbale ainsi sa hotte toujours pleine ;
Tandis qu'après la brousse, aux ronces des bosquets,
S'accrochent des lambeaux de sa robe de laine.

Mais lorsqu'on ne veut pas acheter ses bouquets,
Elle vous suit alors en tendant sa main jaune.
Vous fait don de ses fleurs et demande l'aumône.

H. CH.

JOURS MAIGRES

Dans une ville de Lorraine où les messageries s'arrêtent pour laisser aux voyageurs le temps de dîner, une quinzaine de convives s'étaient placés à la table d'hôte. Parmi eux se trouvait un jeune homme un peu timide et un impassible Allemand, qui mangeait comme quatre. C'était un vendredi. Le jeune homme faisait maigre, l'Allemand faisait gras, et les autres imitaient ce dernier. Les quolibets à l'adresse du jeune homme ne firent pas défaut. On sait que le voyageur, en général, est habile sur le quolibet.

— Eh bien ! monsieur, comment trouvez-vous ce petit poulet ?

— C'est un dindon, monsieur..., en voulez-vous ?

— Volontiers..., le dindon m'a toujours semblé aussi bon le vendredi que tout autre jour.

— Il paraît que ce n'est pas l'avis de monsieur !

Le jeune homme à qui cette apostrophe s'adressait de répondait rien, et se taisait timidement, au lieu de dire, par exemple, que rien ne lui semblait bon comme une omelette le vendredi, ou de donner toute autre réponse analogue sans entrer en discussion. L'Allemand mangeait toujours, et les morceaux se suivaient rapidement, quand tout à coup l'un des gais parleurs le prit à partie.

— N'est-il pas vrai, monsieur, que la viande est aussi bonne le vendredi que le dimanche ?

— Moi, monsieur, répondit l'Allemand avec un regard calme, mais un peu fier, je mange de la viande, parce que ma religion me le permet. Si j'étais catholique je n'en mangerais pas... car je ne suis pas un lâche.

Cette verte réplique fut suivie d'un silence complet. Tout le monde avait compris.

Chacun remonta en voiture.

UNE HARANGUE EN TROIS MOTS.

Louis XIV, passant par Reims, fut harangué par le maire, qui lui présenta des bouteilles de vin et des poires de rousselot sèches en lui disant : " Nous apportons à Votre Majesté notre vin, nos poires et nos cœurs : c'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre ville. " Le monarque lui frappa sur l'épaule d'un air de satisfaction : " Voilà, voilà, lui dit-il, comme j'aime les harangues. "

CHARITÉ DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La générosité de saint François de Sales mettait son intendant de très mauvaise humeur. Embarrassé quelquefois pour fournir aux dépenses de la maison, il querellait alors son maître en le menaçant de le quitter. Mais François lui disait avec sa douceur ordinaire : " Vous avez raison, je suis incorrigible, et, qui pis est, il y a toute apparence que je le serai toujours. L'intendant se retirait tout confus et disait souvent aux autres serviteurs de la maison : " Notre maître est un saint ; mais il nous mènera tous à l'hôpital : il y ira lui-même le premier, s'il continue. " Ce saint avait compris cette belle pensée de saint Ambroise :

Sous de pauvres haillons c'est Dieu qu'on aperçoit
Le pauvre tend la main, mais c'est Dieu qui reçoit.

BÉTISIANA

Calineau.—Il fait bien froid, ici !

Le barbier.—Ah ! il a fait un peu crû, ce matin.

Calineau.—Si vous n'avez pas d'objection je vais garder mon chapeau, de peur de m'enrhumer. Une taille de cheveux, s'il vous plaît.

MARIVAUDAGES CONJUGAUX

Elle.—Oui, mon chéri, je suis bien déterminée, dorénavant, à faire la cuisine moi-même.

Lui (plaintivement).—Est-ce pour cela que tu m'as fait prendre une assurance sur la vie ?

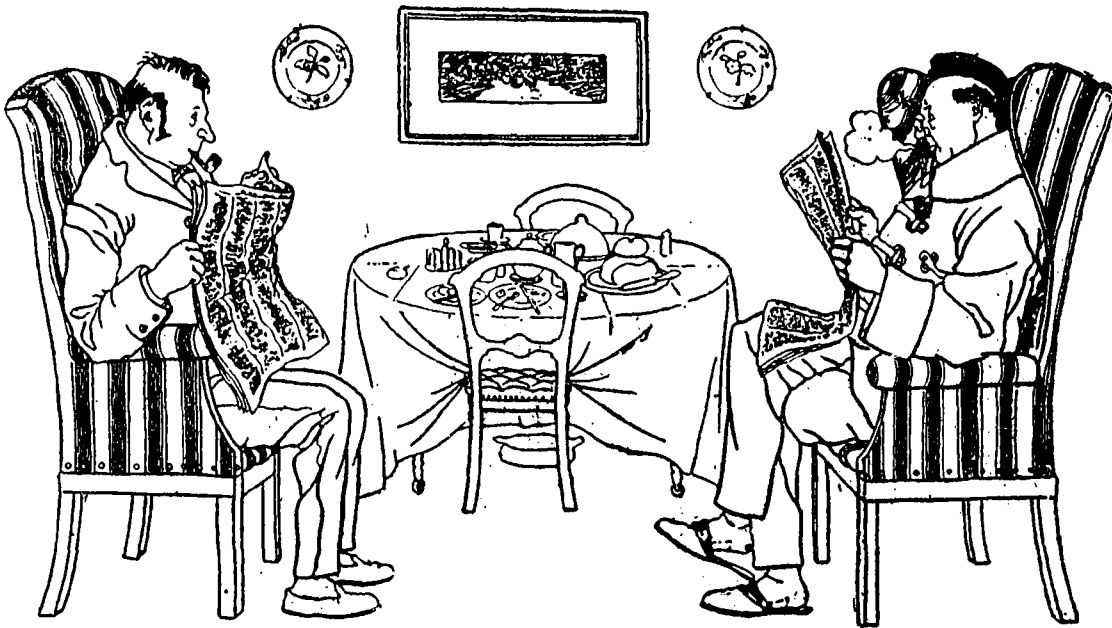
PHILANTROPIE MAL PLACÉE



Le philanthrope.—Ne pourriez-vous avoir pitié de cette pauvre bête et ne pas lui faire monter ainsi les côtes au grand galop ?

Le paysan.—Mais, gros malin, mon cheval est aveugle, il ne sait pas si c'est une côte ou une descente.

UN VEINARD



Premier célibataire.—Te rappelles-tu, Casimir, quand je t'ai dit que notre vieil ami Caloupiat, devait se marier ?
Second célibataire.—Oui, le malheureux.
Premier célibataire.—Eh bien ! voilà le journal qui annonce sa mort !
Second célibataire.—Quel veinard ! Il peut dire qu'il l'a échappée belle.

MARTYR

Parfois, lorsque mon âme est lasse de souffrir,
 Lorsque mon cœur meurtri repousse le calice
 Du Doute et se refuse à l'oppressant supplice
 De toujours se fermer pour toujours se rouvrir,

Je demande au sommeil la paix consolatrice
 Qui calmera mon mal ou le pourra guérir.
 Hélas ! mon cerveau veille et, loin de l'amoinrir,
 Le Rêve accroit mon Doute et devient son complice !

JACQUES ANTONYLL.

CAUSERIE

Mon cher SAMÉDI,

De nouveau je reviens sur le tapis pour être AGRÉABLE à tes lecteurs. J'ai longtemps causé sur la "femme", sur ses petits défauts ; maintenant au tour des "hommes". J'ai beaucoup tardé à servir ce plat, il est vrai, mais il n'en sera que mieux raffiné.

Commençons à montrer, dans des portraits, l'Homme tel qu'il est, dévoilons ce grand monument.

L'Homme a bien des défauts, mais celui qui domine, est bien de vouloir paraître, de commander, de diriger et d'instruire tout le monde. Il connaît tout, peut tout, en un mot il est le grand *Tout*.

La femme, pour lui, n'est qu'un reflet de la création humaine, un membre tiré de son être et mis sur la terre pour l'aimer et le servir.

Monsieur avance, étudie sa démarche, son pas est majestueux, cadencé, il donne de côté et d'autre des regards scrutateurs, un sourire sur les lèvres dénote la satisfaction.

En conversation c'est le "moi" personifié. Il est comme ci, comme ça, quant à lui, pour lui... enfin, il n'y a que lui au monde qui puisse faire quelque chose de bon, de bien ! En soirée il se croit le centre de gravité, sans lui rien n'irait, il est indispensable, tous les yeux sont fixés sur lui ! il est si aimable ! Il aime à voir les dames se presser autour de lui ; à se faire le confident, le protecteur du sexe qu'il décrie en son absence ; pose en père, en frère, en conseiller auprès de la jeunesse. Il cherche toujours à faire autrement que les autres, et à faire parler de lui.

Vous me demandez quel est ce "Monsieur" ? cet homme c'est le fat ; vous l'avez, certes, trop souvent sous les yeux, de nos jours, pour l'ignorer.

Montréal, octobre 1897.

(A suivre.)

JOE.

LES OISEAUX FLATTEURS

Auguste revenant à Rome après la bataille d'Actium, fut salué par un artisan, qui lui présenta un corbeau à qui il avait appris à dire en latin : "Je vous salue, César vainqueur." Le prince charmé acheta cet oiseau six mille écus.

Un voisin jaloux alla dire à l'empereur que cet homme avait un autre corbeau qui disait des choses plaisantes. Auguste voulut le voir, et l'animal fit entendre ces mots : "Je vous salue, Antoine vainqueur." L'artisan, homme prudent et sage, avait instruit cet autre oiseau en cas qu'Antoine fût triomphant. Auguste n'en témoigna aucune colère, il ordonna seulement à cet homme de partager avec son voisin les six mille écus.

A l'exemple du corbeau, un perroquet fit à Auguste le même compliment et fut acheté au poids de l'or. Une pie vint ensuite et rendit son

éducateur opulent. Enfin un pauvre cordonnier voulut aussi apprendre à un corbeau à faire cette salutation.

Il eut bien de la peine à y réussir ; souvent il se désespérait et s'écriait : "J'ai perdu mon temps et mes peines." Il vint enfin à bout de son entreprise, courut aussitôt attendre Auguste sur son passage, et lui présenta le corbeau, qui répéta fort bien sa leçon ; mais le prince se contenta de dire : "J'ai assez de ces complimenteurs-là dans mon palais." Alors le corbeau, comme s'il eût eu l'instinct de cette déception, répéta soudain ce qu'il avait si souvent entendu dire à son maître : "J'ai perdu mon temps et mes peines !" Auguste se mit à rire et acheta cet oiseau plus cher que les précédents.

UNE AUTRE SANS DOUTE

Un monsieur.—Pardon, monsieur, est-ce que ma femme ne serait pas venue ici, acheter quelque chose ?

Le commis.—Une dame de taille moyenne, habillée en bicycliste ?

Le monsieur.—Oui, c'est cela !

Le commis.—Avec un petit chapeau d'homme et l'air déterminé ?

Le monsieur.—C'est bien cela.

Le commis.—Elle vient de partir il y a quelques minutes. Elle a vivement acheté quelque chose et est partie immédiatement.

Le monsieur.—Alors, ça n'est pas ma femme, c'en est sûrement une autre.

BÉTISIANA

—Je te parie un chapeau neuf que tu ne te lève pas de ta chaise avant que je te le demande deux fois.

—C'est correct, j'accepte.

—Lèves-toi !

—Non, je ne me lèverai pas !

—Alors reste là jusqu'à ce que je te le demande une seconde fois.

UN ABIME ENTRE LES DEUX

Bouleau.—A combien ça vous revient-il par mois, votre éclairage au gaz ?

Rouleau.—Assez cher, je paie dans les \$4.00 par mois.

Bouleau.—Pas possible que vous usiez une telle quantité de gaz ?

Rouleau.—Dame ! vous me demandez ce que je paie et non ce que j'use !

La science professionnelle ne ferait que de lents progrès, si elle n'était, de temps à autre, emportée au-delà de ses limites par la sollicitation d'une volonté étrangère.—ANATOLE FRANCE.

IL LA CONNAISSAIT



Madame.—Comment, Emile, le tailleur ne t'a pas fait de poches à ce pantalon ?
Monsieur.—C'est une expérience ; je crois que de cette façon-là, j'économiserai suffisamment pour payer l'habillement complet.

CONTENT DE SE VOIR

—Toc... toc...

—Entrez !

—Bonjours, mon parrain...

—Ah, c'est toi, Jo?... Comme tu es grandi!... A peine si je te reconnais, mon garçon... Quatorze ans à la prochaine vendange, n'est-ce pas?... Oui... oui... le temps passe... et très vite, encore!... Ta mère, tes frères, tout le monde est bien portant là bas?... La moisson est finie... on regorge de blé... Bonne campagne pour le cultivateur!... Va dire à Marianne qu'elle te donne une tartine... et amuse-toi bien, l'ami Jo!...

Jo n'est point loquace. Il répond d'un signe de tête affirmatif aux questions de son parrain. Le mot "tartine" lui fait venir l'eau à la bouche, et un large sourire distend ses lèvres; mais l'abord peu gracieux de Marianne met un frein à sa joie.

—Essuie tes pieds, Jo!... Mieux que ça!... Dame, nous ne sommes pas ici à la ferme... et ma cuisine n'est pas votre écurie... Une tartine?... Monsieur est trop bon, vraiment!... A la ville, on n'a pas de beurre, pas de crème, comme au village... Il faut que j'entame une tasse de confiture... de l'abricot, s'il vous plaît!... Jésus! comme tu manges!... Fais de plus petites boucées!... sinon, ce n'est pas une tartine, mais deux... mais six que tu engloutiras... La tasse entière va y passer... Enfin, tu ne viens pas souvent... c'est heureux!... Astu, au moins, de la reconnaissance à ton parrain qui est si bienveillant pour toi!...

M. Dargence a entendu cette dernière phrase de Marianne; elle évoque dans sa mémoire plus d'un souvenir, et des visions déjà lointaines viennent flotter devant ses yeux... Oui quatorze ans de cela!... On était à l'époque de la vendange, mais les vignes de Bernard, ravagées par la grêle, faisaient peine à voir... Et ce pauvre fermier, atteint d'une maladie mortelle, se lamentait sur son lit de douleur: "Comment pourrions-nous payer le propriétaire?... Pas de récoltes... et un cinquième enfant!..."

—Calmez-vous, mon brave; j'attendrai. Quant au petit, je serai son parrain...

M. Dargence voyait encore les yeux de Bernard se remplir de larmes en se fixant sur lui:

—Ah, Monsieur, je mourrai tranquille: soyez béni!...

L'enfant, un garçon, était né quelques jours plus tard. On l'avait nommé José, comme le parrain, et le baptême n'eut pas fait rougir le plus riche du village: toutes les cloches mises en branle; sous le porche de l'église, un fleuve de bonbons...

On en parla durant l'hiver, à la veillée, en passant à la ronde la criquette remplie de vin nouveau; on loua la générosité du propriétaire, sa bonté, sa munificence: "Ce n'était pas un monsieur fier, oh, non!..."

Tous ces propos répétés par Marianne furent agréables à M. Dargence. A quatorze ans de distance, il se les rappelait avec un vrai plaisir; ce lui était comme un écho de sa bonne action. Bien que peu enclin à se glorifier de ses actes, pouvait-il nier qu'il y eut un mérite à ouvrir un crédit à ce pauvre moribond, à tenir son dernier né sur les fonts de baptême avec une commère du pays?... Tous les propriétaires, quelques bons qu'ils soient, n'agissent pas de même, il s'en faut de beaucoup!... Ainsi, pour ne citer qu'un exemple...

Et M. Dargence, que l'apparition de Jo a détourné du travail, quitte son bureau et va fumer sa pipe au jardin, en pensant à tel voisin moins philanthrope que lui...

Son filleul a croqué deux tartines. Sans Marianne, qui veille sur les abricots comme le dragon du jardin des Hespérides, il en eut savouré trois..., quatre..., et même plus. Qu'elle est sévère, la vieille bonne de son parrain!... Bien plus sévère que la mère de Jo, qui a un faible pour l'enfant dont le père est mort à l'époque où le chérubin était au berceau...

En l'embrassant, le matin, elle lui a recommandé d'être sage... poli... bien élevé: "Surtout, tiens-toi tranquille... Ne fait point de bêtises... ne te

mouche pas sur ta manche... Il serait beau que Monsieur eut à rougir de toi!..."

Ces paroles lui trottent encore par la tête; sa conduite a été des plus louables tout le temps qu'il a mis à croquer ses tartines d'abricots. Après... Mon Dieu! on ne peut pas rester comme un petit saint de bois dans la cuisine de Marianne. Elle cause, sur le palier, avec une amie... Vite!... Jo s'est éclipsé...

La maison est grande... On se perd dans les corridors... il y a tant de portes!... l'une d'elles est entrouverte... voyons un peu?... Oh! rien de bien curieux... Une grande armoire vitrée où il y a beaucoup de livres... même bien trop! Des chaises... un fauteuil... une grande table... Tiens, un miroir? A la ferme, dans la salle du poêle, une glace est suspendue au dessus de la commode; mais on ferme les volets, à cause des mouches, et Jo n'a pas la permission d'entrer...

Il est vrai qu'il peut mirer sa bonne figure rougeaudes dans les chaudrons de cuivre plus brillants que l'or... Aussi dans l'auge de la fontaine où se baignent les oiseaux... Ce n'en est pas moins une riche aubaine de trouver un miroir, un vrai, dans le bureau de son parrain!...

Et Jo, d'un bond, escalade la chaise placée devant la table de travail; puis il s'accoude... il regarde... il sourit... Oh! que c'est amusant de se

voir à la glace... de se faire à soi-même de petits signes d'amitié... de cligner les yeux... de montrer les dents... de tirer la langue!... Coiffé du petit bonnet de laine auquel il a attaché une plume de faisan, Jo s'admire en toute sincérité...

Il en oublie le reste. A-t-il vu, seulement, les feuillettes épars qui chiffonne son coude maladroite?... A-t-il vu l'encrier qui... Pata-tras!... un fleuve d'encre inonde le plancher...

—Malheureux!... Que fais-tu ici?... Tiens... vois... regarde... Il est joli mon manuscrit!... un manuscrit auquel je travaille depuis dix ans!... l'histoire complète des champignons! Va-t'en... va-t'en... je te renvoie... je te chas-e... cela t'apprendra à te sourire... à être content de te voir!...

M. Dargence, exaspéré, ramassé avec précaution son œuvre maîtresse, celle qui lui ou vira peut-être un jour les portes de l'Institut. Ses pauvres champignons! les voici plus noirs que nature! Il y en a tant de sortes, là-dedans; et l'auteur — un philosophe — élaborait justement une fort belle tirade sur les champignons moraux...

Mais l'inspiration s'est enfuie au moment de la catastrophe. M. Dargence, mélancolique, s'assied à son bureau. Il médite, les yeux fixés sur le miroir cause de tout le mal; et, par magie, cette glace lui montre, non comme à Jo son visage, mais son âme, mais son cœur...

Il y a un moment à peine,

avec une complaisance indiscutable, il se mirait dans ses propres sentiments... Que de générosité, de bonté, de condescendance!... Quelle belle conduite vis-à-vis de Bernard!... Maintenant, on dirait que l'image s'atténue... s'efface... L'orgueil, l'amour-propre parlaient tout à l'heure... Ils cèdent à place à la modestie, à la raison...

Faire crédit au fermier malade, était-ce donc un trait digne des temps anciens?... Les Bernard sont honnêtes... Le propriétaire savait qu'il serait payé... Et ce parrainage?... Le beau miracle de jeter aux quatre vents du ciel quelques sacs de bonbons!... Tenir un enfant sur les fonts de baptême engage-t-il à si peu que cela!...

Loyalement, le philosophe s'interroge. Ses obligations envers l'enfant sans père doivent-elles se borner à une bonne parole... à un sourire bienveillant... à une tartine d'abricots?... Jo est un rustique... ou, plutôt, c'est une âme toute neuve, un être d'impressions, non de raisonnement. Il admirait son visage: c'est moins grave que d'applaudir à son mérite personnel...

—Champignon!... Hélas! Champignon!...

Et M. Dargence se penche à la fenêtre. Lentement, le front baissé, les yeux gros de larmes, son filleul traverse le jardin. Il va atteindre la porte... cette porte, qu'il ne doit plus franchir puisqu'on l'a chassé hon-



Il s'admire et toute sincérité dans le miroir. (P. 9, col. 2.)

teusement... Chassé par son parrain !... Quo va dire sa mère, grand Dieu !...

— Jo !... Attends un peu... Viens... viens ici !...

Il ne se le fait pas redire. Déjà ses gros souliers de cuir ébranlent l'escalier. Le philosophe a fait provision d'indulgence... Il veut rester calme et ses regards évitent le manuscrit des champignons. L'air contrit du coupable achève de l'attendrir.

— Jo... L'indiscrétion est blâmable... mais je te pardonne... pour cette fois-ci !... A l'avenir, si tu te regarde à la glace, ne sois pas si content de te voir... s'admirer soi-même n'est bon ni à l'homme, ni à l'enfant... et je me réserve de t'expliquer cela un peu plus tard... Tu viendras me revoir, l'ami Jo... Je t'attendrai jeudi prochain vers midi, c'est l'heure où je déjeune... tu déjeuneras avec moi, et nous causerons, mon enfant, nous causerons. Ne manque pas de venir, tu me ferais beaucoup de peine... oui, beaucoup de peine, entends-tu ? si tu ne venais pas...

— Je viendrai, mon parrain, je viendrai... dit l'enfant qui n'a jamais entendu M. Dargence lui parler de ce ton-là, et qui, sans se rendre compte de ce qu'il éprouve, se sent pris d'une sorte d'émotion heureuse...

— A jeudi, Jo, à jeudi ! dit le parrain.

L'enfant sort, et M. Dargence qui l'a regardé sortir reste en place tout méditatif.

Jo est, en effet, revenu le jeudi... il a pris place à table en face de son parrain... Et de ce moment date l'adoption effective du pauvre enfant, par l'homme riche, qui — ses champignons quelque peu négligés — s'occupe de tout cœur à faire un homme de ce filleul qui profite à merveille de ses leçons intellectuelles et morales, et qui certainement doit un jour lui faire hautement honneur.

PIERRE DU CHATEAU.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 16 OCTOBRE 1897

SALTIMBANQUE !

PREMIÈRE PARTIE

VI

(Suite)

Pendant une semaine entière, l'ex-passementier ne sortit pas une seule fois, et Mme Delaroche, de son côté, ne fit que les courses absolument indispensables à la vie familiale.

Pour dérouter Claire, que ce changement d'attitude intriguait vivement, on inventa difficilement une histoire qu'elle comprit mal. Un placement fait tout récemment sur des fonds étrangers, et qui, mal garanti, leur donnait, lui dirent-ils, de grandes inquiétudes. Cette explication, agrémentée des quelques mots techniques retenus par M. Delaroche, fut plus que suffisante pour la jeune fille à qui les questions financières étaient totalement étrangères.

D'ailleurs, elle avait l'esprit trop occupé pour qu'elle pût apporter à ces détails intérieurs une attention bien minutieuse. Son cœur de jeune fille, son cœur vierge appartenait tout entier aux premiers troubles délicieux de l'amour.

Le soir, seule dans sa coquette chambre, elle demeurait quelquefois des heures entières à la fenêtre, assise dans l'ombre. Et l'esprit perdu dans ses pensées, l'âme caressée de ses rêves de jeune fille tout irisés des reflets roses de l'aurore, et frémissants du grand inconnu de la vie, elle sentait sourdre en elle de secrets desirs, des aspirations de bonheur nouveau.

Sa chair tressaillait, des afflux de sang coloraient ses joues, et ses grands yeux se voilaient parfois de langueurs adorables. Elle se sentait naître à la vie de la femme !

Parfois, la lampe de Georges s'allumait, alors elle aimait à se le figurer penché sur ses livres, avec cette gravité de physionomie que la pensée imprime sur les traits.

Elle se disait aussi qu'elle serait bien heureuse, quand elle serait sa femme, de pénétrer dans son cabinet sévère, par des soirs comme celui-ci, et de lui passer tout à coup ses deux bras autour du cou, comme un collier de tendresse, et de le récompenser ainsi de son travail acharné par la douceur charmante d'un baiser.

Un baiser... elle tressaillait... un baiser qu'il lui rendrait !

Quelquefois le sommeil la prenait ainsi, engourdie au coin de la fenêtre, et elle tombait dans un assoupissement délicieux ; puis la fraîcheur nocturne la réveillait, et elle se couchait dans son petit lit de camphrier pâle après une dernière pensée envoyée au bien-aimé.

— Peut-être dans un an, disait-elle tout bas à son oreiller, — intime et mystérieux confident des vierges, — tout cela sera-t-il réalisé ?

Peut-être bien que je serai sa femme ?

Sa femme !... Et elle s'endormait, un sourire flottant aux lèvres, sur l'imperceptible murmure d'un nom cher à son cœur.

Georges de son côté, organisait sa vie en prévision de l'avenir... Bien que jouissant d'une position qui lui enlevait tout souci matériel immédiat, il lui était nécessaire de prendre certaines dispositions.

D'ailleurs, c'était pour lui une façon détournée de penser à Claire, peut-être même un prétexte ?

Les amoureux sont ingénieux à se créer des illusions, et aussi de doux besoins.

Il se complaisait dans ces perspectives d'existence heureuse ; il

se voyait marchant joyeusement, le bras de Claire amoureusement appuyé à son bras.

Sachant le goût très vif que professait la jeune fille pour la musique, il lui portait les dernières partitions, les morceaux les plus nouveaux.

Mme Delaroche continuait à le recevoir avec la plus grande amabilité, mais l'entrain des jours précédents avait disparu.

Georges cherchait en vain la cause mystérieuse de ce changement, et trop discret pour en parler à Claire, il s'en affectait.

— Que peuvent-ils désirer ? se demandait-il. N'ont-ils pas tout ce qu'il faut pour être heureux ?

Un jour M. Delaroche venait de descendre au jardin, il était environ neuf heures.

C'était pour lui le meilleur moment de la journée, c'était l'heure du calme relatif.

Depuis quelque temps les nuits étaient redevenues pénibles. Deux ou trois fois des insomnies exaspérantes l'avaient tenu éveillé jusqu'au jour.

Dans ces occasions, il se levait, passait un pantalon, marchait dans la chambre ; et disait d'un accent à la fois autoritaire et suppliant à sa femme :

— Parle moi !... Je t'en prie !... J'ai besoin que tu me dises quelque chose ?

Ça m'empêche de penser... tu comprends ?

Mme Delaroche haussait les épaules d'un air de pitié ; mais il était tenace, et elle se trouvait, à la fin, dans l'obligation de satisfaire à son désir.

Quand arrivait le matin, dès le premier rayon filtrant à travers les rideaux, il se sentait rassuré, et souvent, en moins de quelques minutes, il tombait comme une masse, comme écrasé par un sommeil de plomb.

Il se promenait, ainsi que nous l'avons dit, sur le sable des allées, parmi ses rosiers amoureusement soignés, et fumait avec complaisance sa lourde pipe en écume, quand la voix aigre de la bonne parvint jusqu'à lui.

Elle paraissait discuter avec animation à la grille d'entrée pendant qu'une voix rude lui répliquait.

Merlin se rapprocha.

— Qu'y a-t-il ? cria-t-il de loin.

— Ah ! vous êtes là, monsieur, fit la servante en se retournant.

Figurez-vous, voilà le facteur qui veut absolument que je vous dérange, quand c'est inutile.

— Pourquoi donc ?

— Monsieur, fit le facteur en portant la main à son képi, j'ai une lettre recommandée pour un M. Merlin, dont l'adresse est donnée très exactement comme étant la vôtre.

Je tiens à ce que vous m'affirmiez vous-même que vous ne connaissez ici personne de ce nom ?

— Moi... non... naturellement...

Je ne connais pas ça... fit le rentier, saisi soudain d'un frisson qui le glaça jusqu'au cœur.

— Alors, vous ne pouvez pas me donner aucun renseignement ?

— Aucun, mon brave, aucun.

Il doit y avoir erreur... Je... C'est une erreur.

Et il bredouilla encore quelques mots inintelligibles.

— Puisque c'est ainsi... fit le facteur en s'appropriant à rejeter la lettre dans sa boîte.

A ce moment, comme par hasard, M. Latouche sortait de chez lui pour faire son petit tour de chaque matin. Au bruit de la discussion, il s'arrêta devant la grille.

En l'apercevant, le facteur lui tendit la lettre :

— Vous ne connaissez pas non plus, monsieur ?

— Quoi ?... fit M. Latouche en parcourant l'adresse, Merlin ?... 18 rue de la Poimpe.

Et lentement levant la tête, il plongea ses petits yeux clairs droit au fond de ceux du rentier qui, sous ce regard aigu comme une lame, se sentit devenir tout à coup affreusement pâle.

—Non, mon ami, non, je ne connais pas, dit-il très calme.

Et, subitement, son regard scrutateur s'éteignit, son visage reprit son habituelle expression de bonhomie placide, et il jeta dans un sourire aimable :

—Dites donc, voisin, si c'est un pauvre diable qui attend de l'argent, il va bien s'amuser ?

Delaroche respira et rit bruyamment à l'observation de M. Latouche, mais il rentra chez lui atterré.

Le petit homme s'éloigna, tourna le coin de la rue.

Alors une expression bizarre éclata sur ses traits ; il passa légèrement le bout de sa langue sur sa lèvre supérieure.

—Ça, père Latouche, fit-il tout bas en se parlant à lui-même, ça n'est pas mal joué. . .

Delaroche ne veut plus être Merlin, voilà qui est prouvé.

Et d'une. . . Après le coup de la lettre nous allons chercher autre chose.

Sur ce, il s'engagea dans les pelouses du Ranelagh en sifflotant gaïement un air de chasse.

Quant à Merlin, il venait de communiquer à sa femme ce qui s'était passé ; et tous deux profondément impressionnés s'interrogeaient mutuellement.

—Qui donc avait pu découvrir la nouvelle adresse ?

Que pouvait contenir cette lettre mystérieuse ?

Ils cherchaient, ne trouvaient point et se sentaient peu à peu gagnés par une indéfinissable inquiétude.

Mme Delaroche dissimulait autant qu'elle le pouvait le véritable état de son esprit pour ne point aggraver la situation ; elle faisait semblant de railler les épouvantes de son mari, sentant qu'il fallait remonter leur courage à tous deux, mais intérieurement elle était aussi profondément troublée.

Par surcroît, Claire ajoutait innocemment à leurs préoccupations.

La jeune fille leur demandait avec instance de donner le repas qu'ils avaient promis en l'honneur de M. Dubois.

Ils avaient retardé jusque-là leur invitation, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, mais ils étaient à bout de ressources et la jeune fille se montrait chaque jour plus pressante.

Mme Delaroche écrivit donc à Georges une lettre dans laquelle elle le pria d'accepter à dîner chez eux pour le dimanche qui suivait l'Ascension.

Georges, qui attendait avec impatience cette invitation, et avait pris des mesures en conséquence, répondit aussitôt qu'il se rendrait avec son père, à la date fixée chez ses voisins.

Le soir même, il fut assez heureux pour rencontrer Claire qui, par hasard, — était-ce bien par hasard ? s'était attardée au jardin.

Il lui prit la main et la serra doucement, longuement aussi.

Ses yeux avaient un regard de tendresse heureuse auquel la jeune fille répondit par un sourire adorable d'espérance inavouée.

Tous deux sentaient que cette petite fête devait avoir une importance décisive, que c'était une étape qui les rapprocherait encore du but qu'ils s'étaient intérieurement fixé.

—Votre père viendra, n'est-ce pas ; vous en êtes sûr ?

—Puisque je l'ai écrit ce matin à votre mère.

—Mais s'il allait changer d'avis. . . avoir quelque empêchement.

—Oh ! non, non, cela me paraît impossible. Il m'a si bien promis. Et puis, vous savez que vous avez fait sa conquête.

—C'est probablement qu'il me juge d'après les éloges trop flatteurs que vous lui avez faits de moi.

—Nullement. C'est très spontanément qu'il m'a parlé de votre grâce, de votre beauté, de ce charme infini qui m'a pénétré moi-même si vivement, la première fois que je vous ai vue.

Un signe certain de ce que j'avance là, c'est que moi, qui le sais d'ordinaire silencieux, je l'ai vu en votre faveur se livrer, s'animer, parler, j'en suis convaincu, à cœur ouvert.

—Je veux vous croire, mon ami, et cela me rend bien heureuse ; car s'il doit y avoir des empêchements à notre union, au moins il y a lieu de croire qu'ils ne viendront pas de ce côté.

Les deux jeunes gens se quittèrent sur ces mots, non sans un dernier serrement de mains.

Dix jours plus tard, l'intérieur des Delaroche était en grand émoi.

Dès le matin tous étaient en mouvement dans la maison ; le dîner devait avoir lieu à six heures.

Mme Delaroche tenait à ce que tout fût irréprochable.

La veille, elle était allée commander à l'une des meilleures maisons de Paris un menu des plus choisis.

Claire s'était chargée de la décoration de la table et elle voulait se surpasser.

Elle avait pillé les parterres et disposé dans les angles du salon une véritable moisson de fleurs.

La fièvre des préparatifs animait son teint, mettait une flamme rose à ses joues. Jamais elle n'avait eu meilleure mine.

Le bonheur est un agent si puissant sur l'organisme merveilleux de la femme !

M. Delaroche allait, venait, montait de la cave à la salle à man-

ger, trouvant dans cette activité un dérivatif aux pensées noires dont l'obsession redoublait.

Vers six heures les invités arrivèrent ; d'abord Georges et son père, ce dernier plus solennel encore dans sa tenue de cérémonie, avec sa belle tête de magistrat, imposante et sévère, puis les Parson, les Loriguay, les Dientegard, relations nouvelles que Mme Delaroche avait faites dans ses visites de voisinage ; enfin l'abbé Montagne, vicaire à Passy, trésorier de l'œuvre des orphelinats catholiques où s'était faufilée Mme Delaroche.

M. Latouche qu'on avait également invité pour la circonstance était pris de son côté par une cérémonie de famille.

C'était un véritable contretemps pour les Delaroche qui compétaient beaucoup sur son entrain et sa conversation liante.

Le commencement du dîner fut un peu froid.

Chacun s'observait en silence ; la gravité de M. Dubois glaçait un peu les convives.

Deux ou trois fois, Georges essaya quelques plaisanteries qui demeurèrent sans écho.

Une gêne flottait dans l'air.

M. Delaroche épiait avec anxiété le regard de sa femme qui, à certains moments, se tournait vers lui, et d'un coup d'œil sévère lui signifiait qu'il avait commis quelque bévue.

Néanmoins vers le second service une détente se produisit.

L'abbé Montagne avec l'élocution facile et onctueuse particulière aux ecclésiastiques mit la conversation à la portée de tous en parlant de charité !

Sur ce terrain, chacun put placer quelques mots, parler des infortunes dont il avait été témoin, et même exprimer avec une feinte conviction d'admirables sentiments de philanthropie et d'humanité. Sortes de théories toutes faites à l'usage de bien des gens du monde, mais que bien peu mettent en pratique.

Mme Delaroche, habile comme toujours, raconta d'une voix très émue d'intonations mouillées l'histoire d'une pauvre famille de la rue Amelot, les Robert, ménage laborieux et honnête, accablé soudain par la misère et manquant presque de pain.

La rouée vipère joua si bien la comédie que chacun y fut pris.

M. Dubois lui-même sentit se dissiper une partie des préventions qu'il nourrissait contre elle.

Dès lors, le dîner s'acheva dans une atmosphère suffisamment atténuée.

On passa au salon pour prendre le café, et à ce moment, Georges qui attendait depuis longtemps cette occasion, pria Claire de se mettre au piano, et lui dit quelques mots à l'oreille.

La jeune fille y répondit par un regard qui signifiait qu'elle avait compris, et elle débuta par une mazurka de Chopin dont elle rendit toute la grâce fiévreuse avec un art extraordinaire.

Tout le monde applaudit, et M. Dubois se levant de son fauteuil vint féliciter la jeune fille en quelques mots pénétrants, et tout à fait en dehors de la banalité des compliments d'usage.

—Que vous avais-je dit, mon père ? fit Georges en se penchant à son oreille, quand il eut regagné sa place.

Comment la trouvez-vous ?

—Oh ! pour cela, c'est une musicienne hors ligne !

—N'est-ce pas ? fit le jeune docteur triomphant.

A ce moment, ses yeux tombèrent sur ceux du vieillard qui fixaient Claire encore assise au piano, et dont les bougies éclairaient de leurs feux croisés le délicat profil de blonde mince.

Il fut étonné de leur expression. La physionomie du magistrat avait sensiblement changé. Une mélancolie soudaine s'était répandue sur ses traits encore souriants tout à l'heure.

Lorsque Claire attaqua les premiers accords d'un second morceau, la *Pauvre fiancée*, de Schumann, qui était le joyau favori de son répertoire, un imperceptible frisson parcourut le vieillard.

Il se renfonça dans son fauteuil, et la tête penchée sur sa poitrine, il s'absorba dans une de ces contemplations intérieures où toutes les choses du dehors disparaissent.

La voix de la jeune fille, dans son timbre limpide de vierge, s'élevait pure et plaintive comme le cri même d'une âme blessée par la vie.

Subjuguées par la force propre de l'art, toutes les conversations particulières s'étaient tuées.

C'est dans un silence profond que se déroulait, enluminée par l'enfant, passionnée et vibrante, la lente mélodie ponctuée de notes tristes comme des sanglots.

Quelque chose de céleste et de poignant à la fois flottait dans l'air au-dessus des cordes frissonnantes.

On eut cru entendre la souffrance d'un ange !

Et Mme Delaroche elle-même, rétive d'ordinaire à toutes les émotions, se sentait gagner par un indéfinissable attendrissement.

Quand la dernière note expira sur les touches à peine effleurées, une détente se produisit, et tous les assistants applaudirent avec frénésie.

Seul, M. Dubois resta immobile.

Lentement, il passa la main sur son crâne ivoiré, leva doucement la tête comme s'il sortait d'un rêve et regarda son beau-fils.

Celui-ci vit alors qu'il avait les yeux brillants et qu'à ses paupières perlaient des larmes.

Le vieillard venait de pleurer !

Claire s'était levée, répondant avec grâce aux félicitations qu'on lui adressait de toutes parts ; et comme elle approchait de M. Dubois, il lui prit la main qu'il garda dans la sienne, la contemplant silencieusement de cet air étrange qu'il avait depuis un moment.

—Merci, mademoiselle, dit-il enfin ; merci, grand merci, des inoubliables minutes que vous venez de me faire passer.

Et, comme elle s'inclinait, le rose de la confusion aux joues.

—Non, vous ne pouvez pas savoir... vous... reprit-il... Mais vous avez remué en moi des choses si profondes... si tristes... tout un passé enseveli dans mon cœur...

Il ne put continuer, les mots refusaient de sortir de ses lèvres, il étouffait.

—Georges, fit-il en se tournant vers son fils comme emporté par un irrésistible élan... dites, ne trouvez-vous pas qu'elle lui ressemble ?

Oh ! vraiment, je croyais l'entendre encore, comme lorsqu'elle chantait le soir dans le grand salon.

—Oui, mon père, vous avez raison, répondit le jeune homme qui comprenait maintenant.

—N'est-ce pas, vous aussi... Vous trouvez ?... Sur ces mots il se rassit, passant son mouchoir sur son visage.

Les Delaroche intrigués s'étaient approchés.

Ils s'aperçurent du changement survenu dans la physionomie du vieillard, et Mme Delaroche, avec une mielleuse intonation de voix, en demanda la cause.

M. Dubois était dans un de ces moments où le cœur débordant a besoin d'effusion quand même.

—Ah ! madame, fit-il, votre fille vient de me faire éprouver une impression extraordinaire, et dont je suis encore bouleversé...

En l'entendant, je me suis rappelé que moi aussi j'étais père.

Mme Delaroche eut mal compris, elle pencha la tête.

—Oh ! c'est une histoire bien triste... reprit le magistrat qui avait saisi son geste.

Dieu vous épargne de pareilles souffrances, à vous qui jouissez tous les jours de ce bonheur qui était le mien...

Vous voyez cette adorable enfant ?... Eh bien ! telle était ma pauvre Marguerite !...

—Marguerite ! firent à la fois les deux époux que ce prénom avait frappés par une association bizarre de souvenirs terribles.

—Oui, elle avait les mêmes cheveux que votre Claire, aussi fins, aussi longs... et aussi quelque peu de cette délicatesse qui fait qu'on s'attache plus aux êtres, parce qu'on craint toujours pour eux quelque mal.

D'ailleurs, à dix-huit ans, elle m'avait rendu bien inquiet... j'avais fait un long séjour avec elle dans le Midi... et elle en était revenue plus forte.

—Mais vous avez donc perdu cette enfant ? demanda Mme Delaroche. C'est singulier, M. Georges ne nous en avait jamais parlé.

—Il avait des raisons pour cela, madame.

Ma fille n'est pas morte, du moins, je l'espère ; mais pour moi, c'est comme si elle l'était...

—Que voulez-vous dire ?

—Voilà près de huit ans que je ne l'ai point vue.

—Où est-elle, mon Dieu ?...

—Un jour, elle a quitté mon toit pour suivre celui qu'elle aimait, et auquel j'avais refusé sa main.

—Malheureuse enfant.

—C'était un joueur, un garçon point méchant, mais un peu léger et téméraire, qui me paraissait devoir compromettre ce qui avait été le but sacré de toute ma vie, le bonheur de mon enfant, de ma chère Marguerite !...

Oh ! pourquoi a-t-elle rencontré cet homme... ce de Serlay !

—De Serlay, avez-vous dit ? firent à la fois ses deux interlocuteurs, devenus tout à coup affreusement pâles.

—Oui, vous connaissiez donc ?

—Nous ?... Oh !... c'est-à-dire... non, une similitude de situation seulement, dit aussi vite qu'elle le put Mme Delaroche qui, la première, recouvra sa présence d'esprit.

Oui, nous avons nous-mêmes un parent à qui une pareille histoire est arrivée, mais cela n'a aucun rapport...

Vous disiez donc que votre fille Marguerite ?...

Elle ne put achever, la dernière syllable resta dans sa gorge ; le visage bouleversé de Delaroche, qui la dévorait de ses gros yeux dilatés d'un indicible effarement, la paralysait.

Elle sentit comme un vent frais lui passer sur la nuque, et frissonna jusqu'aux moelles, mais elle se raidit, et dardant sur son mari un regard plein de flamme, elle lui pinça la chair du bras jusqu'au sang.

Ce jeu de scène muet avait échappé au juge, trop absorbé dans ses propres souvenirs.

—Marguerite, continua-t-il, a maintenant vingt-sept ans à peu près... Son mari est mort... Que fait-elle ?... Comment et où vit-elle ?... Je ne le sais...

—Vous ne l'avez donc jamais revue ?

—Jamais.

—Ah ! vous avez été bien sévère, fit Mme Delaroche, qui avait recouvré un peu de sang-froid, et essayait sur ses lèvres violettes un mince sourire.

—La faute m'avait atteint au cœur... le cœur ne pouvait pardonner...

Pourtant, ajouta le vieillard dont la voix tremblait et dont les regards avaient une expression de souffrance saisissante, pourtant Dieu sait ce qu'il a fallu de volonté pour rester inflexible dans ma décision.

Ma conscience me commandait le châtiment de la coupable, j'obéissais... mais au prix de quelles tortures !

Vous qui avez un enfant, vous pouvez le comprendre !

L'altération de la physionomie de Mme Delaroche lui faisait croire qu'elle prenait une part profonde au drame qu'il racontait ; dans un moment d'abandon, il lui prit la main.

—Oui, vous ne comprenez, n'est-ce pas ?

Et c'était quelque chose d'effrayant, cette confiance du vieillard à ceux qui avaient assassiné sa fille !

Il demeurait immobile, tenant toujours la main de Mme Delaroche, qu'il fixait d'un regard d'infinie tristesse.

Delaroche, en face d'eux, terrifié sous le regard que sa femme braquait de moment en moment sur lui, sentait ses forces l'abandonner.

Une sueur glacée l'inondait, il respirait à peine, le cœur serré comme dans un étai.

Moins fort que sa femme, des affres croissantes le terrassaient. Par instants, d'un geste violent, il passait un doigt entre son col et sa peau pour délivrer son cou engorgé.

—Oh ! c'est horrible ! murmura-t-il malgré lui, vaincu par la souffrance intérieure.

—Oui, n'est-ce pas ? fit avec douceur le vieillard en le regardant à son tour, et en se méprenant sur le sens de son exclamation.

Aussi, je puis vous l'avouer... j'ai résolu sur les instances de mon fils Georges de faire cesser cette triste situation.

Je n'en puis plus... Je suis à bout de forces !...

Dans quelques années, plus tôt peut-être, je sens que j'aurai réglé mon compte avec la vie ; et je veux, pour le peu de temps qui me reste encore, donner un peu de joie à mon pauvre cœur déjà glacé comme si j'étais dans la tombe !...

J'ai revu dernièrement les lettres de ma fille que je n'ai point voulu lire quand je les avais reçues... Elle aussi a été bien malheureuse !

Elle a expié durement sa faute, pauvre enfant !

J'ai cru comprendre qu'elle était à Nogent, chez de braves gens, me disait-elle, qui avaient pour elle des soins... Oui, à Nogent, à deux pas de Paris !

Ainsi, elle peut venir, nous pourrions nous rencontrer dans la rue ?... Oh ! il faudra que je voie Me Bernard...

Mais... que veut dire... qu'avez-vous ?...

Et le magistrat recula dans son fauteuil, stupéfait.

Devant lui, brusquement, Delaroche s'était levé la face violette, apoplectique, les yeux hors des orbites, la bouche tordue, les veines du cou et des tempes gonflées au point d'éclater.

Il était effrayant à voir.

Subitement un cri rauque s'échappa de ses lèvres, en même temps qu'il hurlait, avec des hoquets, des choses inintelligibles.

—Nogent !... Jardin... Le chat !...

Ah !... j'étouffe... Au secours !...

Là, elle est là... morte... celle...

Il n'acheva pas, sa femme s'était précipitée, et comme dans l'égarément de cette situation terrible, lui bâillonnait la bouche d'une serviette.

Mais c'était inutile.

Delaroche battit l'air de ses deux bras puis lourdement, d'un seul coup, il s'abattit comme une masse.

Tout le monde se précipitait.

—Ah ! l'affreux malheur ! s'écria M. Dubois.

En ce moment, Georges, qui auparavant tenait à Claire et aux invités une conversation botanique très intéressante, s'empressa au secours du malade.

Vite il s'agenouilla, déchira la cravate, ouvrit la chemise, se pencha...

—C'est une congestion cérébrale, fit-il en se relevant. Heureusement, je suis là, car dix minutes en cet état, sans médecin, et il était mort !

Cherchez-moi de l'éther, des sinapismes, et faites ce que je vais vous dire, sans cela je ne répondrais pas de sa vie.

—Oh ! Georges, merci ! fit Claire en son affolement, et d'un regard éperdu elle le supplia.

Ensuite elle s'agenouilla, et tremblante, elle baisa longuement son père au front.

VII

Les Marekesy étaient venus s'installer à Joinville.

Ils faisaient ainsi pendant l'été les fêtes de la banlieue parisienne, et c'était leur meilleure saison. Quand le beau temps s'y prêtait, ils amassaient, à cette époque, de quoi passer les longs mois d'hiver.

Le cirque était d'ailleurs très couru : la fraîcheur des costumes, les gaietés de la parade, l'air nouf et pimpant des accessoires exerçaient une séduction sur le public.

À l'intérieur, les merveilles d'agilité de Fil-d'Acier, les prouesses herculéennes de Zanzibar, les exercices ingénieux et hardis des frères Marekesy, la cavalerie en bon état, tout cela enchantait les spectateurs qui sortaient très satisfaits et recommandaient l'établissement.

Ce jour-là, le mardi qui suivait la Pentecôte, on avait beaucoup travaillé la veille et l'avant-veille et donné jusqu'à huit représentations dans une seule journée.

Aussi toute la troupe était-elle fatiguée, et jouissait-elle avec délices du repos de la matinée sous la splendeur d'un magnifique ciel de mai.

Les femmes assises à l'ombre des roulottes, causaient entre elles en passant la revue des costumes, des tutus à paillons et des maillots.

Les hommes fumaient étendus au hasard dans l'herbe, tournant et retournant au soleil leurs membres paresseusement étalés.

Une bonne odeur de fricot flottait dans l'air et sur deux fourneaux installés en plein vent fumaient joyeusement de larges marmites.

Tout à coup Fil-d'Acier poussa Zanzibar qui était allongé près de lui.

—Dis donc, Zanzi, il me vient une idée, lève-toi, mon vieux ?

—Quoi, fit le nègre dont la physionomie béate se rembrunit aussitôt. Moi, si bien, par terre.

—Je regrette de t'arracher aux douceurs de la situation, mais j'ai l'intention d'aller faire une promenade du côté de Nogent.

—Ah ! oui, les Merlin... bon... j'y suis. C'est égal, moi très ennuyé.

En disant cela, le nègre, avec une pantomime d'un comique irrésistible, soulevait avec peine et l'un après l'autre ses membres délicieusement collés au sol.

Comme on l'a vu par sa réponse, il était au courant des derniers incidents.

Fil-d'Acier lui avait, en effet, tout raconté dans les longues conversations de route, sentant bien qu'il ne pouvait nulle part mieux placer sa confiance que dans ce cœur simple, loyal et dévoué entre tous.

Les hasards du métier l'ayant rapproché de Nogent, il avait immédiatement pensé à profiter de cette occasion pour approfondir des choses qu'il sentait vaguement obscures.

La brusque disparition de Merlin à la fête de Montmartre, — car malgré l'air effaré du bonhomme, il ne doutait point que ce fût lui, le silence prolongé de la mère de Gaston, tous ces faits semblaient reliés entre eux par une corrélation étrange, inquiétante.

Il ne pouvait rien préciser ; mais son esprit avisé sentait là des points troublés, et flairait un mystère.

Quand Zanzibar fut prêt, tous deux se mirent en route.

Le temps était superbe, un vent frais agitait le feuillage, faisait onduler doucement les cimes des grandes frondaisons, et couvrait de petites rides les eaux vertes de la Marne.

Dans le ciel d'un bleu limpide quelques nuages çà et là flottaient, flocons légers balancés au hasard des brises.

Il avait plu pendant la nuit, et la terre encore humide exhalait une odeur forte et vivace, pendant que les façades des maisons blanches, les murailles des parcs, les toits de tuiles rouges, reluisaient plus clairs sous le soleil.

Fil-d'Acier, dans cette atmosphère légère et vivifiante du matin, se sentait ragaillard et plein d'espérance.

—Tu verras, disait-il à son compagnon ; je me suis mis cela dans la tête... je les pincerai...

Il y a quelque chose qu'on veut me cacher, et que je veux savoir... et que je saurai.

D'abord j'ai creusé ma petite scène, et je me propose de les esbrouffer avant qu'ils aient le temps d'y voir clair.

Et, en disant ces mots, il se frotta joyeusement les mains. Il avait combiné, en effet, une histoire dans laquelle Zanzibar devait jouer un rôle.

Prévoyant que les Merlin ne tenaient point, pour des raisons inconnues de lui, à le revoir et qu'ils refuseraient sans doute de le recevoir, il avait l'intention de faire ouvrir la porte par Zanzibar.

Celui-ci se présenterait comme un commissionnaire quelconque chargé de remettre un paquet, Fil-d'Acier le suivrait de près, et le

nègre, tout en exposant longuement à dessein l'objet de sa soi-disant mission, tiendrait la porte ouverte.

Fil-d'Acier en profiterait pour se glisser dans la propriété, se ferait reconnaître, insisterait et enfin tâcherait de pénétrer dans l'intérieur de l'habitation pour y jeter un rapide coup d'œil d'investigation.

Comme ils longeaient la rivière, Fil-d'Acier poussa tout à coup Zanzibar.

—Regarde donc, dit-il, est-elle jolie cette petite demoiselle-là ?

Et il lui montrait au tournant de la Marne une jeune fille en toilette claire qui, installée dans un fin canot d'acajou, maniait avec de gracieux mouvements de longs avirons.

À la barre se tenait un jeune homme d'une vingtaine d'années qui paraissait être son frère.

Le mouvement de la manœuvre animait le teint de la jeune canotière, mettait des tons roses à ses pommettes, et sous le boret blanc dont elle était coiffée, elle était vraiment ravissante.

La brise légère de la rivière faisait envoler sur ses tempes les mèches folles de ses cheveux noirs, et comme elle ouvrait un peu la bouche dans ses longues aspirations, on voyait luire l'émail humide de ses petites dents blanches, et se creuser deux fossettes esquissées dans ses joues roses.

Fil-d'Acier et Zanzibar s'étaient arrêtés, subissant le charme de cette vision d'adorable jeunesse.

L'expression des traits de Zanzibar figés dans une enfantine admiration, avec ses grosses lèvres arrondies qui dessinaient un O parfait, était si naïvement comique que la jeune fille, après avoir fait un signe à son compagnon, partit d'un franc éclat de rire en le regardant.

—Tiens, mon vieux, plains-toi à présent. On te fait un succès.

Zanzibar, dont l'amour-propre avait l'épiderme robuste, ne se vexa point ; au contraire, il fut très flatté de l'impression d'hilarité produite, et s'empressa d'y participer bruyamment.

Son gros rire domina tous les autres, éveillant les échos de la campagne, silencieuse encore à cette heure matinale.

La jeune fille avait une certaine crânerie dans l'allure, car elle adressa aux deux saltimbanques un joli sourire, tout en s'éloignant d'une vigoureuse détente d'avirons.

—Eh bien ! à la bonne heure, dit Fil-d'Acier en prenant les bras du nègre, voilà une particulière comme je les aime moi, ça n'est pas bégueule pour un sou.

—Oh ! puis jolie, jolie !... comme oune ange du bon Dieu ! conclut Zanzibar.

Et se retournant, il posa d'un air inspiré les deux mains sur sa poitrine à la place du cœur.

—Laisse ton cœur tranquille, mon vieux Zanzi..., et allongeons le pas.

Sur ce, ils continuèrent leur route en devisant gaiement, et il était environ neuf heures quand ils arrivèrent à Nogent.

Fil-d'Acier, en approchant de la maison des Merlin, ressentait une impatience croissante ; ses curiosités assoupies jusque-là se réveillaient.

Il se disait :

Enfin, je vais apprendre quelque chose. Oh ! je saurai les faire parler, et il faudra bien qu'ils me disent pourquoi Mme de Serlay n'a pas répondu à nos lettres.

De temps en temps, sans raison, il donnait à Zanzibar de formidables tapes sur l'épaule, ce qui jetait le nègre dans d'inextinguibles joies.

Enfin, au détour d'une ruelle qu'ils avaient prise pour couper au plus court, la petite villa des Merlin leur apparut souriante et fraîche dans son encadrement de verdure, avec sa façade couverte de vigne vierge jusqu'au premier étage. Au-dessus de la muraille un superbe acacia poussait sur la route des rameaux chargés de grappes blanches.

Fil-d'Acier hâta le pas ; mais à ce moment un détail le frappa.

Toutes les fenêtres de la maison étaient fermées, de plus, un coup d'œil jeté par la grille lui fit voir que le jardinet qui précédait l'habitation n'était pas entretenu.

Des feuilles sèches détremées par les pluies d'hiver s'étaient amoncelées au pied des arbres et jonchaient les allées. L'herbe croissait inégale et inculte dans les pelouses, et les massifs n'avaient point de fleurs.

Dans le voisinage des autres villas claires, coquettes et toutes parées, cet abandon avait quelque chose de désolé.

Fil-d'Acier fut terriblement impressionné.

—Bon sang ! je parie qu'ils ne sont pas là.

—Crois pas, appuya Zanzibar.

Et tous deux plongèrent de nouveau leurs regards dans le jardin, fouillant pour ainsi dire l'intérieur de la propriété avec une attention profonde, comme s'ils eussent voulu deviner ce qui se passait, ou ce qui s'était passé, au travers des murailles.

Rien ne bougeait, et vues de près les vitres étaient poussiéreuses, les tentures jaunies.

Fil-d'Acier posa la main sur le bouton de cuivre de la sonnette et tira violemment.

Dans le silence de l'habitation le timbre prit des proportions plus sonores.

Personne n'apparut.

Cependant Fil-d'Acier sonna encore plusieurs fois avec des gestes fébriles.

—Allons, c'est bon, fit-il enfin, dépité. J'ai manqué mon coup ; mais alors si les Merlin ne sont pas ici, où diable peuvent-ils être ?

Oh ! tout cela n'est pas clair. Je ne sais pas, mais les manières de ces particuliers-là commencent à m'agacer. En attendant, j'ai perdu ma matinée.

Comme il jetait un dernier coup d'œil avant de se retirer, suivi de Zanzibar, que sa déconvenue avait affecté par sympathie, il s'entendit interpeler par une grosse voix rude.

En se retournant, surpris, il aperçut un grand gaillard, en veston du matin qui, planté, sur la route les regardait avec curiosité.

—Ah ça ! vous voulez donc annover le pays que vous faites un vacarme pareil ? demanda l'inconnu.

Fil-d'Acier fronça d'abord les sourcils ; il n'aimait pas la plaisanterie dans certaines occasions, mais le bonhomme avait un sourire si plein de franche naïveté qu'il se sentit désarmé.

—Vous savez donc quelque chose, fit-il.

—C'est-à-dire que je suis voisin.

J'habite là... tenez, cette petite maison rose que vous voyez dans les arbres.

—Alors, vous connaissez les Merlin ?

—Si je les connais, je crois bien !

Seulement voilà, ils étaient avant dans le pays, ils y ont même habité longtemps... très longtemps ; mais au commencement de l'automne dernier, ils sont partis brusquement.

—Au commencement de l'automne, dites-vous ?

—Oui, et depuis, je n'ai eu aucune nouvelle.

—C'est bizarre...

—N'est-ce pas ?

Et, dites-moi, reprit l'inconnu, se grattant la tête de l'air d'un homme embarrassé et qui craint d'être indiscret, peut-on vous demander si... enfin, si vous veniez pour quelque chose d'important ?

—Mon Dieu oui, assez...

C'est-à-dire que j'avais à leur causer de certaines affaires qui les intéressent ; et vous me voyez absolument surpris de ne plus les trouver ici.

—Ah !... après ça, quand je vous dis que je n'ai aucune nouvelle, ce n'est pas tout à fait exact.

—Vraiment ? demanda Fil-d'Acier, si vivement que son interlocuteur hésita de nouveau.

Mais Fil-d'Acier trop intéressé pour s'en tenir là, questionna avec insistance.

—Alors, vous les avez rencontrés, mais où cela ?

—A Passy.

—Y a-t-il longtemps ?

—Non, pas trop.

—Et que font-ils par là ?

—Je suis comme vous, je n'en sais rien.

Ils m'ont raconté une histoire d'héritage, un oncle à madame qui est mort, dans le Nord... D'ailleurs, je n'ai pas très bien compris... j'étais un peu pressé...

—Et comment étaient-ils ?

—Ma foi, ils avaient l'air très cossus... ils revenaient du bois de Boulogne.

—Dites-moi donc, est-ce que le père Merlin n'a pas fait couper sa barbe ?

—Parfaitement... ça ne lui va même pas du tout.

Et, au premier abord, je ne le reconnaissais pas.

—C'est bien lui, alors... j'en étais sûr !

Et Fil-d'Acier frappa violemment sur sa cuisse.

—Quoi... qu'est-ce qu'il y a ? demanda le voisin.

—Rien... une rencontre que j'ai faite, moi aussi...

Seulement, le bonhomme a fait semblant de ne pas me reconnaître, il m'a filé entre les doigts.

—Le fait est que je lui ai trouvé l'air sournois à papa Champmerlin, comme je l'appelais.

—Sans doute parce que j'étais en saltimbanque... Ça esbrouffait M. le proprio.

—Ah ! vous êtes artiste saltimbanque ?

—Momentanément, par rapport à toute une histoire de malheurs qui, d'ailleurs serait trop longue à raconter.

Mais avant, j'ai été soldat, sergent de chasseurs et moniteur à l'École de Joinville.

M. Masseron, le même qui avait interpellé les Merlin au Ranclagh, avait fait lui-même deux congés et, en sa qualité d'ancien militaire, tous ceux qui avaient porté l'uniforme lui étaient sympathiques.

—Tout cela est bien curieux, dit-il à Fil-d'Acier ; si nous allions en causer autour d'une bouteille de vin blanc ?

J'ai été militaire aussi, et ça me fait toujours plaisir de parler du métier.

—J'accepte, répliqua Fil-d'Acier que la figure ouverte et la simplicité du bonhomme avaient séduit.

Tous trois partirent donc en devisant jusqu'à la boutique d'un marchand de vins établi près de la berge, où ils s'attablèrent sous une tonnelle.

Alors Fil-d'Acier raconta, en abrégé les détails, tout ce qui s'était passé : le rapt de l'enfant, le serment qu'il s'était fait à lui-même de le retrouver, et son engagement parmi les saltimbanques.

Puis il parla de Mme de Serlay et de l'étonnement que lui avait causé d'abord sa disparition subite, enfin son long silence.

—C'est vrai, au fait ! s'écria M. Masseron, qu'est-elle donc devenue cette petite jeune femme ?

Elle était jolie comme un ange, et si douce, si aimable avec le monde. Deux ou trois fois j'ai trinqué avec elle chez les Merlin, en voisin ; et, ma foi, elle était charmante.

Et puis, on voyait qu'elle avait dû beaucoup souffrir... Mme Merlin avait raconté son histoire tout au long à ma femme ; c'était très triste... à présent je ne m'en rappelle plus très bien.

—Elle était malade, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, pauvre petite femme !

Souvent, je me disais en la voyant assise dans le jardin, si pâle : pour sûr, voilà une jeunesse qui ne passera pas tous les hivers.

Mais elle n'est pas encore morte, j'espère.

—Je le crois ; en tous les cas, pourquoi ne donne-t-elle plus de ses nouvelles ?

—C'est vrai, pourtant.

Et, vous n'avez plus entendu parler d'elle ?

—Plus un mot.

Mes parents attendaient toujours une lettre ; il n'est rien venu. Quant au Merlin, lorsque je les ai interrogés à ce sujet, il ne m'ont fait que des réponses vagues.

—Tout cela est bien drôle !...

Mon Dieu, je me rappelle encore, comme si j'y étais, la dernière fois que j'ai vu cette petite dame, c'était en juillet dernier... il y aura, ma foi, un an dans deux mois... je pourrai même vous dire la date.

—Pas possible, vous pourriez vous en souvenir ?

—Parfaitement, c'était un mercredi, le 23 juillet.

Oh ! c'est bien simple... Nous devions aller au mariage d'une de nos nièces, Mlle Gassies, le jeudi 24 juillet. Ma femme avait demandé à Mme Merlin, et surtout à Mme de Serlay, qui était la complaisance même, de venir la veille jeter un coup d'œil sur sa toilette, pour lui donner leur avis.

C'est comme cela que je l'ai vue... elle est restée chez nous presque tout l'après-midi.

—Le 23 juillet, dites-vous ? reprit Fil-d'Acier qu'une pensée soudaine venait de traverser.

C'est curieux, moi je suis allé chez les Merlin le surlendemain matin, le vendredi 25 juillet, et Mme de Serlay n'était pas là. C'est donc entre ces deux jours qu'elle est partie !

Et, dites-moi, avait-elle parlé de voyage, chez vous ?

—Il n'en avait pas été question un seul instant.

—C'est étrange... murmura Fil-d'Acier.

Et les deux interlocuteurs se regardèrent pendant un instant sans parler. La même idée, encore obscure, leur était venue.

Mais son caractère grave ne permettait pas même qu'elle fut formulée.

Fil-d'Acier et Masseron ne se connaissaient pas encore assez pour s'aventurer sur un terrain, scabreux, sans aucun doute. Ils sentaient tous deux qu'ils s'étaient naturellement compris ; dès lors, ils n'avaient rien de plus à se dire ce jour-là ; même ils éprouvaient le besoin d'une diversion. Fil-d'Acier se leva, tapa sur l'épaule de Zanzibar qui écoutait cela sans trop comprendre.

—Allons, mon vieux Zanzi, il est temps de rentrer... On doit nous attendre là-bas avec impatience ?

Puis il serra cordialement la main de M. Masseron. Celui-ci répondit à cette marque de sympathie par une étreinte énergique, et, retenant un moment dans la sienne la main du saltimbanque.

—Vous savez, dit-il, je vous ai montré la maison, si, par hasard, vous aviez besoin de moi ?... Dam, on n'a jamais pu savoir, n'est-ce pas... Eh bien ! je serais enchanté de pouvoir vous rendre service.

—Merci sincèrement, répliqua Fil-d'Acier, avec un coup d'œil fin et significatif ; puis il quitta le brave homme.

Celui-ci reprit sa petite promenade hygiénique, se retournant de temps à autre pour regarder les deux camarades qui s'en revenaient le long de la Marne.

Fil-d'Acier demeurait soucieux ; Zanzibar affecté de cette attitude avait essayé de ses plus irrésistibles grimaces pour le dérider, mais il avait perdu son temps et sa peine.

L'ex-sergent se répétait à lui-même tout ce qu'il venait d'entendre, et qui semblait confirmer des soupçons déjà nés en son esprit.

Et à mesure qu'il analysait, qu'il déduisait de ses conjectures des conséquences logiques, ses soupçons s'affirmaient, prenaient une base et de la consistance.

Pourtant la chose paraissait si monstrueuse qu'il hésitait encore à croire que la conclusion qui lui apparaissait, terrible, fut possible.

Mais il avait beau chasser cette idée, la détruire, ou du moins essayer, elle revenait avec lui de force encore s'implanter, obsédante, en son cerveau.

N'y avait-il pas là une des manifestations curieuses et puissantes de l'instinct qui, parfois, fait croire à une seconde vue ?

Aussi ses réflexions sombres l'absorbaient au point qu'il allait devant lui, sans voir, comme machinalement, quand une exclamation subite de Zanzibar le fit s'arrêter net.

Impatienté, il leva la tête.

—Quoi, qu'est-ce que tu as encore...

Tu m'ennuies avec tes bêtises, grand serin !

Mais sa phrase s'étrangla dans un cri pareil à celui que le nègre avait jeté.

Devant eux, le canot qu'ils avaient rencontré quelques instants auparavant venait de chavirer dans la Marne, entraînant avec lui la ravissante jeune fille et son frère.

Une lourde barque de pêche, montée par quelques gamins inexpérimentés, avait été la cause du sinistre.

En vain, la jeune fille avait essayé d'éviter l'abordage ; la barque massive qui manœuvrait à l'aveugle, et tournait stupidement sur elle-même, avait soudain heurté la frêle embarcation, et le choc l'avait retournée.

Les gamins, auteurs de cette catastrophe, poussaient des cris de détresse, sans avoir songé un seul moment à porter secours à ceux qui se noyaient.

Maintenant l'eau s'était refermée sur eux.

Fil-d'Acier, d'abord très pâle, devint tout à coup légèrement rose, ses yeux dilatés brillèrent étrangement comme illuminés par la flamme de l'héroïsme qui allumait son sang généreux et gonflait son cœur.

En une seconde, il se dépouilla de ses vêtements, prit un élan superbe, et plongea juste à l'endroit du sinistre.

Une minute plus tard, il reparaisait, le regard fixé sur une face angossée qui semblait l'implorer à deux brassées à peine.

C'était la jeune fille qui, dans sa chute, avait été blessée par un aviron, elle s'enfonçait faisant de ses bras levés des gestes désespérés.

Fil-d'Acier redoubla d'efforts, mais le visage un moment aperçu disparut tout à coup.

Alors il plongea de nouveau, et tâtonna dans les profondeurs glauques pendant quelques secondes, longues comme des siècles.

Et deux mains étendues, comme dans l'appel d'un désespoir suprême, lui apparurent dans le brouillard verdâtre, il s'avança...

Comme deux ressorts d'acier mus par une puissance indicible les deux bras se refermèrent subitement sur son cou, l'étreignant avec la tenacité d'un étou.

Il semblait qu'ils voulussent l'entraîner avec eux dans les ténèbres.

Il secoua la tête, mais les crampons de chair étaient solidement rivés ; rien de terrible comme l'étreinte d'un noyé.

Fil-d'Acier comprit dans la lucidité de ces minutes horribles qu'un obstacle s'opposait au sauvetage de la jeune fille. Très probablement elle était retenue par un de ces enchevêtrements d'herbages dont le lit de la Marne est presque entièrement tapissé.

Un moment de faiblesse, et ç'en était fait de lui.

Dans un coup de force terrible, il ramassa toute l'énergie, toute la vigueur de ses muscles d'acier, et se roidit...

Quelque chose céda, la robe se déchirait.

Alors d'un vigoureux coup de talon, il s'enleva, reparut à la surface, et d'une large aspiration reprit la vie qu'il avait senti prête à lui échapper.

Cependant, la noyée, incerte, était toujours pendue à son cou, elle entravait inconsciemment ses mouvements, l'étouffant de son étreinte.

Il se sentait à bout de forces, et d'un regard anxieux mesurait la distance qui le séparait de la rive.

Il y avait loin encore... Alors comme dans une prière, il leva les yeux au ciel... Serait-il vaincu dans cette lutte avec la mort ?

Minute terrible où il crut expirer.

Mais une voix bien connue lui arriva, le ranimant :

—Courage, courage ! prends la rame ?

C'était Zanzibar qui ne sachant pas nager, avait avisé sur le bord une barque vide, s'y était jeté, avait d'un effort brisé la chaîne qui la retenait, et à grands coups d'avirons s'approchait.

Il arrivait à temps.

Fil-d'Acier lança en avant un bras qui s'abattit sur la rame ruiselante et ses doigts crispés s'incrusterent dans le bois.

Maintenant il était sauvé.

Doucement Zanzibar l'attira vers lui, et quand il fut à portée, il le débarrassa d'abord de son précieux fardeau qui fut déposé dans le fond du bateau.

Le sauveteur remorqué et d'ailleurs libre de ses mouvements aborda bientôt sain et sauf, mais exténué.

A quelques mètres plus loin un canot, monté par deux professionnels, ramenait le jeune homme repêché plus facilement, car il s'était maintenu à la surface.

Quand on déposa la jeune fille dans la salle d'une auberge voisine, elle était encore évanouie. L'immersion prolongée qu'elle avait subie faisait craindre une catastrophe.

Ses cheveux noirs dénoués se plaquaient en longues mèches sur son beau visage d'une lividité effrayante, ses lèvres serrées étaient violettes et ses yeux semblaient clos pour jamais.

Fil-d'Acier regardait avec une émotion inexprimable ce joli corps qu'il avait vu tout à l'heure rayonnant de jeunesse et de beauté, et sur qui maintenant la mort semblait poser ses mains crochues.

D'un geste farouche, il prit le bras de Zanzibar, et le serrant avec violence :

—Zanzi, dit-il, cette petite femme-là ne peut pas mourir, il faut que nous la sauvions.

—Je la sauverai, répliqua simplement l'hercule noir.

Et prenant un air fin et entendu qui eût été comique en une circonstance moins tragique, il ajouta :

—Je sais comment.

Alors, se penchant sur la jeune fille toujours inanimée, il lui ouvrit les lèvres, passa entre ses dents serrées le manche de son couteau, et collant sa bouche à la sienne, il lui envoya le souffle profond de sa puissante vitalité.

Sous ces violentes insufflations qui descendaient jusqu'aux profondeurs de l'être, la vie, prête à fuir, se rapprocha, revint sur ses pas, comme hésitante.

Le cœur ausculté laissa percevoir quelques faibles pulsations.

—Frictionne... fort... fort ! commanda Zanzibar à son camarade.

Fil-d'Acier exécuta aussitôt cet ordre, et sous ces frictions vigoureuses, un peu de chaleur revint aux membres.

Zanzibar, lui, continuait son bienfaisant office de soufflet de forge.

Au bout de cinq minutes enfin, un frisson secoua la victime, courut jusqu'aux extrémités.

—Bravo, bravo, Zanzi ! cria Fil-d'Acier.

A ce moment même, le nègre se releva, colla son oreille contre la poitrine, et tout à coup se frota joyeusement les mains l'une contre l'autre, avec une expression indéfinissable.

—La petite bête marche, la petite bête marche... fit-il dans un gros rire.

En effet, sous la face encore blême de la noyée, on voyait maintenant s'épandre une teinte rose, à chaque seconde élargie.

Bientôt les lèvres s'agitèrent dans un court frémissement, les paupières se soulevèrent, le regard s'alluma.

Elle était sauvée... Vivante !

Quelques heures plus tard Fil-d'Acier et Zanzibar s'apprêtaient à prendre congé de la jeune fille et de son frère.

Près d'eux, une vieille demoiselle, la gouvernante, Mlle Clémence Martin qui, accourue plus morte que vive aux premières nouvelles du drame, traduisit sa tumultueuse émotion par un flot d'interminables phrases, où des reproches affectueux se mêlaient aux conseils respectueux et aux démonstrations d'amitié.

Elle venait de se rapprocher de la jeune fille et d'un air mystérieux lui parlait, faisant de grands gestes animés comme si elle cherchait à la convaincre.

Mais celle-ci l'interrompit brusquement, et s'élança vers Fil-d'Acier.

—Monsieur, dit-elle, avec un léger accent exotique qui ajoutait une grâce à l'ingénuité de ses paroles, je vous dis encore merci de tout mon cœur de tout ce que vous avez fait pour moi.

Sans vous, je serai morte positivement !

Je me nomme miss Edith Baltimore... j'habite Paris, rue Pierre-Charron, numéro 57 ; je vous prie de vous rappeler de cela.

Mlle Martin, ma gouvernante, voudrait que je vous donne de l'argent.

J'en ai beaucoup d'argent, mais je n'en aurais jamais assez pour payer une action comme la vôtre.

Le dévouement n'a pas de prix, je tâcherai donc de m'acquitter autrement envers vous.

Voulez-vous me promettre de venir me voir à Paris en ami, comme un véritable ami ?

Et comme Fil-d'Acier, embarrassé, se contentait de sourire en fixant sur elle ses beaux yeux francs :

—Oui, n'est-ce pas ? c'est entendu.

Maintenant donnez-moi votre main, vous plait-il ?

En même temps, elle prit la main rude du saltimbanque et la pressa vigoureusement dans sa petite main volontaire.

—Moi aussi, avec plaisir, dit le frère à son tour, et merci, merci !

Puis ce fut le tour de Zanzibar qui n'osa tendre que le bout de ses doigts.

—Vous savez, à Paris, 57, rue Pierre-Charron, comme un ami ? cria la petite voix vibrante de miss Edith, tandis que les deux hommes s'éloignaient émus.

—Qu'est-ce que tu as... tu pleures ? demanda Zanzibar en fixant son beau regard de chien sur Fil-d'Acier.

—Est-ce que ça te regarde, grand bâton de cirage, répliqua celui-ci d'un ton bourru à dessein.

Et passant prestement sa manche sur ses yeux humides, il murmura :

—Ces petits aristos-là ont une façon de vous dire les choses !..

C'est bête, mais ça me va jusqu'au moelles.

Tout ça parce qu'on a fait son maître nagour !..

Et puis après, Zanzibar, quand tu me regarderas comme ça.

Tiens, tu ne sais pas, eh bien ! toi et moi, ça fait deux fameux imbéciles !

Sur cette conclusion destinée à cacher un réel attendrissement, le nègre partit d'un grand éclat de rire radieux qui, encore une fois, réveilla les échos silencieux des rives de la Marne.

Une demi-heure plus tard, les deux braves arrivaient à Joinville

VIII

Cependant, et en dépit de tous leurs efforts, les pseudo-Delaroche vivaient tristement d'une existence inquiète et agitée.

Le misérable assassin de Marguerite de Serlay ne pouvait arriver à recouvrer le calme de son esprit.

Le cerveau hanté de remords et de terreurs folles, il passait des jours, et surtout des nuits épouvantables ; en proie à des cauchemars qui l'affolaient lentement. Non-seulement en ces songeries effrayantes, que fait naître le silence joint à l'obscurité, il revoyait sa victime se débattre dans les courtes affres de son agonie ; mais la crainte de voir un jour son crime découvert l'obsédait aussi.

Depuis son aventure, en apparence futile à la fête de Montmartre, où quelqu'un qu'il ne connaissait pas l'avait appelé par son véritable nom, ses terreurs avaient pris corps.

Il se croyait poursuivi par des vengeurs mystérieux, acharnés à sa perte.

Déjà sous l'empire de ses cruelles impressions, il s'était rendu secrètement, à deux ou trois reprises différentes, à sa maison de Nogent.

Il voulait s'assurer par lui-même que rien ne transpirait de son crime, et que la terre qui recouvrait le cadavre n'avait pas été remuée.

Imprudent comme tous les criminels, il retournait, comme fatalement attiré, sur le lieu de son forfait.

Oh ! il savait bien que les morts ne revenaient pas.

Mais on pouvait les découvrir, fut-ce même par hasard ?

Et alors, tout serait perdu.

Il serait vite arrêté, lui, Merlin, l'homme faible ; jamais il ne saurait se soustraire aux recherches intelligentes de la police.

Il serait traîné devant les tribunaux, jugé en public, et enfin... condamné.

Oui, condamné à mort, comme tous les criminels. Et puis un jour, un matin plutôt, il sortirait de sa prison, le col de sa chemise coupé, et il marcherait au supplice.

S'il était trop lâche pour marcher, on le traînerait, on le porterait sur l'échafaud, et là, en présence du peuple, des honnêtes gens, on lui trancherait la tête.

Oh ! l'échafaud, quelle horrible chose ! Le couperet !... Quand il y pensait, des frissons le secouaient de la tête aux pieds, avec à la nuque une sensation de froid glacial.

Il lui venait maintenant des envies de s'enfuir, de quitter sa femme, son enfant — le seul être qu'il aimât vraiment — et d'aller vivre loin de la France, très loin, en des contrées inconnues, où jamais la justice des hommes ne pourrait l'atteindre.

Oui, mais il restait la justice de Dieu, sa conscience, les remords !

Oh ! sa vie était horrible à présent, et pourtant il y tenait ; il y tenait plus que jamais, lié à elle par la fortune, par les jouissances nouvelles que l'or procurait et qu'il avait si longtemps désirées.

Ce soir-là assis entre sa femme et sa fille, près de la fenêtre entr'ouverte, il regardait vaguement de ses yeux mornes et stupides les dernières lueurs du couchant s'éteindre dans le crépuscule.

Et à mesure que l'obscurité naissante grandissait, envahissait le fond de la pièce, ses craintes le ressaisissaient plus violemment, lui revenaient en foule, plus nombreuses, plus intenses.

Dans son cerveau fatigué, l'idée de retourner encore à Nogent s'imposait, se fixait, martelait son crâne de coups sourds et répétés.

Brusquement, il se tourna vers sa femme, oublieux de la présence

de sa fille, et d'une voix blanche, où sourdait son effroi intérieur, il dit :

—Dis donc, madame Delaroche, si nous allions à Nogent.

—A Nogent ? mais, quand cela ? demande sa femme stupéfaite.

—Ce soir si tu veux ?

—Comment, ce soir, à cette heure, mais c'est de la folie !

—Je veux voir le jardin ?

—Le jardin, mais tu l'as vu, il y a quelques jours à peine.

—Et puis, fit naïvement Claire, à son tour, puisque nous n'allons plus jamais là-bas, mon père, à quoi bon s'occuper du jardin ?

Il n'y pousse rien, pas même une pauvre fleur.

Si encore nous y passions quelques dimanches, en souvenir d'autrefois.

—Jamais ! répliqua durement Delaroche, sans penser que cette réponse et le ton dont elle était faite pouvaient paraître très étranges à sa fille.

—C'est-à-dire, mon enfant, que nous ne pouvons y aller maintenant, rectifia doucement et prudemment Mme Delaroche.

Mais, plus tard, nous y retournerons certainement... si tu y tiens.

—Non jamais, jamais ! répéta dans son exaltation Delaroche qui s'entêtait maladroitement.

D'ailleurs, ceci est notre affaire, ma fille ; tes observations sont inutiles.

Sur ces mots durs, Claire, effrayée par le regard de son père, se retira dans sa chambre sans comprendre, et tout à coup peinée.

Tout entier à son idée fixe, Delaroche sans chercher à la retenir, s'adressa de nouveau à sa femme.

—J'ai absolument besoin de voir le jardin, dit-il je ne serais pas tranquille sans cela ; veux-tu oui ou non venir avec moi ?

Un instant Mme Delaroche réfléchit, hésitant à céder à ce nouveau caprice, mais peu confiante en la présence d'esprit de son mari, qu'elle voyait changer de jour en jour, elle se décida brusquement à l'accompagner.

Elle comprit qu'il était hanté, et pour ainsi dire forcé par l'obsession de son esprit faible de se rendre à Nogent ce soir-là.

Dans ce cas, il valait beaucoup mieux qu'elle ne le quittât pas.

—Eh bien ! je t'accompagne, dit-elle, mais dépêchons-nous, car je n'aime pas à me trouver la nuit dans ce pays-là.

Aussitôt, et sans autres réflexions, ils allèrent mettre à la hâte des vêtements sombres, et après avoir brièvement prévenu Claire qu'ils sortaient pour affaire, ils se dirigèrent vers la gare de Ceinture.

Une heure et demie plus tard, ils cheminaient en pleine obscurité sur le bord désert de la Marne, se rendant à la sinistre propriété qu'ils avaient abandonnée.

Soucieux de ne point attirer l'attention, ils demeuraient silencieux et marchaient vite.

Bientôt ils arrivèrent près de la maison et par prudence, longèrent le mur de clôture pour y pénétrer par la petite porte du jardin.

Mme Delaroche ouvrit sans bruit, poussa doucement la porte et entra la première.

Son mari, très pâle, déjà troublé, les yeux vaguement fixés devant lui, passa derrière elle, oubliant dans son effarement de fermer la porte.

Puis ils allumèrent une petite lanterne sourde à volets de tôle, dont ils s'étaient munis, et s'avancèrent lentement.

Maintenant Delaroche marchait le premier, comme invinciblement attiré par le souvenir de sa victime enterrée là.

Plus calme, sa femme le suivait d'un air ennuyé, bien qu'au fond elle ressentit aussi chaque fois qu'elle venait en ce lieu, une angoisse indéfinissable qu'elle ne pouvait vaincre, malgré toute sa force de caractère.

Bientôt Delaroche s'arrêta près de la corbeille et, un instant, demeura la tête baissée, les yeux fixés au sol, comme s'il interrogeait la terre.

Et instinctivement, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, il retira son chapeau et le jeta loin de lui.

Une sueur mouillait son front, et ses mains, ballantes le long de son corps, se crispèrent sur ses vêtements.

Puis il promena ses regards effrayés sur les alentours, avec la crainte toujours présente de trouver quelque chose de dérangé.

Mais non, tout était dans le même état qu'autrefois ; seule les herbes folles avaient envahi les plates-bandes et les corbeilles.

Tout à coup, il eut un brusque sursaut, et avança la tête vers la maison comme pour écouter...

Puis, il saisit brutalement le bras de sa femme, et d'une voix étouffée qui semblait s'étrangler dans sa gorge il dit :

—Ecoute ?... On a marché dans la maison.

Elle eut un regard de pitié, et d'un ton qui décelait l'ironie et le mépris que lui inspirait cette faiblesse, elle répliqua :

—Pauvre homme, pauvre tête !..

Est-ce que les morts reviennent, à présent ?

Lui ne l'écoutait pas ; il venait de lever la tête, et d'un regard lent il inspectait la maison aux jalousies closes.

De nouveau, et brusquement, un tressaillement l'agita des pieds à la tête, ses yeux se dilatèrent étrangement, il demeura comme hypnotisé.

— Ah ! ah ! cria-t-il, elle est là, dans sa chambre ? ... Tiens ... tiens, regarde ... la lumière ... la lumière ! ...

Profondément remuée, malgré toute sa force de caractère et sa volonté de rester calme, Mme Delaroche regarda.

Mais la faible lumière qui, en effet, avait un instant brillé dans la chambre qu'occupait autrefois Mme de Serlay, venait de disparaître.

Delaroche seul l'avait pu voir.

Alors elle le toisa avec une expression d'écrasant dédain, et l'accusa gouaillieur, pour exagérer encore sa bravoure factice, elle dit avec vivacité :

— Décidément, mon pauvre homme, tu n'es qu'une femmelette.

Et encore une femmelette folle !

Ah ! pauvre naïf, va pauvre fou, tu me fais pitié, vraiment.

Je parie qu'en ce moment tu n'as pas une goutte de sang dans les veines ? ... Et dire qu'on appelle ça un homme !

Lui continuait à regarder les fenêtres, insensible à cette raillerie que, d'ailleurs, il n'était pas en état de comprendre.

Elle reprit alors en grossissant sa voix :

— Tiens, tu vas voir si j'ai peur, moi, une femme !

Je vais te prouver que tu rêves et qu'il n'y a personne ici.

En disant cela, elle marcha résolument vers la porte d'entrée située en haut du perron et qui donnait sur le jardin.

Lentement elle gravit les marches, pendant que Delaroche prudemment demeurait en arrière à sa place.

Mais lorsqu'elle arriva près de la porte, son trousseau de clés à la main, un cri d'épouvante terrible lui échappa.

— Ah ! ... la porte ... la porte ... ouverte !

Avec une vivacité extraordinaire pour son âge, elle redescendit les quatre marches de pierre et recula, les mains en avant.

Et, juste au moment où elle se retournait, les regards rivés sur l'entrée de la maison, comme s'ils eussent été magnétiquement attirés, la porte s'ouvrit tout à fait et le corps noir d'un animal étrange bondit au dehors.

Puis un homme de haute stature, et noir aussi, parut sur le perron, bientôt suivi d'un compagnon vêtu de sombre.

Alors elle fut saisie d'un tremblement effrayant, il lui sembla que ses jambes se dérobaient sous elle et que la terre se mettait à tourner. Elle put à peine articuler quelques mots sans suite.

— Ah ! ... le secret ... des hommes ... le diable ! ...

Quant à Delaroche, il demeura un instant immobile, la bouche ouverte, les regards fixes, le visage décomposé, comme hébété par la stupeur.

Profitons de cet instant pour expliquer cette effrayante apparition.

Comme on l'a deviné, sans doute, les mystérieux visiteurs de la maison de Nogent n'étaient autre que Fil-d'Acier et Zanzibar : naturellement Négro était de l'expédition.

Depuis que des soupçons étaient venus à Fil-d'Acier, touchant les Merlin devenus les Delaroche, le brave garçon avait formé le hardi projet de faire lui-même une perquisition dans l'ancienne demeure des propriétaires de Mme de Serlay.

Peu à peu, l'idée avait grandi, s'était développée, fixée en son cerveau.

Il voulait savoir, savoir à tout prix.

Et le jour même, où par un hasard providentiel il avait pu sauver l'Américaine, miss Edith Baltimore et son frère, il avait résolu d'accord avec son fidèle Zanzibar de mettre enfin son projet à exécution.

Il voulait tout naturellement profiter de son séjour à Joinville, séjour qui devait être de courte durée, et qu'il voulait mettre à profit.

Pendant tout l'après-midi on discuta sur les moyens de s'introduire dans la maison.

Ce fut Zanzibar qui, avec l'indiscutable logique des êtres un peu primitifs, soutenait que les moyens les plus simples sont les meilleurs, ce fut lui qui l'emporta, et dont les moyens furent adoptés.

Donc, vers huit heures et demie du soir, les deux compagnons partirent de Joinville, se dirigeant à grands pas vers Nogent.

A neuf heures, ils arrivaient à la propriété des Merlin.

Il longèrent prudemment le mur de clôture et s'arrêtèrent enfin derrière le jardin pour prendre leurs dispositions.

Le ciel était noir, sans lune, un petit vent du Sud-Est faisait frissonner les feuillages en les caressant d'une haleine tiède.

Toutes les villas des environs étaient closes et silencieuses, car beaucoup d'entre elles ne sont habitées que du samedi soir au lundi. Nul bruit ne troublait le calme reposant et quasi mystérieux de cette nuit sombre, si propice à une expédition hardie.

Tout d'abord Fil-d'Acier s'éleva sur les épaules de Zanzibar, et

avançant la tête avec précaution par-dessus le chaperon du mur, il essaya de sonder l'obscurité de ses yeux dilatés.

Rien ... personne, tout était silencieux, désert, abandonné.

Tranquillisé, il examina la muraille pour trouver le point le plus facile à franchir par escalade.

Un sourire de satisfaction parut sur ses lèvres lorsqu'il aperçut le toit du petit bâtiment qui servait de resserre aux instruments aratoires.

Certes, escalader ce mur était un jeu d'enfant pour ces deux hommes habitués aux exercices périlleux, mais ils avaient un souci.

Ils désiraient laisser le moins de traces possibles de leur visite, et, à cet égard, le petit bâtiment leur parut d'un merveilleux secours.

En trois minutes, ils s'élevèrent sur la crête du mur, prirent pied sur le toit et redescendirent doucement dans le jardin.

Ensuite pour éviter, autant que possible, que les empreintes de leurs pas ne les trahissent, ils marchèrent le long des plates-bandes, dans la terre, l'un derrière l'autre et dans les mêmes traces.

Quand ils furent arrivés au perron, Zanzibar sortit de sa poche un trousseau de clés et se mit en devoir de faire jouer la serrure.

A ce moment Fil-d'Acier sentit une certaine émotion l'étreindre tout à coup ; quelque chose de mal défini se révoltait en lui.

Il comprenait ce qu'il y avait d'osé, de coupable même dans son action ; n'était-ce pas, en effet, un délit sévèrement puni par la loi ?

Mais d'autre part, la générosité des motifs qui le guidaient, la loyauté de ses intentions lui servaient d'excuses. En ce cas difficile, il lui sembla qu'il ne relevait point de la justice humaine, mais seulement de la justice immanente, suprême et divine qui devait certainement l'absoudre.

Son hésitation ne dura pas, le calme revint en son esprit un moment troublé.

La porte était ouverte : les deux compagnons pénétrèrent dans le couloir, puis, une fois dans l'ombre, ils se déchaussèrent pour éviter jusqu'au moindre bruit.

Ensuite Zanzibar alluma la petite lanterne dont il s'était muni, et ils commencèrent d'explorer l'habitation par le rez-de-chaussée.

Leur étonnement fut grand de trouver toutes les pièces meublées encore, et cette constatation eut pour effet immédiat de préciser davantage les soupçons conçus par Fil-d'Acier.

En effet, lorsqu'on abandonne une propriété, on en déménage habituellement les meubles ; tout au moins le linge, la vaisselle, et ces mille bibelots qui sont comme les ustensiles indispensables aux habitudes de vivre.

Il faut obéir à des motifs puissants et bien pressants pour agir autrement.

Seul un départ précipité, et qui ne doit pas appeler l'attention peut justifier un pareil abandon.

Fil-d'Acier fit remarquer tout cela à Zanzibar qui, gravement comique, approuvait de la tête.

Et la perquisition continua plus méticuleuse, car l'ex-sergent de chasseurs espérait trouver un indice qui le mit sur la trace de Mme de Serlay.

Sans aller jusqu'à soupçonner l'horrible vérité, il avait pensé à une séquestration possible, à un internement dans une maison de santé quelconque, et très distinctement, il voyait à cela un but lucratif ; l'administration probable, c'est-à-dire la jouissance des revenus de la jeune femme.

Malheureusement les recherches faites au rez-de-chaussée ne lui apprirent pas grand-chose, sinon que les Merlin avaient laissé là jusqu'à la plus grande partie de leur linge et de leur garde-robe ; mais il ne put trouver aucun papier.

Quand enfin ils arrivèrent à la chambre de Mme de Serlay, que Fil-d'Acier devina grâce à son arrangement plus élégant, plus féminin, il redoubla d'attention.

Zanzibar fut chargé d'ouvrir tous les meubles, toutes les armoires. Et, à voir à plusieurs petits objets de toilette particuliers aux femmes, du linge, des chaussures, des vêtements, ils en conclurent que Mme de Serlay avait dû partir précipitamment, pour être obligée de laisser tout cela.

Tout à coup Fil-d'Acier tressaillit.

Sa main venait, en fouillant le fond d'un chiffonnier, de trouver un papier jauni, plié en huit morceaux.

Il l'ouvrit, et soudain fut saisi d'une étrange émotion en trouvant à l'intérieur de cette lettre deux mèches de cheveux.

L'une d'elles, composée de longs cheveux gris, avait dû appartenir à une femme âgée ; l'autre, plus épaisse, faite de cheveux courts et encore bruns, devait être un souvenir d'homme.

Puis, et en dépit d'une nouvelle révolte de sa conscience dont la délicatesse s'effrayait, il lut la lettre.

C'était celle que M. Dubois écrivait à sa fille plusieurs années auparavant, pour la renier à jamais, et aussi pour l'informer de la décision prise au sujet de la fortune de sa mère.

Très troublé par cette découverte, et sans pouvoir, à cette heure pressante, classer, entraîner toute les idées, les présomptions qui

missaient en son esprit, il serra précieusement ces souvenirs intimes dans son portefeuille.

Ensuite les recherches continuèrent, mais sans plus amener rien d'intéressant, et bientôt, l'opération close, les deux compagnons se préparèrent à partir comme ils étaient venus.

Au moment où ils allaient descendre, Négro donna quelques signes d'inquiétude.

Après avoir humé l'air à trois ou quatre reprises, il courut au palier et se précipita en bas, prêt à aboyer, peut-être.

D'un geste énergique, Fil-d'Acier lui imposa silence, mais se doutant qu'il se passait quelque chose d'insolite il recommanda la plus grande prudence à Zanzibar.

C'est à ce moment que Delaroche, ou plutôt Merlin, vit aller et venir la lumière qui l'effraya si fort.

Puis les deux hommes et le chien descendirent lentement, sans faire aucun bruit, et brusquement débouchèrent sur le perron.

Leur stupéfaction ne fut pas moins grande que celle des Merlin, et Fil-d'Acier, obéissant à une injonction intérieure et toute instinctive, pensa qu'ils ne devaient point être vus d'assez près pour être reconnus plus tard.

Il fallait fuir, fuir au plus vite.

—Au mur... au mur, Zanzibar ! cria-t-il à son compagnon.

Ce cri sembla tirer le pseudo-Delaroche de la stupeur et de son immobilité.

Sans savoir exactement ce qu'il faisait, et sous l'impulsion invincible de la terreur, de la crainte d'être découvert, le courage des lâches et des poltrons lui vint tout à coup.

Il sortit rapidement un revolver, et sans viser tira deux fois devant lui.

Un cri de douleur strident lui répondit en même temps qu'une exclamation d'effroi retentissait, d'autre part.

C'était Négro qui venait de bondir en avant, et de sauter à la gorge de Mme Delaroche.

Celle-ci glacée d'épouvante, se laissa tomber lourdement sur le sable, et s'évanouit.

Pendant ce temps Zanzibar qui s'était arrêté, en se baissant pour éviter les coups de feu, vit son ami Fil-d'Acier chanceler tout à coup, puis tomber sur les genoux.

Il se précipita vers lui, et sans souci de ses ennemis, se baissa, et l'enleva comme un enfant, dans ses bras robustes.

En même temps, il appelait de sa voix gutturale :

—Négro ?... Négro ?

Heureusement pour Mme Delaroche le caniche était obéissant ; il courut à l'appel de Zanzibar.

Mais celui-ci ne pouvait songer à escalader la muraille avec le fardeau qu'il portait.

Pourtant il fallait sortir de là... en sortir au plus vite. Le hasard le servit heureusement.

Comme il bondissait, affolé, dans le jardin, sans trop savoir où il allait, mais à la recherche d'une issue quelconque, il aperçut dans le mur une raie verticale moins obscure.

Sans doute c'était une ouverture, le salut ! En effet, c'était la porte basse que Merlin avait laissée entr'ouverte en arrivant.

En deux bonds Zanzibar s'en rapprocha, puis la franchissant chargé de son précieux fardeau, il disparut dans la nuit, suivi du fidèle Négro.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la tragique nuit de Nogent-sur-Marne, où Fil-d'Acier avait reçu à bout portant une balle de Merlin.

Dans une des chambres luxueuses d'un des plus beaux hôtels de la rue Pierre-Charron, un homme à la physionomie jeune et expressive était couché et reposait doucement.

Un de ses bras pendait hors du lit, l'autre immobile était collé à son corps par les bandages compliqués d'un appareil de blessé.

Par la fenêtre entr'ouverte on apercevait des verdure, un coin de pelouse couleur d'émeraude, puis des feuillages qui se balançaient doucement au vent frais du matin.

Un store élégant, tamisant la lumière extérieure, ne laissait filtrer dans la pièce qu'un jour atténué, rose et très doux.

Des gazouillements d'oiseaux montaient du jardin en notes frêles et délicatement filées.

Tout à coup l'une des lourdes portières située dans un angle de la pièce fut doucement soulevée, une jeune fille, en matinée de surah fleur de pêcher, apparut et jeta vers le lit un rapide coup d'œil.

—Oh ! fit-elle à une personne d'âge mûr qui la suivait, tant mieux, il dort encore ; il a été si agité toute cette nuit !

Ce repos va certainement lui faire grand bien.

Venez voir, mademoiselle, il est à peindre comme cela sur l'oreiller.

—Voyons, miss Edith, — nos lecteurs ont sans doute reconnu déjà l'Américaine — une jeune fille bien élevée ne doit point faire de pareilles réflexions.

—Je vous ai déjà dit, mademoiselle Martin, que je ne serais jamais une fille bien élevée ; il faut en prendre votre parti.

—C'est possible, mais vous ne m'empêchez pas de vous exprimer...

—Chut ! fit la jeune fille en posant son doigt sur ses lèvres d'un air impérieux, vous allez le réveiller.

Mlle Martin, interloquée, rentra la tirade qu'elle tenait en réserve, et lança au blessé, derrière ses lunettes rondes, un regard où perçait une hostilité manifeste.

Mais miss Edith, sans s'occuper de cette protestation muette, se penchait très doucement sur le lit, et contemplait silencieusement la tête énergique qui tranchait par la vigueur de ses tons bruns sur la blancheur des linges.

Une légère sueur perlait aux creux des tempes, les pommettes étaient d'un rose vif et, sous les yeux, un cercle de bistre s'étendait.

—Il a encore eu la fièvre, fit miss Edith à voix basse.

Puis elle prit un fin mouchoir et très délicatement le passa sur le front du malade.

A ce moment, un rayon de soleil glissé en flèche d'or vint se jouer sur les couvertures.

La jeune fille, craignant que cette vive lumière n'affectât le malade, courut à la fenêtre et rapprocha les rideaux.

Comme elle revenait, elle vit les yeux du blessé grands ouverts et fixés sur elle ; ceci lui causa du désappointement.

—Comment, vous êtes réveillé, monsieur Pierre ? Et moi qui prenais tant de précautions pour vous permettre de goûter encore quelques heures de sommeil.

—Que vous êtes bonne ! mademoiselle, dit le malade, qui n'était autre que notre héros Fil-d'Acier, que vous avez de soins et de prévenances ! Comment pourrais-je jamais reconnaître tout ce que vous faites pour moi ?

Et, tandis qu'il parlait, son regard exprimait une gratitude infinie, un sourire entr'ouvrait ses lèvres, ce sourire enfantin que reprennent si vite les hommes quand la maladie les remet entre les mains souveraines de la femme.

—Toujours la même chose, répliqua Edith... Je ne sais pourquoi vous vous obstinez ainsi à parler de la reconnaissance.

Moi seule, à qui vous avez sauvé la vie, et Dieu sait à quel prix, ai le droit de prononcer un pareil mot.

Si vous continuez, vous verrez que je me fâcherai.

Vous êtes blessé, je vous soigne, quoi de plus naturel ?

Allons, montrez-moi votre poulx ?

En disant cela, elle prit le poignet du jeune homme et, le soulevant avec une gravité comique entre le pouce et l'index, elle attendit un moment, les sourcils froncés.

—Hum !... fit-elle, je ne suis pas satisfaite.

Il y a encore beaucoup trop d'agitation. Le docteur va me gronder tout à l'heure. Vous avez absolument besoin de tranquillité, et vous auriez dormi encore quelques heures si je n'étais pas venue.

Le blessé écoutait avec l'air affecté d'un écolier pris en faute.

La jeune fille alors visita d'un rapide coup d'œil l'appareil qui enveloppait l'épaule en passant sous l'aisselle. Tout paraissait en ordre ; elle s'assit dans un grand fauteuil placé au chevet.

—Je vais rester ici à lire près de vous, reprit-elle en se tournant avec un sourire adorable vers le blessé.

Mais à condition que vous allez vous dépêcher de fermer les yeux et de vous rendormir.

—Ah ! j'y pense, avant cela, un peu de bouillon ?

Avant qu'il eût répondu, elle s'était dressée, et soulevant légèrement l'oreiller d'une main, tendait de l'autre au blessé un bol de consommé.

Fil-d'Acier, obéissant, avala quelques gorgées.

Ses yeux levés vers l'Américaine exprimaient les sentiments les plus divers : le respect, l'obéissance, l'attendrissement.

Puis sa jeune garde-malade s'étant installée à son côté, il tourna la tête vers la ruelle et s'endormit, ou feignit s'endormir.

Quelques mots d'explication ne seront point ici superflus.

On a vu à la fin du précédent chapitre que Fil-d'Acier blessé avait été enlevé dans l'ombre par Zanzibar, et rapporté par lui chez les Marckesy.

Grande avait été, au premier moment, la désolation des saltimbanques, de qui Fil-d'Acier avait su se faire adorer.

Heureusement un médecin, que le fils Marckesy put enfin trouver à Nogent, arriva vers trois heures du matin, et dès la première inspection, déclara que la blessure ne présentait point de gravité réelle.

L'extraction de la balle pourrait être faite assez facilement, et, à première vue, les tissus pulmo-selviens ne paraissaient pas lésés.

Il quitta les bonnes gens suffisamment rassurés.

Le lendemain vers deux heures, Fil-d'Acier venait d'être pansé par la vieille mère Marekesy, qui s'était déclarée sa garde-malade, et il reposait dans la roulotte quand Miss Edith Baltimore, accompagnée de son frère William et de sa gouvernante, l'imposante demoiselle Martin, fit son apparition dans le pittoresque campement des forains.

Elle venait remercier à nouveau les braves gens qui lui avaient sauvé la vie.

Quel fut son douloureux étonnement quand elle apprit que son sauveur était blessé !

Elle demanda quelques explications, mais les Marekesy ne purent lui en fournir aucune.

Ils étaient aussi intrigués qu'elle-même ; car Fil-d'Acier jugeant, jusqu'à plus ample informé, inutile de mêler autrui à des investigations toutes personnelles, avait fait promettre solennellement à Zanzibar de garder le secret sur les causes de son expédition de la veille.

Cependant elle insista pour voir le blessé.

Quand elle entra, dans son élégante toilette de campagne de foulard rose, coiffée d'un grand chapeau fleuri en coquelicots, Fil-d'Acier, stupéfait, tressaillit et devint rouge d'émotion.

Il éprouvait une confusion à la voir ainsi, dans cette voiture de saltimbanques. Elle en eut conscience, et, pour chasser cette impression, vint s'asseoir gentiment près de son lit, et lui serra la main avec cette charmante crânerie qu'elle mettait dans tous ses gestes.

Le pauvre garçon, d'abord plus confus encore, se rassura enfin sous le naturel de cette attitude.

Alors elle résolut, avec cette rapidité de décision qui lui était propre, de ramener Pierre à Paris avec elle. Elle s'en ouvrit d'abord aux Marekesy qui, naturellement, ne présentèrent aucune objection. Ils se trouvaient, au contraire, fort honorés qu'une aussi riche demoiselle voulût bien se charger du rôle de garde-malade auprès d'un des leurs.

De plus, les nécessités de leur vie foraine ne leur eussent pas permis de donner au blessé des soins aussi précieux et aussi assidus que ceux qu'il recevrait chez la jeune fille.

Restait à décider Fil-d'Acier. La chose ne fut pas facile ; mais miss Edith s'y prit de telle façon, avec un mélange si délicat d'amicales supplications et de charmante violence que, malgré toutes ses résistances, il dut céder. Le soir même il était transporté à Paris, dans une voiture spécialement aménagée, et couchait dans l'hôtel de la rue Pierre-Charron.

Le docteur, qui vint le lendemain, ne se montra pas trop inquiet, et crut pouvoir promettre la guérison avant un mois.

Quelques jours après eut lieu l'extraction de la balle. L'opération fut très douloureuse, mais réussit parfaitement.

Cependant, contrairement aux prévisions du docteur, l'état du jeune homme ne s'améliora point, et l'inflammation évitée jusque-là apparut.

Cette singularité intrigua vivement le médecin, qui, comme toujours, ne pouvant juger les choses qu'extérieurement, se perdait en conjectures. L'explication était cependant toute simple, mais elle relevait du moral. Les soins prodigués par la jeune Américaine avaient eu raison du physique, mais sa présence avait porté dans l'esprit de Fil-d'Acier un trouble des plus préjudiciables.

Ce qui se passait en lui, il eût été bien embarrassé de le dire ; c'était toujours cette impression qu'il avait ressentie la première fois qu'il s'était trouvé devant miss Edith, impression mixte, à la fois douce et poignante, qui contrariait sa nature franche, plutôt faite pour les énergies de l'action que pour les fièvres de la sentimentalité.

Il s'en voulait, comme on l'a vu, d'être ainsi dominé par un sourire, mais tout en se révoltant, il sentait le charme descendre en lui et l'atteindre à des profondeurs inconnues.

Cet état de lutte de tension entre sa raison et son cœur, développée par l'état de faiblesse où l'avait jeté sa blessure, avait amené les complications dont s'étonnait le docteur.

Que de guérisons sont ainsi retardées par une incomplète connaissance des causes réelles et profondes !

Le médecin s'obstine d'après ce qu'il voit, et tout le mal vient de ce qu'il ne voit pas, de ce qu'il ne peut pas voir.

De son côté, miss Baltimore, en voulant trop bien faire, aggravait encore la situation.

Plus elle voyait le jeune homme souffrant, plus elle redoublait de sollicitude, trouvant ces mille riens de tendresse et de dévouement qui seront l'éternel secret de la femme. Et c'était précisément ce redoublement de sa douceur, cet enveloppement de sa grâce qui provoquait l'état du pauvre et loyal garçon.

Heureusement, fils de paysans robustes et sains, sa nature reprit le dessus, et après une semaine, pendant laquelle le docteur multiplia ses visites et ses soins, il triompha.

Les choses depuis suivirent leur cours ; mais de cette crise Fil-d'Acier garda une convalescence inquiète, laborieuse.

Et les périodes de mieux étaient parfois, sans raison apparente, brusquement interrompues par un retour de fièvre. C'est ce qui s'était passé la veille du jour où nous sommes arrivés.

Fil-d'Acier, comme nous l'avons vu, avait eu une nuit assez agitée et miss Edith que nous avons laissée un livre à la main, près de sa couche, levait de temps en temps la tête avec impatience et dirigeait ses yeux vers un petit cartel Louis XV posé sur une console de malachite. Elle attendait le docteur.

— Pourvu qu'il vienne, mademoiselle, dit-elle à voix basse à sa gouvernante. Depuis quelques jours il est moins exact. Je sais qu'il est arrivé quelque chose chez des personnes qu'il connaît... Il nous a raconté cela l'autre jour, vous rappelez-vous ?

— Oui, un M. Delaroche, à ce que je crois... des gens qui habitent Passy, des voisins, répondit la vieille fille en relevant son nez où brillaient les lunettes qu'elle ne parvenait jamais à maintenir à la hauteur voulue, et qui glissaient sans cesse sur la pente grassouillette et trop large pour s'arrêter à l'évasement des narines.

— Oui, c'est cela, les Delaroche, il m'en parle très souvent depuis quelque temps.

Le père aurait été frappé d'une congestion. Il y a une jeune fille charmante dans la maison, paraît-il, Mlle Claire, qui adore son père ; ce doit être terrible, ces choses-là, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oh ! affreux... vraiment affreux... Ainsi, tenez, moi, j'ai assisté une fois...

Elle allait continuer, ou plutôt commencer une de ses longues histoires interminables, avec des ramifications sans nombre, où le sujet se trouvait bientôt noyé sous le débordement des parenthèses, — car elle adorait bavarder, Mlle Martin, — quand elle vit que son interlocutrice s'était levée et avait quitté sa place.

Empressée, miss Edith recevait à la porte du salon un grand jeune homme brun et pâle, d'aspect correct et sévère, que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu par les quelques phrases que nous venons de rapporter.

C'était en effet Georges Montbréal qui venait d'entrer.

Depuis près de deux ans, il donnait ses soins à miss Edith, à qui il avait été chaudement recommandé par mistress Mac Oxkey, la femme du riche marchand de pétrole américain, fixé à Paris, près de l'Arc de Triomphe.

— Eh bien ! comment va notre malade aujourd'hui ? demandait-il avec un visible intérêt.

En effet, là comme ailleurs, la physionomie ouverte et mâle du jeune sergent avait produit son impression, et George Montbréal, présentant un cœur généreux dans ces traits francs et hardis, s'était pris d'une réelle sympathie pour lui.

Miss Edith lui exprima l'inquiétude que lui causaient les rechutes fréquentes de Fil-d'Acier, son insomnie de la veille, son état d'exaltation.

— Ce garçon doit traverser une crise morale, fit le docteur. Et sur ce terrain-là, comme vous le savez, notre savoir est tout à fait impuissant. Vous ne vous êtes aperçue de rien ?

En disant ces mots, il regarda miss Edith, qui sentit malgré sa volonté une légère rougeur lui monter au visage. Le docteur venait de toucher là un endroit mystérieusement sensible, et elle chercha pour se dérober au malaise qui la gagnait à faire dévier la conversation.

Elle aussi se trouvait depuis quelques jours, et sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, dans un état d'énervement moral, d'indécision dans la pensée qui lui enlevait une partie de sa gaieté, aussi l'extrême vivacité de son esprit.

Des songeries la prenaient parfois, après ses courts entretiens avec Fil-d'Acier, songeries vagues, et comme sans objet précis, mais déprimantes, exagérées, toutes d'imagination folle.

Que si, parfois, elle regardait à la dérobée le blessé somnolent, un afflux de sang montait à ses joues, carminait ses oreilles, tandis qu'il lui semblait à ces moments-là qu'un sang plus ardent coulait en bouillonnant dans ses veines.

Elle eût voulu que Fil-d'Acier fût guéri, quittât sa demeure, et en même temps, elle se réjouissait à l'idée de lui prodiguer à nouveau ses soins délicats.

C'était un si brave garçon !

Maintenant encore elle ressassait ses idées.

Cependant ils étaient arrivés près du lit où Pierre, qui avait d'abord feint le sommeil par obéissance, s'était endormi réellement.

Le docteur s'informa si toutes les prescriptions avaient été bien observées, et comme tout en parlant ses traits gardaient une expression sérieuse, triste même, miss Edith lui demanda des nouvelles des Delaroche, se doutant bien que c'était de ce côté que provenaient les soucis du jeune homme.

Connaissant l'Américaine depuis longtemps déjà, ayant su apprécier la loyauté et la bonté de son caractère, il n'hésita pas à la mettre au courant de ses préoccupations.

— Depuis quelque temps, dit-il, la santé de M. Delaroche, que je croyais rétablie, s'est de nouveau altérée.

Je ne sais quel incident a pu se produire dans son existence qui

me paraît extérieurement si calme, mais du jour au lendemain, je l'ai vu retomber dans ces attaques de fièvre qui l'épuisent absolument.

J'en suis d'autant plus désolé que ces accès impressionnent vivement sa fille, Mlle Claire, dont la santé tout à fait délicate est ébranlée sérieusement par ces émotions successives.

Tout à l'heure encore, quand je l'ai quittée, elle m'inspirait les plus vives inquiétudes.

En prononçant ces dernières paroles, la voix de Georges avait tremblé légèrement et ses yeux étaient devenus subitement brillants. Il vit que miss Edith le regardait avec une expression de douceur attendrie, et lui prenant la main, il ajouta :

— C'est que, voyez-vous, j'ai mis tout le bonheur de ma vie sur cette chère existence.

— Je m'en étais doutée, fit miss Edith en l'interrompant, et j'en avais même parlé à Mlle Martin.

— Mlle Claire doit être ma femme. Mais je joue vraiment de malheur, et sans que je puisse préciser mes craintes, je me sens enveloppé d'influences malfaisantes.

Je veux croire à la réalisation de mon bonheur, et chaque jour, je vois l'horizon s'obscurcir. De plus, mon père continue à me donner les plus vives inquiétudes.

Figurez-vous qu'une demi-sœur à moi, éloignée du foyer paternel depuis des années, pour des raisons qu'il serait trop long de vous énumérer, ne peut plus être retrouvée par nous. Mon père, à la suite d'un revirement amené en partie par moi, n'a plus qu'une pensée : la revoir, l'embrasser, la serrer dans ses bras... Et il a perdu toutes traces ! Avouez que tout cela est bien sombre.

— En effet. Et comment s'appelait Mme votre sœur ?

— Elle se nommait Marguerite et avait épousé M. de Serlay, dont elle a dû, je crois, avoir un fils.

Pendant que Georges tourné vers miss Edith, assise dans une causeuse voisine, continuait à parler, les yeux de Fil-d'Acier, jusque-là fermés, s'étaient ouverts, et un imperceptible tressaillement avait agité ses couvertures.

Il avança doucement la tête sur l'oreiller et tendit l'oreille avec avidité.

Mais Georges achevait en quelques mots le court et douloureux roman de sa sœur.

— Comment ! se dit Fil-d'Acier, cet homme est le frère de Mme de Serlay ?

C'est bon, je saurai tout ce qu'on peut apprendre là-dessus par miss Edith ; il pourra sans doute nous aider. Oh ! c'est extraordinaire !

Une cuiller de vermeil qui vint à tomber fit retourner subitement Georges.

Il vit le regard perçant de Fil-d'Acier sur lui.

— Ah ! sournois, dit-il, en reprenant ce ton de bonne humeur qu'affectent les docteurs pour remonter le moral de leurs malades, vous étiez réveillé, et vous n'en disiez rien ?

Alors il procéda immédiatement aux questions ordinaires, visita l'appareil, accompagna toutes les pratiques d'usage.

Quand il eut terminé, il ajouta d'un ton de sévérité affecté, qu'il n'était pas content de son malade, qu'il ne se sentait pas secondé par lui, qu'il y avait chez lui une mauvaise volonté sourde à s'abandonner au cours naturel de la convalescence. Pourquoi ces insomnies, ces fièvres ? Pourquoi n'était-il pas mieux soigné, entouré de plus d'affection ?

Fil-d'Acier l'écoutait, muet, les sourcils froncés.

Pendant que Georges parlait, une révolution se produisait en lui.

Le nom de Mme de Serlay, entendit tout à l'heure d'une façon presque involontaire, rejetait son esprit vers tout un ordre d'idées qu'il se reprochait d'avoir trop négligées dans ces derniers temps. Il savait bien qu'elle avait été la cause de ses fièvres secrètes : c'était la pensée de miss Edith qui s'était peu à peu emparée de son esprit.

Alors avec le fond de lâcheté qui était en lui, il se jugeait lâche d'être troublé à ce point par une femme, d'ailleurs placée à une telle distance de lui que le seul fait de songer à elle un instant paraît tout à fait ridicule. Et ce fut d'une voix ferme qu'il dit à Georges en lui serrant la main :

— Soyez tranquille, docteur, c'est la dernière fois que vous me prenez en faute. Vous verrez si je tiens parole.

— Là, là, pas d'exagération maintenant, fit Georges en souriant ; en voulant me persuader que vous serez désormais bien calme, vous faites monter votre pouls à cent vingt. Allons, je vous quitte ; c'est devant miss Baltimore aussi que vous vous êtes engagé, songez-y bien.

Et sur une dernière pression de doigts il se retira avec l'Américaine.

— Quelle belle nature de bravoure et de volonté, fit-il sur le seuil à voix basse.

— N'est-ce pas ? répondit miss Edith dont les yeux eurent une légère flamme dans l'ombre projetée par la lourde tenture.

— Seulement, il y a dans son cas quelque chose que je ne m'explique pas. Lui, dont les yeux sont si francs, semble cacher quelque chose. Ce coup de revolver, comme il vous l'a expliqué, n'est pas clair.

— Vous pensez ?

— Oui, oui. Enfin, peu importe. Je crois qu'il tiendra ce qu'il m'a promis. Dans ces conditions, il pourrait être sur pieds dans quinze jours, trois semaines au plus. Adieu, miss, et bon espoir.

— Trois semaines... répéta lentement la jeune fille quand la portière fut retombée derrière le docteur... Trois semaines et après cela il s'en ira... .

Et subitement pensive, elle demeura là, à la même place, immobile, déchirant machinalement une petite fleur qu'elle avait dans les doigts.

Et le pli d'une soudaine et irrésistible souffrance avait assombri son clair visage rose.

Miss Edith avait du chagrin... .

Les jours passèrent... Fil-d'Acier, fidèle à la parole donnée, paraissait aller de mieux en mieux, comme si son être physique obéissait à une impérieuse injonction morale.

Il en était bien ainsi, en effet. Le sergent s'était brusquement rappelé la mission qu'il s'était juré de remplir — retrouver l'enfant — et il tendait toute son énergie pour ne laisser place dans son esprit à aucune autre idée.

Miss Edith était heureuse du changement sensible qui s'opérait dans l'état de son malade ; mais, en même temps, il lui arrivait parfois de fixer longtemps le jeune homme à la dérobée, quand il dormait dans son lit ces légers sommeils de la convalescence, et ses yeux prenaient une expression navrée.

Un après-midi qu'il était assis — car maintenant il se levait — dans un fauteuil articulé qu'on avait roulé près de la grande baie vitrée qui s'ouvrait sur le balcon de pierre, et d'où l'on voyait les vertes frondaisons du parc, en ce moment arrosées de soleil, il se tourna vers la jeune fille qui venait d'entrer, suivant son habitude à cette heure du jour, et lui dit d'une voix un peu solennelle :

— Miss Edith, je ne vous ai point encore parlé jusqu'ici des véritables motifs qui font que vous m'avez trouvé parmi des bateleurs.

Elle voulut l'interrompre.

— Quels qu'ils soient mon ami, je suis trop sûre d'avance qu'ils sont honnêtes et légitimes ; je vous connais trop pour avoir là-dessus le moindre doute.

— Merci pour les bonnes paroles que vous me dites, mais ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi un sergent de chasseurs, fils de cultivateurs, car je vous ai déjà dit ces choses, faisait ce métier singulier de courir les foires ?

— Non, je me disais qu'il devait y avoir à cela une explication quelconque, que je saurais peut-être un jour.

— Vous avez raison. Cette explication, je veux vous la donner.

— Arrêtez mon ami, ne vous croyez pas obligé, par un scrupule de reconnaissance exagérée à disposer de secrets qui ne sont peut-être pas les vôtres.

— Il n'en est rien, miss Edith, je puis parler sans trahir personne. Si j'ai hésité à la faire jusqu'ici, cela tient à diverses causes que je ne démêle pas moi-même très bien dans mon esprit.

Je me figurais que les histoires d'un pauvre diable comme moi ne regardaient en rien une demoiselle de votre monde ; que je fusse bateleur ou autre chose, pour vous, cela n'avait pas d'importance... .

Alors à quoi bon parler ? Je ne voyais aucune utilité à le faire.

— Et puis vous n'étiez pas en veine de bavardage, monsieur Pierre, cela soit dit sans reproche, fit miss Baltimore, avec un sourire malicieux.

Dans les premières semaines, vous aviez un air toujours bien renfrogné et bien sombre. Vous restiez des heures les lèvres serrées, le nez vers la muraille.

— C'est vrai, dit Fil-d'Acier en baissant la tête avec une résignation comique.

— Là, voyez-vous, mais passons. Et dites-nous votre histoire puisqu'il y a une histoire.

D'abord, êtes-vous bien ?

Elle se leva, arrangea les coussins du malade, tapota la couverture, puis vint se rasseoir.

Alors Fil-d'Acier commença la longue histoire que nos lecteurs connaissent : la disparition de l'enfant et son engagement dans une troupe de forains pour arriver à le retrouver.

Pendant le cours de ce récit, fait d'une voix mâle et mélancolique, avec ces accents du cœur qui ne trompent pas, et ce secret de l'émotion vraie que possèdent les âmes simples. Miss Edith sentit plusieurs fois ses yeux se mouiller, et quand Fil-d'Acier eut fini, elle demeura un moment encore toute bouleversée.

Puis elle le félicita vivement et chaudement de l'énergie avec laquelle il se tenait parole à lui-même.

— Deux choses m'ont frappé, ajouta-t-elle ; d'abord c'est qu'il n'y a pas dix jours le docteur m'a parlé justement d'une demi-sœur à lui, qui ne serait autre que votre Mme de Serlay.

—Je le sais. J'avais suivi la conversation que vous rappelez, et le nom brusquement prononcé par le docteur, d'une façon si inattendue pour moi, m'avait donné comme une secousse électrique.

—Cette coïncidence est, en effet, vraiment saisissante. Mais, vous l'avez entendu dire, en ce cas, que son père, M. Dubois, était dans l'anxiété, ne sachant où se trouve actuellement sa fille à qui il voudrait rouvrir ses bras. Où est-elle cette Mme de Serlay, le savez-vous ?

—Ah ! ceci c'est un autre mystère, dit Fil-d'Acier, un mystère fort difficile à débrouiller. J'ai essayé. Jusqu'ici, voici ce que cela m'a rapporté.

Et du doigt il désigna son épaule enveloppée de toiles.

—Votre blessure ? C'est donc cela la vraie cause ?

—Oui. Vous saurez d'abord que Mme de Serlay habitait, à Nogent-sur-Marne, chez d'anciens commerçants retirés des affaires, les Merlin.

Or, quand je suis allé pour annoncer l'affreuse nouvelle du rapt de l'enfant, je n'ai pas trouvé la mère, je n'ai trouvé que les Merlin qui, d'un air tout drôle, m'ont dit qu'elle était justement partie en voyage. J'ai attendu, mais depuis aucune nouvelle ne m'est parvenue.

Comprenez-vous qu'une mère reste tranquillement ailleurs, en apprenant un malheur pareil ?

—Non, c'est bien invraisemblable ;

—Il y a plus ; je suis retourné depuis à Nogent, et là je n'ai plus trouvé personne du tout.

—Les Merlin, non plus ?

—Les Merlin avaient disparu. Un voisin, rencontré par hasard, m'a dit que leur départ remontait déjà à plus de six mois.

—Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Je ne sais pas, ma tête s'y perd, et je suis, malgré moi, ramené toujours à imaginer des choses épouvantables. Ils sont bien vivants pourtant, ces Merlin, car je les ai revus !

—Vous ? Alors il fallait les interroger.

—Je l'eusse bien fait si j'avais pu prévoir.

C'est à Nogent, le soir même de votre accident. J'étais parti avec mon fidèle Zanzibar, pour jeter un coup d'œil sur cette diablesse de maison muette qui m'intriguait. Je venais à peine de faire quelques remarques intéressantes, quand tout à coup je me suis trouvé devant les Merlin qui y étaient revenus cette nuit-là.

L'homme n'a pas hésité, il m'a déchargé son revolver dans la poitrine, et sans mon brave Zanzibar, je suis sûr que j'y restais.

Oh ! les gredins, il me semble que nous avons quelque joli compte à régler ensemble !

Où, quand je devrais tenter l'impossible, je leur arracherai leur secret de la gorge, et je les traînerai par la peau du dos au pilori.

—Ne vous excitez pas, mon ami, cela vous fera du mal. Soyez tranquille, je comprends votre haine et m'y associe, car je sens là une œuvre mauvaise tramée dans l'ombre.

—Vous avez raison, reprit Fil-d'Acier en baissant le ton de sa voix, et en respirant l'air par larges aspirations, car son emportement l'avait essoufflé. J'ai besoin de ne pas gaspiller mes forces.

Maintenant revenons à ce que vous me disiez tout à l'heure, cette chose qui vous avait frappée dans mon récit.

—Oh ! ce n'est rien, sans doute une simple coïncidence, mais, dans un cas pareil, il ne faut négliger aucun détail, n'est-ce pas votre avis ?

—Parfaitement.

—Eh bien voici : Un jour que j'étais à Lagny, j'eus l'occasion d'intervenir dans une scène qu'une vieille bohémienne faisait à un pauvre petit.

—A Lagny, un enfant ?

—Oui, vous paraissez tout surpris ?

—C'est que moi aussi... mais je vous dirai cela tout à l'heure ; continuez.

—Comme elle rudoyait avec grossièreté l'enfant, je m'approchai, et je lui en fis des reproches. En même temps je me penchai sur le petit, dont la figure pâlotte m'intéressa subitement par son expression de souffrance précoce.

Je voulus lui adresser quelques questions, mais les bohémions naturellement s'interposèrent, et je dus partir sans rien savoir ; tous les jours il nous arrive ainsi de côtoyer un mystère, mais le temps nous manque pour l'approfondir.

Or, cet enfant, je lui trouve des traits de ressemblance, dans la couleur des yeux et des cheveux, avec le portrait que vous venez de me faire du petit.

—Cette scène n'a-t-elle pas eu lieu près d'un groupe de barraques foraines situé en face de la gare de Lagny ?

—Oui, précisément.

—C'est bien cela... C'est le même petit qui m'a reconnu et qui m'a appelé !

—Je ne comprends pas.

—Je passais moi-même par Lagny ce jour-là, et j'étais descendu

pendant les cinq minutes d'arrêt, quand, en remontant dans mon wagon, j'entendis une voix d'enfant qui criait.

Je me précipitai à la portière, mais le train s'ébranlait déjà, et s'éloignait de la gare...

Je ne pus rien voir.

Pourtant cet appel m'avait atteint jusqu'à l'âme.

Il m'avait semblé reconnaître la voix, et pendant un moment, je me désolai ; puis la raison revint, je me dis que c'était sans doute un petit villageois qui appelait son camarade, et quant à la ressemblance de timbre, je mis cela sur le compte des hallucinations auxquelles j'étais en proie à cette époque encore toute proche du malheur et qui me faisaient cent fois par jour tressaillir pour des causes semblables.

—Ne trouvez-vous pas, mon ami, qu'il y a comme une combinaison mystérieuse des événements dans tout ce que vous venez de me raconter.

Maintenant, je vais vous faire une demande.

Puisque vous m'avez confié vos projets et la mission que vous vous êtes imposé d'accomplir, me permettez-vous d'apporter mon modeste concours de femme dans l'œuvre que vous avez entreprise ?

Fil-d'Acier leva les yeux. Miss Edith, assise jusque-là, s'était dressée et se tenait debout dans une attitude presque solennelle.

—Oh ! merci, fit le blessé, et d'un geste respectueux attirant la main de l'Américaine il la porta jusqu'à ses lèvres, et l'effleura d'un baiser tout frémissant.

—Là, voici qui est entendu, fit la jeune fille en changeant brusquement le ton de sa voix. Alliance conclue, et vous verrez, je ne suis qu'une petite fille tout juste émancipée mais je crois que vous n'aurez pas trop à vous plaindre de moi.

Mais c'est assez bavardé comme cela aujourd'hui. Il ne faut pas vous fatiguer.

D'ailleurs, il est temps que je m'habille, j'ai un bal blanc chez la marquise d'Esparres, et ma femme de chambre doit être furieuse. Ce n'est pas ma faute, cela m'horripile ces petites cérémonies, où il faut être sage comme une image. Au revoir et bon espoir !

Elle se retirait avec sa jolie marche légère d'oiseau sautillant. Quand elle fut arrivée près de la porte, brusquement, elle se retourna et lança de sa voix claire :

—Vous savez, j'ai déjà mon plan ! Oui, une idée m'est venue comme cela, tout de suite.

Et elle laissa retomber la porte derrière elle dans un éclat de rire sonore.

Les jours qui suivirent se passèrent sans incidents.

Miss Edith, malgré ses répugnances, fut absorbée par de successives corvées mondaines.

Pierre allait maintenant de mieux en mieux.

Son complet rétablissement n'était plus qu'une question de jours, et, depuis une quinzaine déjà, le médecin avait cessé ses visites régulières.

Un jour qu'il était descendu au jardin et respirait avec béatitude l'air chargé de fraîches émanations d'un massif voisin, il tressaillit tout à coup en entendant les éclats d'une voix gattarade, bien connue de lui, résonner sous la voûte sonore qui formait de l'avant-cour au parc.

Il se retourna, se souleva à demi sur son fauteuil.

Mais déjà une masse noire avait bondi à ses pieds, et faisait pour atteindre ses mains des bonds frénétiques. En même temps, la silhouette athlétique de Zanzibar, tout vêtu de blanc, se dessinait dans les arbres.

—Fil-d'Acier !

—Mon vieux Zanzi !... Mon brave Négro !...

Ces trois interjections jaillirent en même temps, et les deux hommes se donnèrent une large accolade, pendant laquelle on eût entendu leurs cœurs battre à larges coups dans leurs poitrines.

Comme Fil-d'Acier s'était levé, Négro avait profité du joint et, sautant sur le fauteuil, était parvenu, en se dressant sur ses pattes de derrière, jusqu'au visage de son maître qu'il léchait comme un fou, passant même à celui de Zanzibar qu'il ne voulait pas rendre jaloux.

Ces deux hommes et ce chien, réunis dans un même élan d'amitié, avaient quelque chose de touchant, d'émouvant même. Seul, un cœur sec y eût pu être insensible.

—Après les premières effusions :

—Eh bien ! mon vieux Fil, comment cela va-t-il par ici ?

—Mais tu le vois... pas trop mal... Je ne suis pas à plaindre.

—Oh ! non... siouperbe... siouperbe... fit Zanzibar en promenant un regard circulaire sur le magnifique hôtel de pierre tout brillant au soleil, sur les vastes écuries, sur le jardin, sur les alentours somptueux.

Ses gros yeux arrondis, à demi sortis de l'orbite, allaient et venaient avec une expression d'admiration enfantine tout à fait comique, et il ouvrait toutes grandes ses larges narines épatées pour absorber l'odeur des roses voisines.

Fil-d'Acier se réjouissait de son expressive pantomime ; quand il eut Zanzibar suffisamment revenu de son admiration :

— Alors, l'installation est de ton goût ?

— J'en suis enchanté, et j'en ferai part ; maintenant, dis-moi ce qui t'amène, et d'abord comment vont les autres ?

Alors, dans ce chavabia, dans cette invraisemblable mixture de toutes les langues de la création, qui composait sa langue personnelle, le nègre raconta à Fil-d'Acier que les Marekasy, dont le cirque continuait à faire de bonnes recettes, l'avaient envoyé pour lui demander quand il comptait revenir. Ils commençaient à être inquiets d'une absence aussi prolongée.

De plus sa bonne humeur et sa gaieté manquaient à tous. On ne s'amusait plus comme du temps où il était là et aux heures de repos on escomptait avec impatience l'époque de son retour.

Zanzibar entronçola son récit de mille détails de la vie commune, des petites aventures courantes de la route, et Fil-d'Acier sentit, à écouter ainsi la grosse voix balbutiante du nègre, toute sa vie des derniers mois lui remonter au cœur.

L'homme est un être qui s'attache si facilement et qui prend si vite racine par les mille liens subtils de l'habitude !

L'affection que ces braves gens lui montraient, le réel ennui qu'ils ressentaient de son absence — car il savait Zanzibar incapable d'inventer la moindre finasserie sur ce chapitre — tout cela le touchait, l'attendrissait.

Quand le nègre eut fini, il lui serra de nouveau vigoureusement la main.

— Eh bien ! mon vieux Zanzi, tu tombes à point.

— Vrai ?

— Oui, comme tu vois, je vais presque tout à fait bien. Il faudrait peut-être encore quelques jours de stations au soleil, comme maintenant, mais je m'en passerai, ou plutôt je les prendrai là-bas, parmi vous.

— Alors tu viens ?

— Oui. J'ai une terrible démangeaison d'aller manger la soupe de la mamam Marekasy.

La fait-elle toujours aussi bonne, vieux gourmand ?

— Oh ! délicieuse tout à fait, fit Zanzibar, les yeux levés au ciel en caressant doucement le creux de son estomac.

— Et puis, ajouta Fil-d'Acier à voix basse, et se parlant à lui-même, tout ce luxe ne me vaut rien. Je m'y énerve, il me vient des idées, des idées... Je ne me reconnais plus dans cette femelle-là. Il n'y a pas à dire, je suis Fil-d'Acier avant tout.

— Et tu viens tout de suite... comme ça... avec moi ?

— Non, tu vas trop vite. Je ne puis pas partir avant deux jours, car miss Edith est justement absente, elle est allée en Normandie et doit être de retour après-demain. Tu comprends que je ne peux pas m'en aller ainsi brusquement, sans lui dire adieu ; après ce qu'elle a fait pour moi.

— Oui... c'était une femme si épatante !

— Eh bien, voilà, tu viendras me chercher après-demain, à cette heure-ci. Je te promets que je serai prêt.

Il eut encore pendant une heure environ, puis Zanzibar s'en alla, pressé d'aller porter la bonne nouvelle aux Marekasy, qu'elle allait combler de joie.

Deux jours après, ainsi que l'avait dit Fil-d'Acier, miss Edith retourna.

Elle monta aussitôt prendre des nouvelles de son blessé, qu'elle trouva en train de manger soigneusement différents objets de menuiserie lui appartenant.

À cette vue, elle s'arrêta, et le flot d'une émotion qu'elle ne put maîtriser vint colorer ses joues, pour les rendre bientôt plus pâles.

— Que faites-vous donc, monsieur Pierre ?

Il s'était retourné brusquement, ne l'ayant pas entendue venir, et ce fut à son tour de tressaillir.

Tous deux se regardaient, muets, embarrassés.

— Mon Dieu, miss Edith, fit-il après un silence, je dois vous dire que mon intention est de partir.

— Ah !

— Oui, je ne puis pas rester indéfiniment à votre charge, n'est-ce pas ; et vous savez que je vais maintenant tout à fait bien.

— Et pour quand ce départ ?

— Mais pour...

— Pour aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ah !

Elle prononça ce second ah ! de la même petite voix blanche et froide sous laquelle on sentait un frémissement.

Alors il s'arrêta, décontenancé, la pointe d'une souffrance au cœur ; puis spontanément s'avançant vers elle.

— Je vous demande pardon, miss Edith, de vous annoncer cela si brusquement... je vois que je vous ai contrariée, vous qui avez été si bonne pour moi, qui avez eu des soins que je n'oublierai jamais...

Ah ! ne me regardez pas ainsi !... dites-moi plutôt quelque chose... je ne peux pas supporter ces yeux, ces yeux que je ne reconnais pas.

Il s'avança, saisit la main de la jeune fille qui pendait à son côté et qu'elle laissa prendre inerte.

— Oh ! miss, je vous en supplie !... Si vous saviez, ce n'est pas ma faute... ces braves gens avec qui j'étais ont besoin de moi, j'aurais dû partir déjà l'autre jour... je n'ai pas voulu le faire, pour vous attendre... Et dire que je vais m'en aller maintenant avec cette mauvaise pensée que j'ai été ingrat envers vous, et que vous m'en voulez. Moi qui rêvais de passer si gentiment ces dernières heures auprès de vous.

Et le pauvre garçon, à bout de forces, serra contre ses lèvres la petite main qu'il tenait toujours.

Mais au même moment, il sentit cette petite main jusque-là insensiblement tressaillir coup sur coup, en même temps qu'elle le forçait à relever la tête.

— Allons, allons, grand enfant, dit une voix claire, quoique tremblante d'émotion...

Vous allez vous mettre à pleurer maintenant.

Voulez-vous bien essuyer vos yeux... Vous avez donc cru que c'était sérieux tout cela, pauvre ami ?

Et calmement, miss Edith, dont le caractère était fait de ces revirements violents, passa son bras sous celui de Fil-d'Acier et le força à s'asseoir dans un fauteuil voisin.

— Tenez, c'est vrai, je suis une méchante... je voyais bien que je vous faisais de la peine... je souffrais moi-même. Et c'était plus fort que moi... Mais c'est fini, n'est-ce pas, c'est fini... et vous pardonneriez à l'enfant terrible ?

Elle s'avança vers lui avec son lumineux sourire, et il fut radieusement consolé.

— Comme vous l'avez très bien dit tout à l'heure, nous avons autre chose à faire que de nous disputer. Vous partirez aujourd'hui, puisque c'est nécessaire, je m'incline. A quelle heure et comment ?

— Zanzibar, mon camarade, viendra me chercher vers quatre heures.

— Bon, nous avons donc encore quelques heures de répit devant nous. D'abord nous allons faire un bon déjeuner. Je sais ce que vous préférez, je vais le commander de suite moi-même.

Et elle s'en alla dans un envollement de jupes.

— Drôle de petite femme ! murmura Fil-d'Acier, en la suivant des yeux. C'est pourtant vrai que je ne vais plus la voir aller et venir ainsi toute la journée, comme un papillon.

C'est fini tout cela, bien fini !...

Et de nouveau, sans qu'il pût sans empêcher, il sentit son cœur se gonfler, et des larmes lui tremblèrent au bord des yeux qu'il essuyait l'une après l'autre du revers de sa manche.

Le repas, comme l'avait annoncé miss Edith, fut succulent entre tous, mais malgré tous les efforts d'une gaieté factice, ils demeurèrent tous les deux pensifs et mornes.

Au café qu'elle fit servir sous une tente légère au jardin, elle annonça à Fil-d'Acier qu'elle avait formé le projet de retrouver les saltimbanques de Lagny, entre les mains desquels elle avait vu cet enfant qui lui semblait être le petit Gaston cherché par le sergent.

— Vous êtes à peu près sûr à l'avance de vos tournées, dit-elle à Fil-d'Acier ; en conséquence, vous me direz quelles sont les villes où vous devez passer successivement. Je vous y écrirai poste restante, pour vous mettre au courant de mes recherches.

— Vous allez faire cela ? dit Fil-d'Acier qui la regardait avec une expression d'admiration attendrie.

— Mais oui, mon ami. Quoi d'étonnant ? Qui me retient ? Je suis absolument libre. Et pourrais-je trouver un moyen plus efficace d'employer mes loisirs ?

Ne me remerciez pas, c'est encore moi qui y gagne, je suis faite pour une vie panachée d'aventures.

Oui, parcourir le monde entier, traverser les forêts de l'Afrique, les jungles de l'Inde, les steppes des Cosaques en compagnie d'un homme brave, fort et décidé, en la protection duquel j'aurai toute confiance, un homme comme vous, par exemple, oh ! il me semble que ce serait superbe !

Elle avait lancé ces dernières phrases avec tant d'exaltation qu'un peu de rouge monta à ses joues.

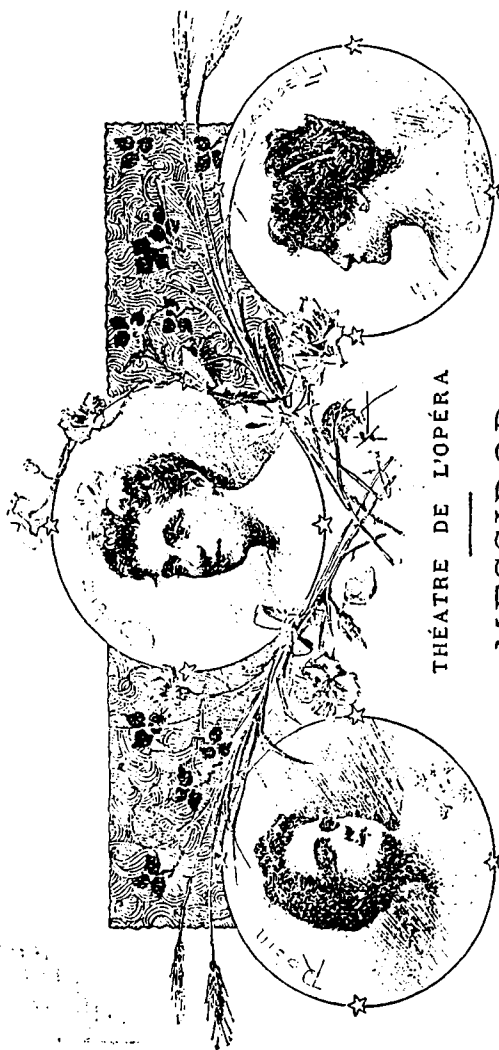
Fil-d'Acier, embarrassé, demeurait silencieux, quand heureusement le bruit d'une voix bien connue se fit entendre et vint mettre fin à la gêne qui s'était emparée soudain des jeunes gens.

C'était en effet Zanzibar qui venait chercher son compagnon.

Miss Edith versa de sa main fine, au nègre qui se confondait en remerciements baroques, un grand verre de jamaique qu'il avala avec une sorte d'extase.

Les jeunes gens, sentant qu'ils s'étaient tout dit, ne demandaient qu'à abrégé la période des adieux, et moins d'un quart d'heure après l'arrivée de Zanzibar, Fil-d'Acier, se raidissant contre une poussée d'émotion qui lui serrait la gorge, franchissait la porte de l'hôtel Baltimore.

(A suivre.)



THÉÂTRE DE L'OPÉRA

MESSIDOR

Poème de
EMILE ZOLA

Musique de
ALFRED BRUNEAU

FRAGMENT DE LA SCÈNE DE L'AMANTÉ DANSÉE PAR M^{lle} SUBRA
Extrait de ballet : LA LÉGENDE DE L'OR

Modérément lent et avec beaucoup de charme.
Elle danse d'abord seule. Sa danse dit son charme, le trouble qu'elle inspire, l'universel affrait

PIANO

de la possession. Elle est la force irrésistible, la passion sensuelle qui fait le monde. Sur tous elle a la

royauté. Il n'est pas d'être, si humble ou si puissant qu'il soit, qui ne subisse sa loi éternelle.

en attendant un peu
refettu

avec un peu plus de mouy! Elle raconte son empire, le frisson des vierges, la poursuite ardente

pp

des hommes,
en animant de plus en plus

mf

largement la joie

mf

aimée des épousées,

First system of musical notation, featuring a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music consists of several measures with notes, rests, and dynamic markings.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar notation and dynamics.

Third system of musical notation, including dynamic markings such as *pp* and *dim*.

Fourth system of musical notation, featuring the instruction *1^{er} Mouvt. plus calme.* (First Movement, more calm).

Fifth system of musical notation, including the instruction *revoyez peu à peu au 1^{er} mouvt.* (review little by little to the first movement).

Sixth system of musical notation, concluding the first section of the page.

Seventh system of musical notation, starting with a *pp* dynamic marking.

Eighth system of musical notation, continuing the melodic and harmonic development.

Ninth system of musical notation, featuring a *p dim.* dynamic marking.

Tenth system of musical notation, including the instruction *1^{er} Mouvt. plus calme.*

Eleventh system of musical notation, featuring a *dim.* dynamic marking.

Twelfth system of musical notation, concluding the second section of the page with the instruction *1^{er} Mouvt. plus calme.*

C'EST CE QUE CELA VOULAIT DIRE



Mr Durepoil. — J'ai besoin d'un homme de confiance et votre certificat porte que vous buvez comme un poisson.

Absalon. — Je suppose que cela veut dire que je ne bois pas autre chose que de l'eau, massa !

L'ALOUETTE

NOUVELLE

Ce jour-là, les quatre marmites de fer, alignées selon leur dimension, sur une planche *ad hoc*, au-dessous du fourneau, étaient toutes de service, et la sœur du curé, vive, alerte, affairée, s'empressait autour du feu, soufflant la flamme, remuant les sauces, goûtant à tout, au milieu d'une activité extraordinaire de pensée et de mouvement. Il s'agissait de bien recevoir des hôtes attendus. Tous les curés, tant s'en faut, n'avaient pas la même égalité d'appétit que son frère, qui mordait avec indifférence le pain bis pétri à la cure ou la miché blanche sortant toute chaude du four du village.

Lorsque le curé rentra ce jour-là, après sa tournée du matin, en passant devant la cuisine, il glissa un regard à l'intérieur, et, voyant le désarroi des ustensiles, le désordre des vivres et des torchons, l'affairement de la cuisinière, il dit, avec un sourire :

— Oh ! oh ! c'est grand gala, aujourd'hui !

— Da'me, M. le curé, dit-elle, je ne peux pas servir à ces messieurs de la soupe aux choux.

— Pourquoi pas, dit-il, c'est excellent, la soupe au choux.

Sa sœur leva sur lui une face rubiconde, où trente-cinq ans de vie avaient inscrit fidèlement leur passage, et elle le regarda stupéfaite.

— Tenez, M. le curé, dit-elle, laissez-moi faire, vous n'entendez rien à ces choses-là.

— Faites, faites, ma bonne Jacqueline ; seulement — et une lueur d'austérité passa comme une ombre sur sa figure bienveillante, — ne faites pas trop, c'est autant de pris sur la misère.

— Sauf votre respect, M. le curé, l'hospitalité a ses devoirs comme la bienfaisance ; satisfaire aux uns n'est pas nuire aux autres.

Le curé s'en alla sans répliquer. Dans ces batailles-là, il était battu

d'avance, et Jacqueline, en dépit de tout le respect qu'elle lui portait, en faisait à sa tête. Oui, dans ces occasions-là, elle passait outre ; elle laissait peser sur elle une vague sensation de blâme plutôt que d'exposer la fragilité de son frère à la critique des étrangers. Il aurait fait beau voir qu'on allât colporter au dehors des racontars au sujet de la maigre chère

de la cure, et que les visiteurs, doués du robuste appétit des villageois, s'en retournassent chez eux affamés.

Elle reprit donc aussitôt son soufflet et se remit à l'œuvre autour des quatre marmites en pleine cuisson, sans oublier le four où mijotait le rôti. Une exubérance de vie émanait d'elle, la tenait perpétuellement sur pied et se traduisait partout dans la vivacité des mouvements, dans l'extraordinaire rapidité des actions, dans le désordre même qui régnait autour d'elle.

Lorsque M. le curé était seul à la cure, Jacqueline dînait à sa table, sans jamais oublier, bien que le même sang couât dans leurs veines, la distance énorme qui existait entre une pauvre servante de cure et un prêtre, fils de l'Église.

Seulement, quelquefois, quand M. le curé, levant le nez de son livre, la regardait trotter par la chambre et souriant de cette vertigineuse activité, lui disait, d'un ton particulier :

— Ma bonne Jacqueline.

Elle saisissait tout de suite une intention profonde dans ces simples paroles ; elle tournait vers lui un regard presque fraternel, la large bouche, fendue toute grande, laissait voir deux rangées de dents robustes auxquelles l'usage n'avait pas touché, et dans ce rapide coup d'œil, ces deux êtres, unis dans une même conviction profonde et tenus à distance par un commun respect de ces croyances mêmes, se comprenaient.

L'un semblait dire :

— Merci.

— Pourquoi remercier, disait l'autre, ne suis-je pas heureuse ainsi ?

Depuis que le frère et sa sœur vivaient côte à côte, cette fusion de pensées, accomplie dans le silence, était la seule allusion qui fût jamais faite au sacrifice de Jacqueline. D'un autre côté, le renoncement à tout bonheur indépendant et personnel avait été accepté et poursuivi par une conscience gagnée d'avance, comme un acte religieux nécessaire et indiscutable ; de l'autre, cette offrande vivante était considérée comme un triomphe salutaire sur les convoitises et les dangereux affections du monde.

D'ailleurs, les yeux et le sourire de Jacqueline ne mentaient pas ; le bonheur était venu, en effet. Peu à peu, elle avait pris goût à cette destinée, trouvée toute prête pour elle et qu'elle n'avait pas eu la liberté de choisir. S'il y avait eu lutte autrefois, elle ne s'en souvenait presque plus. Elle avait eu à faire face à tant de réalités pressantes que les rêves s'étaient envolés bien loin, à tire-d'aile.

Dans la solitude de son petit domaine, elle abattait l'ouvrage du matin au soir, sans relâche, silencieusement. Seule, une alouette, prisonnière dans une grande cage pendue au mur, près de la fenêtre, émoussillée par le bruit de la vaisselle et du métal, se mettait parfois à chanter à tue-tête. Alors, si M. le curé était à la maison, Jacqueline jetait vite sur la cage un épais drap blanc, et l'oiseau, perché immobile à la même place, se taisait aussitôt, attristé.

Ce jour-là, cependant, malgré le va-et-vient inusité de la cuisinière et l'air tiède de mai entrant par la fenêtre ouverte, l'oiseau se taisait.

Jacqueline, au milieu de son affairement, finit par s'apercevoir de ce silence. Elle leva les yeux sur la cage, en fouilla les recoins d'un regard surpris, et, ne voyant pas la bête, elle se mit à siffloter entre ses dents doucement. L'oiseau familier, d'ordinaire prêt à l'appel, resta invisible et silencieux. Alors Jacqueline se hissa d'une enjambée sur un tabouret de bois et regarda au fond de la cage. L'alouette était étendue sur le dos, sans mouvement. Elle la prit dans sa grosse main calleuse, et, sentant sous le duvet des plumes percer le poids du petit corps sans vie, elle dit :

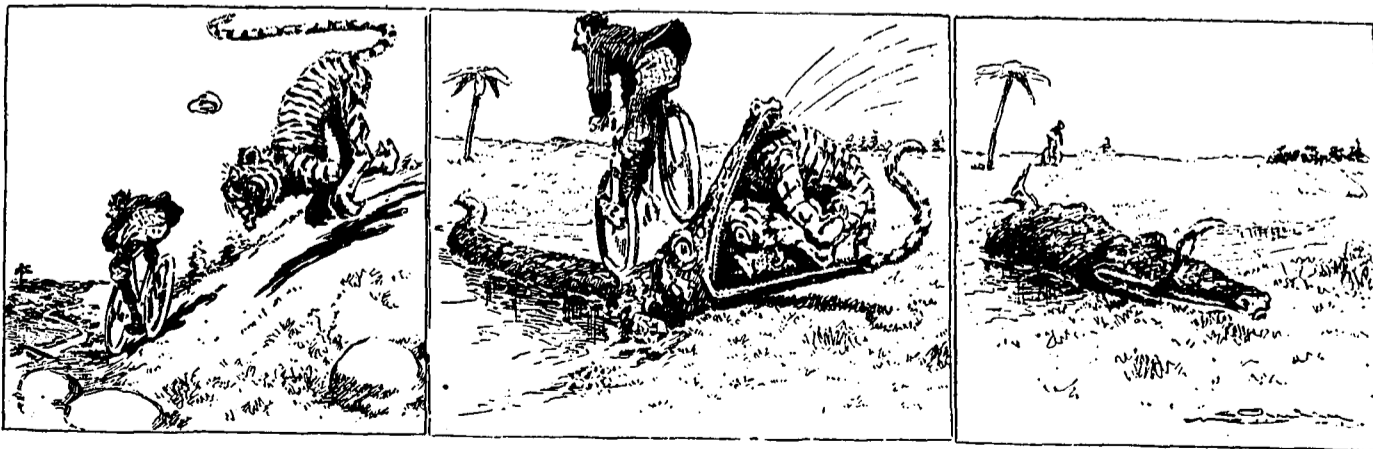
— Oh, oh... c'est pour tout de bon, ma pauvre bestiole !

Après avoir un moment considéré l'oiseau en silence, elle le reposa délicatement dans la cage et ajouta :

— Te voilà libre, ma petite alouette.

Et, renvoyant à plus tard le soin d'enterrer quelque part, dans le jardin de la cure, la petite dépouille, elle se remit à l'ouvrage avec une ombre de mélancolie sur sa figure joyeuse. Cependant, la sensiblerie n'était pas son fait ; elle avait fait trop bon marché des gros intérêts de sa vie, trop coudoyé de misères, trop fatigué ses membres à travailler pour considérer la mort d'une alouette comme autre chose qu'un accident naturel,

LE SANG FROID DE MARIUS



Marius (de Marseille) qui pédalait sur les bords du Nil, il n'y a pas longtemps, vient d'échapper, grâce à son sang froid, à un double et terrible danger alors qu'il avait à choisir entre la gueule d'un tigre et celle d'un crocodile. Et le fait est vrai, absolument vrai, vous savez, je le tiens de Marius lui-même.

PAS UNE RAISON



— Est-il frais votre homard ?
 — Vous voyez bien, il est vivant.
 — Ce n'est pas une raison, vous êtes bien vivante et pas fraîche quand même.

sans importance. Bientôt elle n'y pensa plus. Elle s'aperçut alors que, pendant sa courte distraction, quelqu'un avait dû pénétrer dans la cure : elle entendait causer dans la bibliothèque où son frère recevait ses ouailles. Elle écouta un moment le son des voix, mais elle ne reconnut que la basse sonore du curé. De sa fenêtre, donnant sur le jardinet, elle voyait d'ordinaire entrer et sortir tout le monde ; rien n'échappait à sa curiosité de recluse, concentrée dans ce tout petit domaine et trouvant, à cette maigre pâture, une entière satisfaction. Sans doute, le visiteur était entré au moment même où elle constatait la disparition de l'alouette. Elle ne l'avait pas vu venir, mais elle le verrait s'en aller et, tout en vaquant à ses multiples affaires, elle se mit à guetter à la fois de l'œil et de l'oreille. Cependant, elle attendit en vain.

Lorsque, tard dans la matinée, les hôtes du curé dressèrent enfin leurs deux silhouettes noires à l'entrée du jardinet, le visiteur mystérieux était encore là.

Il y eut un moment de confusion lorsque Jacqueline introduisit les nouveaux venus. Elle s'était échappée tout de suite, elle, et elle était déjà rentrée dans la cuisine quand la voix du curé appela.

— Jacqueline.
 — Oui, monsieur le curé.
 — Recondisez monsieur, s'il vous plaît.

L'inconnu avait déjà franchi le seuil. Au nom jeté par le curé, il se retourna brusquement et Jacqueline resta pétrifiée à sa place. Instinctivement, elle cacha derrière le tablier bleu, d'un mouvement prompt, la cuiller graisseuse qu'elle tenait à la main, et, pour la première fois, elle eut une conscience douloureuse des trous et des taches dont la robe noire fourmillait, de la saleté du tablier, de l'usure des savates, de toute la friperie de son accoutrement négligé. Immobile, elle soutint, sans mot dire, l'examen rapide qu'elle sentait courir sur sa personne, et laisser partout, en passant, comme une brûlure sur la peau.

L'étranger la considéra attentivement pendant quelques secondes, puis, ne retrouvant rien de ce qu'il cherchait, il leva légèrement son chapeau et s'en alla.

Tant qu'il fut visible sur la route blanche, Jacqueline ne bougea pas, mais quand il eut disparu au premier tournant, elle rentra dans sa cuisine, ferma la fenêtre et appuya son front contre la vitre. Là-bas, à l'horizon, la vue était arrêtée par une chaîne de montagnes bleuâtres et elle se demandait, tout à coup, ce qu'il pouvait bien y avoir derrière ces montagnes où on arriverait en marchant toujours droit devant soi, sur la route là-bas, si le monde était très grand ou si chacun avait, comme elle, une demeure dans un petit coin où il fallait vivre et mourir. En même temps, tous les souvenirs du village natal lui revenaient un à un jusqu'au jour où elle avait suivi son frère à la cure, et une sensation de meurtrissure, longtemps oubliée, se réveilla dans son cœur.

Elle resta là longtemps, tenant toujours la cuiller cachée dans son tablier, avec des retours de honte, des rougeurs qui allaient et venaient, mêlées à un insupportable tourbillon de regrets, de convoitises, pendant que le tic tac de la grande horloge frappait l'air de son pas régulier et que l'heure avançait sournoisement.

Ce ne fut que quand l'aiguille eut dépassé depuis longtemps l'heure fixée pour le dîner, que le curé, passant sa figure étonnée par l'ouverture de la porte, réveilla en sursaut la cuisinière en disant, de sa voix bienveillante :

— Et puis... et la soupe, Jacqueline ?
 Elle se secoua toute et le regarda un moment, stupéfaite :
 — La soupe ? dit-elle, on y va, on y va, monsieur le curé... voilà !

Quelques minutes plus tard, les trois curés faisaient honneur à la cuisine de Jacqueline : les deux voyageurs avec un solide appétit, stimulé par le grand air et la longue attente, le troisième avec son indifférence ordinaire, absolue pour le côté matériel de la vie.

Pendant ce temps, Jacqueline réparait à la hâte les avaries du dîner.

Elle allait et venait avec une agitation un peu fébrile, mais toujours sûre de son but et y atteinant vite, sans bruit.

La conscience piquée d'un remords, elle se gourmandait tout bas pour cette défaillance d'attention qui avait failli tout gâter, et sa figure échauffée était plus allumée que la braise. Jamais, non jamais, des intérêts secondaires, personnels ne l'avaient distraite ainsi de ses devoirs envers les chefs de l'Eglise ; elle se sentait en faute, oublieuse de cette vénération de toute une vie, qui avait comblé, pour elle, tant de lacunes.

Peu à peu, au milieu de ce tourbillon d'activité, les choses et les pensées de tous les jours reprirent leur place accoutumée. En même temps, les petits yeux gris, clairs et vifs retrouvaient l'expression sereine d'une âme volontairement donnée et qui ne veut pas se reprendre.

Quand, vers le soir, les deux visiteurs partis, Jacqueline entra dans la chambre pour achever de desservir et remettre en ordre la vaisselle des grands jours, le curé, debout devant la fenêtre ouverte, regardait au dehors. A l'horizon, de profondes trouées montraient, par places, un bleu vif derrière l'amoncellement des nuées, et la ligne sombre des montagnes s'esquissait presque dure sur un fond floconneux et gris.

— Ma bonne Jacqueline, dit-il, en se tournant vers sa sœur, qui posa aussitôt sa pile d'assiettes sur la table et attendit, respectueuse ; vous avez reconnu le visiteur de ce matin ?

— Oui, monsieur le curé, dit-elle, sans se troubler, c'était le grand Louis, le fils à François Chevillod.

— Moi, dit-il, je ne l'ai pas reconnu, il a fallu qu'il se nommât.

— Dame, c'est que les années, en passant, changent le monde, monsieur le curé.

— Il m'a raconté bien des choses du village, Jacqueline, et j'ai senti là, dit-il en passant la main dans ses cheveux courts et drus, comme un souffle de nos montagnes.

Il y avait un imperceptible accent de regret dans sa voix et tout le cœur de Jacqueline bondit au-devant du sien, mû par une compréhension sympathique et affectueuse, mais bien qu'elle eut souffert, elle aussi, à ses heures, de la nostalgie du lieu natal, elle se tut. Ce n'était pas à elle d'offrir des consolations ; à peine se sentait-elle le droit de deviner l'involontaire mélancolie cachée sous les mots.

— Li se marie, continua le curé, après un court silence, il épouse une jeunesse de par ici, et les bans seront publiés dimanche.

Jacqueline resta muette.

Un bourdonnement de sang riche et vigoureux remplissait ses oreilles. Elle sentait battre ses tempes à coups pressés. Tout à coup, le flot redescendit brusquement jusqu'au cœur.

— Ma bonne Jacqueline, dit le prêtre, êtes-vous malade ? Vous voilà blanche comme un cierge.

— Malade... moi ?... Peuh ! dit-elle en faisant claquer le pouce et l'index comme si la maladie était une étrangère, tenue à distance, avec laquelle elle n'aurait jamais rien à démêler.

— Vous vous serez trop fatiguée... vous voyez bien.

SIMPLE REFLEXION



Le petit Isaac. — Bourguoi tonc, baba, ne brenez-fous gue zix bour cent te fotre archent ?

Isaac père. — Barcc gue, mon carçon, le Zeigneur n'a drafaillé gue zix chours et s'est rebosé le zepdième !

Le petit Isaac. — Il aurait pien mieux fait te mettre drois mois à faire le monde !

ESPÉRANCES PERDUES



Le vieux monsieur. — Qu'as-tu donc à pleurer, mon pauvre garçon ?
 Le pauvre garçon. — Hi... hi... J'avais rêvé cette nuit que l'école était brûlée et...
 Le vieux monsieur. — Mais elle ne l'est pas, n'est-ce pas ?
 Le pauvre garçon. — Non... J' peux voir d'ici le drapeau qui flotte au-dessus de la maison.

— Non, non, monsieur le curé... Fatiguée... Peuh... ! Non, non, ce n'est pas cela... Je vais vous dire ce que c'est... L'oiseau est mort ce matin.

— L'oiseau ! quel oiseau ?

— L'alouette.

Le prêtre se souvint, en effet, avoir vu quelque part, dans la maison, une petite bête emplumée, prisonnière dans une cage.

— Est-ce qu'on pleure pour une alouette ! dit-il. Mais, ma bonne Jacqueline, l'air du bon Dieu en est plein, d'alouettes !

— C'est vrai, dit-elle, en chassant brusquement, du revers de la main, une larme glissée, à son insu, furtivement sur la joue. Pour ça, c'est vrai, monsieur le curé.

Elle avait baissé la tête et elle resta un moment méditative, poussant du pied, jusque sous la table, un gros flocon de poussière que l'air de la porte avait amené près d'elle ; puis, comme si quelque chose en elle protestait et voulait à tout prix, en dépit de son énergique répression, s'ouvrir une fissure, se faire un jour quelconque, elle ajouta,

— Seulement..., voilà..., moi, j'aimais celle-là.

Et jamais, malgré l'incorruptible honnêteté de sa conscience, ce mensonge ne lui pesa. Elle le garda tout entier pour elle, sans scrupule, même en face des obligations du confessionnal. Il appartenait au charitable mystère d'une vie faite de dévouement, d'abnégation illimitée et silencieuse. Personne ne devait jamais soupçonner qu'elle portion vivante d'elle-même avait été offerte en sacrifice au devoir, tel que son âme simple et religieuse le comprenait.

EUGÉNIE PRADEZ.

Chronique Théâtrale

ACADEMIE DE MUSIQUE

Déjà, la semaine dernière, messieurs Sparrow & Jacobs, les intelligents directeurs, ont mérité tous les suffrages des amateurs en nous donnant "Geisha", dont le succès n'est plus à constater. Cette semaine c'est une comédie, "A Husband by Deputy", un des plus grands succès de la saison à Londres, que représente la compagnie qui est sous la direction de David Peyser. C'est, encore une fois, un succès de bon aloi à l'actif de l'Académie. Il y a de jolies femmes, de superbes costumes et les prix sont populaires.

x

QUEEN'S THÉÂTRE

Au Queen's, l'affiche de cette semaine comporte une comédie-sentimentale sous le nom de la "Fille du pasteur".

Trois cents représentations consécutives à New-York, deux cents à Philadelphie, tel est le bilan de la "Fille du pasteur".

Lillian Kennedy, la grande soubrette américaine, est l'étoile de la pièce qui comprend un exceptionnel assemblage de comédiens de talent, des costumes superbes, enfin tout ce qu'il faut pour assurer le succès. Ajoutons-y une jolie musique et voilà l'assurance d'un grand succès pour la série des représentations à Montréal.

x

THÉÂTRE ROYAL

C'est une compagnie de burlesque qui, cette semaine encore, tient l'affiche à ce théâtre et c'est, sans aucun doute une continuation du succès que ce genre attire à la salle de la rue Côté. Le Moulin Rouge, sous la direction de Fred Riders, est une extravagance qui comporte de superbes scènes, des décors magnifiques, des costumes éblouissants portés par de charmantes femmes. Il faut aussi signaler des variétés de premier ordre au nombre desquelles : Harris & Walters ; les Upline Sisters ; les Bernards ; Cooper & Stewart ; Cuerdo & Nolan ; Gordon & Nick, etc.

C'est un succès de plus à l'actif du Royal.

x

L'HISTORIOGRAPHE

L'Historiographe, qu'a présenté à la presse, à l'Eden Musée, M. d'Hauterives, est un appareil pour la production de scènes historiques animées qui sont bien la chose la plus intéressante qu'on puisse voir. Les spectateurs qui assistaient à cette si remarquable représentation ont pu admirer, pendant une heure qu'a duré le spectacle, les 22 tableaux le composant, tous plus attachants les uns que les autres et représentant les épisodes principaux de vie de N.-S. Jésus Christ : Noël, les Bergers, les Mages, Jésus dans le Temple, Le fils de Naïm, Laissez venir à moi les petits enfants, les Rameaux, La Cène, Gethsémani, Le tribunal de Pilate, La marche au Calvaire, Le Golgotha, La descente de croix, La Résurrection. Toutes ces scènes sont posées par des personnages vivants, d'une étonnante ressemblance physique avec ceux qu'ils représentent, et les costumes et décors sont des reconstitutions archéologiques de tout premier ordre.

Dans la seconde partie du spectacle nous voyons successivement défiler : Les adieux de Charles I^{er}, Combat naval de Trafalgar, Assassinat de Marat, Mlle de Sombreuil devant le tribunal révolutionnaire, Napoléon I^{er} au Pont d'Arcole, Napoléon et la sentinelle endormie, Le Pape Pie VII et l'Empereur. Puis des épisodes dramatiques de la guerre franco-prussienne de 1870 : La défense du drapeau, Surprise au petit jour, Combat de Fromerie.

L'Historiographe est, bien certainement, ce qui a été présenté de plus parfait jusqu'à ce jour à Montréal, et justifie pleinement l'engouement qu'il a provoqué à Paris depuis plusieurs semaines.

Nous invitons tous nos lecteurs à l'aller admirer.

PALLADIO.

ROQUELAURE ET LAUVERGNAT

Le duc de Roquelaure n'était pas beau. Il rencontra un jour un Auvergnat fort laid, qui avait des affaires à Versailles. Il le présente lui-même à Louis XIV, en lui disant : "Sire, j'ai les plus grandes obligations à ce gentilhomme ; je vous prie d'accéder à ma demande." Le roi accorde la grâce qu'on sollicite et s'informe auprès du duc quelles obligations il avait à cet inconnu. "Ah ! Sire, répond-t-il, sans ce magot-là, je serais l'homme le plus laid de votre royaume."

SON OPINION

La petite Julie (qui se contemple dans un miroir). — Tu ne trouves pas, maman, que le bon Dieu fait à présent de bien plus jolis enfants qu'on dans votre temps ?

LA DERNIÈRE EN FAIT D'ANNONCE

Un malin cordonnier Montréalais a mis, dans sa vitrine, un écriteau ainsi libellé : "Ne désirez-vous pas être dans nos chaussures !"

DEVINETTE



— Ah ! quelle tête il a ce vieux-là !
 — Quel vieux ?

MODES PARISIENNES



COLLET CALVÉ.—Le collet sera encore beaucoup porté, cet hiver, et les garnitures nouvelles qui en feront l'ornement, redonneront à ce vêtement si commode à porter un nouvel essor. Celui que nous présentons à nos lectrices diffère de ceux de la saison précédente par la diminution des godets ; les manches devenant collantes, exigent beaucoup moins d'ampleur dans les collets qui sont, de ce fait, plus en rapport avec les jupes que la nouvelle mode fera très étroites. Le collet Calvé est en drap noir garni de ganse et soutache mohaire. Le col et le devant sont garnis d'astrakan bouclé.

VARIÉTÉS

Voulez vous savoir quel prix atteignent les animaux du Jardin des Plantes.

On donne les serpents pour rien : 50 francs en moyenne ; les ours pour peu de chose : 150 francs lorsqu'ils sont bruns, 400 francs lorsqu'ils sont noirs et 1 000 francs lorsqu'ils viennent du pôle.

Les léopards valent 750 francs, les panthères 1.000 à 1.500 francs, les jaguars 1.000 à 2.500 francs, puis les tigres, dont les cours varient de 2.500 à 3.000 et 4.600 francs ; ensuite les lions, cotés en moyenne 3 000 francs.

Et l'on arrive enfin aux animaux de prix, qui sont, par exemple, les éléphants, variant de 6.000 à 12.000 francs ; les tapirs, estimés 12.000 francs ; les hippopotames, que l'on achète jusqu'à 25.000 fr. et, enfin, la girafe, qui a la gloire d'être l'animal le plus coûteux : une girafe vaut couramment de 27.000 à 30.000 fr. et encore on en manque.

* *

La langue la plus compliquée et la plus difficile à apprendre pour les Européens, paraît être celle des Dugewah, une tribu de la Nouvelle-Guinée. D'après sir William Gregory, le mot "dix" comprend vingt-six lettres et dix syllabes. Au reste le voici :

Ombutondaubutondanabodand.

N'essayez pas de le prononcer ; il vaut mieux ne pas vous fatiguer.

APOLOGUE D'UN PAYSAN CAUCHOIS

Les enfants d'un brave paysan des environs d'Yvetot sollicitaient vivement leur père de leur abandonner tout son bien, lui promettant de le nourrir avec soin, de l'entretenir convenablement le reste de ses jours. Cet homme ajourna sa réponse à deux mois de là, en engageant ses enfants à bien examiner ce qu'il allait faire. Il prit alors un nid de moineaux et enferma les petits dans une cage exposée au dehors de la fenêtre, puis il fit observer à ses enfants que le père et la mère venaient très exactement leur porter la nourriture à travers les barreaux de la cage, qu'ils veillaient sur eux, et qu'enfin ils ne les laissaient manquer de rien.

Quand les petits furent devenus assez grands pour se suffire à eux-mêmes, notre paysan attrapa le père et la mère et les mit en cage à la place de leurs petits, auxquels il donna la liberté. Les jeunes moineaux s'in-

quièrent si peu du père et de la mère, qu'ils les laissèrent mourir de faim dans la cage où on les avait mis sans nourriture. "Eh bien ! dit alors le paysan à ses enfants qui s'indignaient de cette conduite ingrate et cruelle, vous le voyez, mes amis, il ne faut jamais compter sur la tendresse de ceux à qui l'on a donné le jour. De petits oiseaux viennent de nous en donner un triste et frappant exemple. Et sachez bien une chose, c'est que nous autres hommes, nous valons quelquefois moins que ces innocentes bêtes."

L'AMI FIDÈLE

Un homme vénérable, après avoir joué un grand rôle dans Paris, y logeait dans un sombre réduit, victime du malheur, et si pauvre, qu'il ne vivait que des charités de la paroisse. On lui donnait chaque semaine la quantité de pain nécessaire pour sa subsistance ; il en fit solliciter davantage. Le pasteur lui écrivit pour le prier de passer chez lui ; il arrive. Le curé s'informe s'il vit seul. "Et avec qui, Monsieur, réplique-t-il, voulez-vous que je vive ? Je suis dénué de secours, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'a délaissé, tout le monde ! — Mais, Monsieur, ajoute le curé, si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de nourriture que ce qui vous est indispensable ?" Le pauvre semble embarrassé, il convient avec peine qu'il a un chien. Le curé ne le laisse pas continuer, il lui fait remarquer qu'il n'est que le dispensateur du pain des indigents, et que l'honnêteté demande nécessairement qu'il se défasse de son chien. "Eh ! Monsieur, s'écrie en sanglotant l'infortuné, si je m'en sépare, qui est-ce qui m'aimera ? Lui seul m'est resté fidèle. Le pasteur ému jusqu'aux larmes, tire sa bourse et la lui remet en disant : "Prenez, Monsieur, ceci est à moi : les pauvres n'en souffriront pas."

BONNES REPARTIES

Le maréchal de Catinat se promenant un jour, tout pensif comme à son ordinaire, dans son domaine, est abordé par un jeune fat qui, le chapeau sur la tête pendant que le maréchal avait pris le sien à la main, lui dit : "Bonhomme, je ne sais à qui appartient cette terre, mais tu peux faire savoir au seigneur que je me suis donné la permission d'y chasser.

—Fort bien ! fit le maréchal.

Des paysans qui n'étaient pas loin riaient aux éclats. Le jeune chasseur leur demande d'un ton hautain de quoi ils s'égayent ainsi.

—De ton insolent dont vous vous êtes servi pour parler au maréchal de Catinat.

Il retourne aussitôt sur ses pas et s'excuse auprès du célèbre capitaine, en donnant pour raison qu'il ne le connaissait pas.

—Je ne vois pas, réplique Catinat, qu'il soit besoin de connaître quelqu'un à qui l'on parle, pour lui ôter son chapeau."

Et il lui tourna le dos.

COMPLIMENTEUR DISTRAIT

On devait manger une dinde truffée à une table où M. de Buffon allait être au nombre des convives. Avant le dîner, une dame d'un certain âge demande en particulier au naturaliste où se trouvent les truffes ?

—A vos pieds, madame, répondit le savant, et comme elle regardait étonnée, ne comprenant pas :

—Je veux dire aux pieds des charmes, reprit-il. Il va de soi que la dame trouva charmant le compliment et le complimenteur.

Mais vers la fin du repas, quelqu'un ayant fait la même question, Buffon oubliant que la dame d'avant dîner se trouvait là, répondit tout naturellement : "Aux pieds des vieux charmes."

La dame, qui l'entendit, ne le trouva plus si charmant.

DEVINETTE



Une jeune fille vient de trouver une jolie montre en or et sa chaîne. Voyez-vous cette autre jeune fille qui l'a perdue et se déssole ?



S'entourer de Lumières

est assez facile si vous savez où vous adresser pour cela. Voici le meilleur endroit pour apprendre ce qu'on doit faire quand on est dans cet état de faiblesse qui souvent précède la maladie. Voulez-vous être guéri de la torpeur, retrouver l'appétit, un sommeil calme et redevenir ainsi un homme nouveau?

La Salsepareille d'Ayer

vous donnera tout cela. Elle l'a fait pour des milliers. Elle le fait depuis 50 ans. Essayez-en.

Envoyez chercher le "Corebook," 100 pages. Gratis. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

Au café :
— Ah quel bonheur ! cher !... Vous voici de retour... Où étiez-vous donc ?
— Je viens de passer trois semaines dans les Pyrénées.
— Par snobisme ?
— Non... par Arcachon !

Demandez toujours les *Pilules C. T. C.* pour les maux de tête et migraine, elles guérissent.
Les *Pilules C. T. C.* sont en vente partout, 25 cts la boîte.

A L'EXPOSITION DE PEINTURE



Louissette.—Dis, maman, qu'est-ce que ce beau tableau-là ?
La maman.—Le chemin de Damas, mon enfant.
L'auteur.—Le vrai chemin de Damas, pour ceux qui sont affligés d'alcoolisme, c'est d'aller voir le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

Une Recette par Semaine

Voici une solution qui est absolument souveraine contre les taches de rousseur. Prenez :

Chlorhydrate d'ammoniaque. . . 1 once
Acide chlorhydrique médicinal " " "
Glycérine. " "
Lait virginal. 1 1/2 "

Faites dissoudre. Matin et soir touchez avec un pinceau imbibé de cette solution les taches de rousseur rebelles.

BL. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Au danger on connaît les braves.

x

Qui cesse d'être ami, ne l'a jamais été.

x

Où la chèvre est attachée, elle broute.

SANCHO PANÇA.

Taupin dine chez la comtesse. La jeune nièce de celle-ci, racontant quelque chose, emploie l'expression " la gueule enfarinée ", ce qui lui vaut une réprimande.

Sur quoi Taupin, doucement ;
— Il est préférable, mon enfant, de dire " la bouche " sauf quand vous voulez exprimer que vous l'avez de bois !

**

Au Tribunal :
Le président. — Voyons, ce que vous nous dites là n'est pas sérieux.

Le prévenu. — C'est très sérieux ! Je ne veux pas mentir devant la justice, et la meilleure preuve de ma sincérité, c'est que je n'ai pas pris d'avocat !

**

Devant Calico, on parle du voyage de M. Félix Faure en Russie, tout à coup, le joyeux gâteux s'écrie :

— Après avoir été tanneur, négociant, député, ministre, voilà que le président de la République devient orfèvre...

— ???

— Et oui, puisqu'il fait des alliances.

**

A l'Ecole de médecine :
L'examinateur. — Dites-nous à présent, quel est le moyen le plus énergique pour rétablir la circulation...
L'élève. — C'est d'appeler les gardiens de la paix.

**

Dernier écho des fêtes franco russes.
Entendu sur le boulevard, après la rentrée du président :

— C'est un véritable retour triomphal.
— Mieux que cela, une APOTHÉOSE !

**

Pensée d'un buveur :
Quand le vin tourne, il aigrit : quand l'homme est gris, il tourne.

POUR BRONCHITE

Manchester, N. H., 15 Jan., 1896
Roy & Boire, Drug Co., Messieurs :—Je soussigné, certifie que j'ai guéri des cas de toux opiniâtres et bronchites par l'emploi du *Menthol Cough Syrup*, manufacturé par Roy & Boire Drug Co. Je le recommande à toutes les personnes qui sont atteintes de ces maladies.

J. D. Lemay, M. D.

91 rue Manchester.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE.

REINE DE TOUTES LES SPECIALITES POUR LES MALADIES DES FEMMES

Ont Guéri Rosa Vautier, une jeune femme bien connue dans Montréal Ouest

Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles, font du sang rouge, riche, pur, des joues roses, des yeux luisants.

Elles donnent la Santé, la Force, la Vitalité l'Energie, la Vigueur à toutes les femmes.

Aucune spécialité au monde n'est aussi fortement et honnêtement recommandée aux femmes, que les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles. Elles sont recommandées aux femmes malades par des femmes bien, qui ont été guéries par cette spécialité sans égales. Mesdames qui souffrez, nous le répétons, c'est une grande erreur de penser que vous ne pouvez vous guérir de ces douloureuses maladies, parce que votre médecin ou d'autres remèdes (qui prétendent guérir tous les maux et n'en guérissent aucun) n'ont pu vous guérir. Vous n'avez qu'à profiter de l'exemple des autres et vous guérir comme elles. Nous vous prouvons que les Pilules Rouges guérissent tous les jours, nous publions des guérisons merveilleuses opérées, ici dans Montréal, nous publions le témoignage, le portrait, l'adresse complète de ces femmes, vous pouvez les voir, les consulter, toutes elles vous diront : " C'est bien vrai, les Pilules Rouges nous ont guéries, nous vous les recommandons fortement. " Pas de médecin à payer, pas d'examen à subir, le médecin de la Compagnie Chimique Franco Américaine vous donnera des conseils gratuitement, si vous lui écrivez une description de votre maladie, il vous donnera une foule de bons conseils pour vous guérir secrètement chez vous. Ne souffrez plus inutilement. Mesdames, ce mal de tête, d'estomac, ces étourdissements, ce mal dans les côtés, dans les hanches, dans le bas ventre, ces douleurs mensuelles, ces irrégularités, ces pertes blanches, tout cela est inutile avec les Pilules Rouges à votre portée.

deux ans et demi, j'ai horriblement souffert, trois des meilleurs médecins m'ont soigné sans effet. Mes douleurs étaient partout, mal de tête, d'estomac, cœur toujours sensible, malade, mal de reins, dans tous les membres, pas d'appétit, presque toujours constipée, mal de foie, hémorragies nombreuses, j'ai perdu beaucoup de sang, les médecins me disaient en consommation, je perdais souvent connaissance, j'étais d'une pâleur affreuse, livide, mes parents et mon mari étaient dans la désolation, il n'y avait rien qu'il ne fissent pour moi, tout était inutile. J'étais bien découragée, je pensais bien vent à la mort. Les Pilules Rouges étaient tellement recommandées que j'en fis l'essai, elles m'ont complètement guérie ; elles m'ont guérie en trois mois. Aux Pilules Rouges du Dr Coderre seules je dois d'être en vie, non seulement en vie, mais heureuse et en santé. J'es père que les dames et demoiselles malades qui liront mon témoignage, suivront mon exemple. Mon témoignage est réel du pur moi en toute vérité et reconnaissance.



Mme ROSA VAUTHIER.

Si vous voulez devenir fortes, rougeaudes, joyeuses, ambitieuses et en santé, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les Femmes Pâles et Faibles. Elles ne sont pas un remède patente, elles sont la prescription du plus grand spécialiste contre les maladies des femmes.

Mme ROSA VAUTHIER,

19 rue Williams, Montréal, dit :

Je ne crois pas qu'il y ait une seule femme au monde qui ait souffert plus que moi durant

Insistez, exigez de votre marchand pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre. S'il ne les a pas, nous vous les enverrons par la poste sur réception du montant. 50 cts la boîte ou 6 boîtes pour \$2.00.

Toujours en boîtes de 50 Pilules Rouges, jamais autrement.

Adressez votre lettre comme suit :
Cie Chimique Franco-Américaine,
Département médical,
Boîte Postale 2306, MONTRÉAL, Que.

La petite Berthe va rendre visite à sa tante, pour qui elle a brodé une magnifique paire de bretelles.

— Comment c'est pour moi que tu as brodé cette paire de bretelles.

— Dame ! oui, ma tante, on dit partout que c'est toi qui portes les culottes !

PEU IMPORTE

Que votre rhume remonte à quelques jours ou à des années, peu importe ; si vous suivez consciencieusement le traitement au *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français vous rendra la santé.

A la campagne, pas loin de Montréal :
— Alors votre vache est malade ?

— Oui... ne m'en parlez pas... c'est bien ennuyeux pour les enfants et pour nous tous... Depuis deux jours, je suis obligée d'envoyer vendre tout le lait à la ville !

Celebro
Sel de Coleman
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

LISEZ "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primas dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Éditeur-Propriétaire.

J. A. CARPUEL,

Administrateur.

DEUX DEPARTEMENTS pour compléter la Toilette des Dames

MANTEAUX ET COLLERETTES

Manteaux pour Dames

depuis \$1.00, 1.25, 1.50, 2.00, 3.00, 3.75, 4.00, 5.00 et 6.00
en montant jusqu'à 25.00.

Collerettes depuis \$1.25 en montant jusqu'à 15.00.

Grands Manteaux avec collet de fourrure valant \$25.00
pour \$9.50.

Manteaux dans les patrons les plus nouveaux.

Etoffes à Manteaux et à Collerettes en grande variété.

Beaver noir, noir-bleu, brun, gris, drab.

Drap molletonné, couleurs transparentes.

Étoffe à manteaux, brochée.

Drap Melton, drap jersey, pour manteaux d'enfants.

Feutre pour Manteaux et Collerettes.

Un JOB de Chales de voyage valant \$6.00 pour \$2.50.

Jupons en drap et en feutre, garniture de fantaisie, 50c., 75c.,
85c, \$1.00, 1.25, et 1.50.

ARTICLES DE MODES

Nous avons la plus riche collection de **CHAPEAUX**, importés des plus célèbres maisons de Paris, Londres et New-York,

avec le plus grand assortiment de **Plumes, Fleurs, Ornaments et Garnitures** pour confection de Chapeaux de tous les goûts. Nous offrons aussi . . .

Un JOB de 500 douzaines de Chapeaux de feutre,

dans les derniers goûts, aux prix dérisoires de 10c, 15c, 25c, 29c, 37c, 39c et 45c.

1,200 pièces de RUBANS,

pure soie, unis, rayés, et brochés, de 4½ à 6 pouces de largeur, à 18c, 20c, 23c, 25c et 35c.

CHEZ

DUPUIS FRERES

Coin des Rues Ste-Catherine et St-André

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m.,
et 4 heures à 8 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

2318

Un petit Savoyard voit des tortues à la vitrine d'un marchand de comestibles :

- Combien la bête ? demande-t-il.
- Deux francs.
- Avec la boîte ?

* *

A la caserne.

Le sergent-major :

—Langlé et Meloneau, deux jours de salle de police, pour avoir envoyé, au moyen d'une glace, le soleil sur une civile qui passait...

Pas de guérison, pas de paiement. Si le *Menthol Cough Syrup* ne guérit pas votre rhume ou votre toux, votre argent vous sera remis.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

En classe :
—Élève Ledru, voulez-vous me dire quels changements se sont produits depuis deux ans, dans la carte d'Europe ?
—On l'a vernie deux fois, M'sieu !

* *

Pancarte placée à l'entrée d'un chemin :

L'entrée du passage est interdite
aux mendiants, aux chiens

ET AUX MUSICIENS

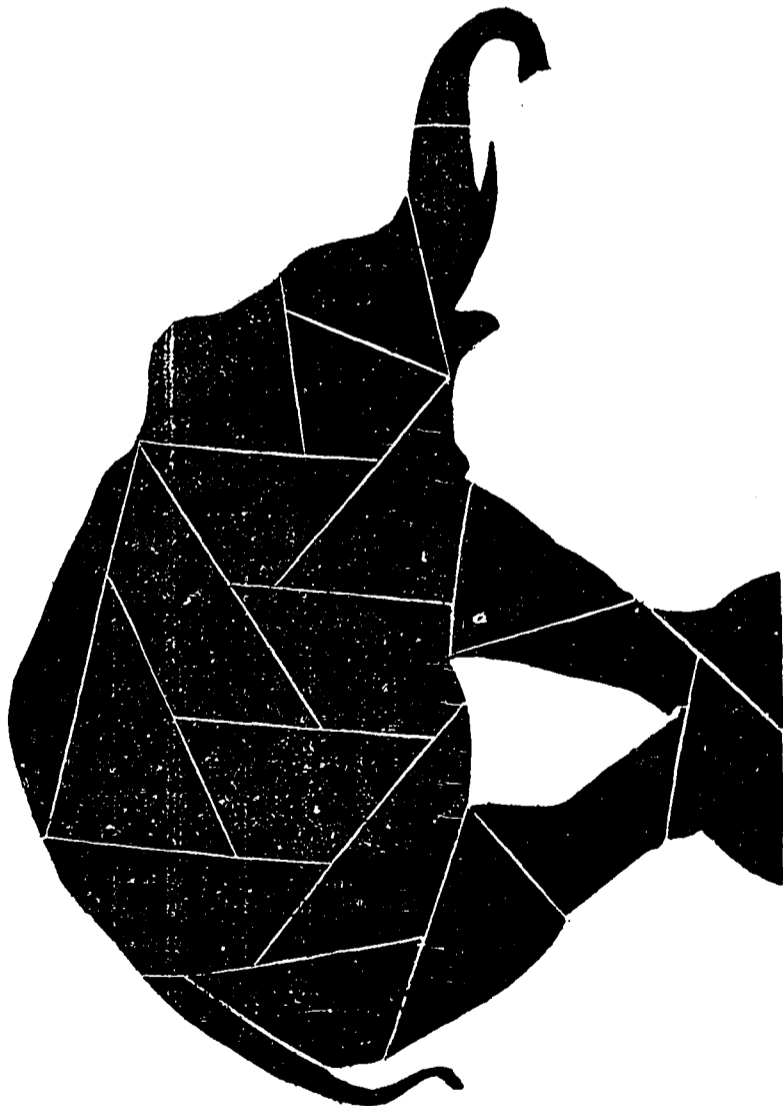
La réputation du *Menthol Soothing Syrup* comme sirop calmant est dans la mémoire des milliers de mères et nourrices qui en ont fait usage, il est indispensable pour toutes les maladies des enfants.
Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSÉES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 101



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précises qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Auguste Caron, Adrien Quintal, Alex Raymond (Montréal), Louis Bessette, imprimeur (Farnham, Q.), Alfred Bouchard (Lévis, Q.), Jos Campeau (Mile-End, Q.), Peter Benac (Calver, N.Y.), Mme I. A. Pelletier, Jos D. Thibault (Fall River, Mass.), Mme J. S. Aubin, Mlle Olivine Mercier (Lowell, Mass.), Julien Desnoyers (Waitsfield, Mass.), Pierre Lagacé (Poughkeepsie, N.Y.), Jos Labelle (Sandy Hill, N.Y.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Jos Labelle (Sandy Hill, N.Y.), Pierre Lagacé (Poughkeepsie, N.Y.),

Auguste Caron, 105 St. Dominique (Montréal), Mlle Olivine Mercier, 77 Aiken (Lowell, Mass.), Louis Bessette imprimeur (Farnham, Q.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

DEVICES

De MONTFORT. — *Gronde qui voudra.*
André de MONTFORT. — *Il faut tenir.*
Barbe de MONTFORT. — *S'il plaît à Dieu.*

Pierre de MONTFORT. — *C'est jusque dans la moelle que la flamme épure les cœurs généreux.*

Blaise de MONTLUC. — *Dieu pour guide et le fer pour compagnon.*

MURRAY. — *Sans tache.*

Maurice de NASSAU. — *Pour la Loi, le Peuple et le Roi.*

Duc de NEMOURS. (Maison de Savoie). — *Suivant sa voie.*

De NEVEY. — *Pourquoi ?*

NORTHUMBERLAND. — *Espérance en Dieu.*

François QUESNAY. — *Trois pensées : Propter cogitationem.*

Famille de QUINSONAS. — *Toujours tout droit.*

OBERKAMPE. — *Droiture et vigilance.*

ORSINI. — *Le temps et l'heure.*

Princesse PALATINE. — *Je fais sa volonté.*

Ambroise PARÉ. — *Je le pansai, Dieu le guérit.*

PAUL III. — *Un Caméléon et un Dauphin :*

Mature.

PHILIPPE LE BON. — *J'ai hâte.*

PHILIPPE Ier, Roi d'Espagne. — *Qui veut ?*

PHILIPPE III, Roi d'Espagne. — *Et à mon père et à ma patrie.*

PHILIPPE V, Roi d'Espagne. — *Nil labor ubi gloria.*

(A suivre)

VIVE LAURIER

C'est une marche brillante pour piano, composée par Mr Alexis Contant et que la musique du Parc Sohmer a exécutée avec le plus grand succès. Cette marche, dédiée à l'Hon. Sir Wilfrid Laurier, devrait être dans toutes les familles. Elle est en vente au prix de 50 centimes, chez J. G. Yon, éditeur, 1732 rue Ste-Catherine.

Le "bons sens" de Calino est décidément inépuisable !

Hier, quelqu'un disait devant lui que le mois de janvier est placé, dans le Zodiaque, sous le signe du Verseau.

—Alors, réplique vivement l'illustre gâteux, le mois de décembre sera placé sous le signe du Recto.

* *

A la porte d'un cimetière :

—Drôle de garçon que ce X... ! On croirait qu'il tient à se faire bien venir des morts autant que des vivants : on le voit à toutes les obsèques...

—En effet, c'est un garçon très "obséquieux !"

* *

Dans une épicerie :

—C'est encore vous qui avez mangé des dattes ; voici un noyau par terre. L'apprenti vivement :

—Alors c'est pas moi, patron, moi je les avale toujours.

MALADIES DES POUMONS

Manchester, N. H., 18 Jan., 1893

Roy & Boire Drug Co. — Messieurs, c'est avec plaisir que je certifie avoir employé le *Menthol Cough Syrup* dans plusieurs cas de maladies de poumons et cela avec de bien bons résultats.

George Fréchette, M. D.

1137 rue Elm.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Ceux qui font un travail mental

Croient qu'ils réfléchissent mieux après un bain turco-russe pris aux...

BAINS LAURENTIENS

Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour : 75c | Le soir jusqu'à 10 h. : 50c

Jours pour les dames : LUNDI avant-midi et MERCREDI après-midi.

Ouverts toute la nuit.

Bains de Natation Laurentiens

Angle des rues Craig et Beaudry

NOM ET NATURE

Si vous visitez, en Angleterre, les plus fertiles régions, les plus superbes jardins, vous y voyez quelquefois du maïs, tout petit, atteignant à grand peine la demi-maturité, tandis que, traversant l'Atlantique, vous pouvez voir cette même plante atteignant la hauteur d'un homme à cheval, avec des tiges de la grosseur du poignet, des feuilles larges, des aigrettes énormes flottant au vent comme les herbes des pampas.

Dans l'Arabie heureuse vous voyez des zones entières plantées de dattiers à fruit, tandis que les échantillons de cet arbre magnifique que vous avez pu voir dans les climats du nord étaient chétifs et improductifs.

En Turquie, le meilleur tabac, celui qui alimente le narghilé du Sultan ou du Shah, pousse sans difficulté. Tout cela est une question de climat.

De même il existe douze variétés de sal-separeille, mais une seule est bonne, c'est celle qui pousse dans le Honduras, C. A. Eh bien, cette seule variété est employée par nous pour la confection de la Sal-separeille d'Ayer et aucune autre. C'est là le secret de ses vertus curatives si appréciées en tous pays.

Demandez le livre des cures merveilleuses accomplies avec son aide, vous le recevrez franco. Ecrire : J. C. Ayer Co., Lowell, Mass.

Télégramme d'un heureux père à son frère :

"Grande joie. Marie accouchée, jumeaux. La suite à demain !"

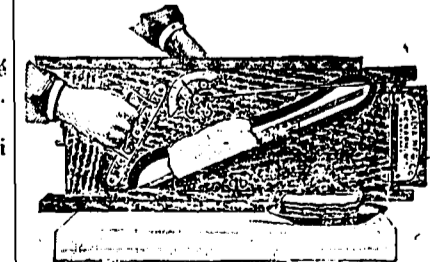
* *

Lu ce matin dans un roman-feuilleton en cours de publication :

—Il (le comte) avait pratiqué dans son château des souterrains habilement dissimulés. Il n'avait qu'à appuyer sur un bouton de son caleçon et une porte secrète s'ouvrait dans la mur."

Le *Menthol Soothing Syrup* est très agréable au goût et infailible dans les cas de dentition, il empêche les convulsions, régule l'estomac, aide la digestion, guérit la diarrhée, la dysenterie, les vents, coliques, toux et rhumes. C'est le sirop calmant le plus recommandable aux enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...

COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.

Spécialité : Chirurgie

Bonne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

de l'écurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Aux Sables-d'Olonne ;
—Tiens, v'là c'tami Bouldezing ! Tu te baignes donc toujours avec ton bino-cle !
—Mais oui, mon vieux Siméon. C'est pour mieux voir où je pose le pied quand je nage !

Une définition. * *
—Et quoi ! vous niez l'amitié ?
—Peuh ! l'amitié ! un parapluie qui se retourne dès qu'il fait mauvais temps.

Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU Dr CODERRE

PILULES POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

—Extrait d'un prospectus qu'un grand épicier de la ville vient d'envoyer à sa clientèle :

Armagnac.	3 francs
Vieil armagnac.	4 —
Armagnac de fantaisie.	2 —
Vieil armagnac de fantaisie.	2 fr. 50

Rien de plus... fantaisiste, que cette idée de faire vieillir de l'armagnac qui n'est pas de l'armagnac.

30 pour cent
... DE ...
COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c
Tirage tous les Mercredis
104 rue St-Laurent.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,

DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

—Et ! bien, Mam, Pipelet, et votre mari ? Il paraît qu'il a le délirium.
—Oui ! mais tout espoir n'est pas perdu, car, en partant, le docteur m'a dit que ce délirium était très mince.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 103



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : DEUX BLONDES ET LEURS CAVALIERS.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le Jeudi 11 novembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

DERNIER AVIS. Malgré nos demandes et avis réitérés, un grand nombre de nos lecteurs nous adressent les solutions des Casse-têtes, sans s'y conformer, nous causant, de ce fait, un énorme surcroît de travail.

Qu'il soit bien entendu, une dernière fois, que tout envoi de Casse-tête qui ne sera pas conforme au programme sera impitoyablement jeté au panier. Il faut que la solution soit collée sur une feuille de papier blanc avec, au bas, et du même côté, les noms et adresse de l'auteur. Rien de plus.

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 50.